

Bibliothèque numérique

medic@

LEROY, Alphonse Louis Vincent.
Recherches sur les habilemens des
femmes et des enfans, ou Examen de
la maniere dont il faut vêtir l'un et
l'autre Sexe.

Paris : Le Boucher, 1772.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?34776>

RÉCHERCHES

SUR LES HABILLEMENS

DES FEMMES ET DES ENFANS.

*Livres nouveaux qui ont paru chez
LE BOUCHER, en 1771 & 1772.*

- Lucette, Conte dramatique, par M. D... à
Glasgow, brochure *in-12.* 15 f.
- Suite & conclusion du Roman comique de Scar-
ron, par M. D. L. 2 vol. *in-12.* br. 2 l.
- Eloge de M. du Boulay, de l'Académie de Rouen,
par M. Haillet de Couronne, *in-8°*, br. 15 f.
- Les Grâces, imitation de l'Allemand, par M.
Duffieux, *8°*, br. 1 l.
- Almanach numérique, ou Etrenne de la Fortune,
aux amateurs de la Loterie militaire, *in-18.*
br. avec 6 planches, 1 l. 16 f.
- Recherches sur les habillemens des Femmes &
des Enfans, 1 vol. *in-12.* br. 2 l. 5 f.

RECHERCHES
*SUR LES HABILLEMENS
 DES FEMMES ET DES ENFANS,*

O U

Examen de la maniere dont il faut vêtir
 l'un & l'autre Sexe.

*Par M. ALPHONSE LEROY, Médecin
 de la Faculté de Paris.*



Chez LE BOUCHER, Libraire,
 Quai des Augustins, à la Prudence.

—————
 M. D C C. L X X I I.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

LES Vêtemens influent plus qu'on ne pense sur la santé & sur les mœurs. C'est sans doute pour cette raison que les Écrivains qui ont traité de l'éducation, ont prescrit quelques règles sur la maniere d'habiller les enfans. Mais ne peut-on pas leur reprocher d'avoir trop écouté leur imagination ? N'auraient-ils pas dû rassembler des faits pour développer les vrais préceptes de la Nature, qui, n'étant jamais les mêmes pour tous les individus, veulent être modifiés selon les lieux & les circonstances ? En général, pour qu'un Traité d'Éducation fût accompli, sa Morale devroit être, en peu de mots, la conséquence d'un grand nombre d'observations bien

* iij

AVERTISSEMENT.

développées. Une seule démonstration physique est plus avantageuse à l'humanité, que des raisonnemens séduisans, souvent anéantis dans le même ouvrage par des idées contraires, présentées avec un nouvel art. Ne voit-on pas tous les jours un simple fait détruire des systèmes brillans que l'imagination avoit élevés à grands frais ? Pour être utile à l'homme, ne partons d'aucune supposition ; mais considérons-le tel qu'il est dans la société, & ne cherchons pas trop à l'assujettir à un état de nature, dont la description est toujours imaginaire, & dont le bonheur n'est également constaté que dans des Livres ingénieux.

C'est d'après ces vues, qu'en mettant au jour une partie de ce que j'ai

AVERTISSEMENT

rasssemblé sur l'Éducation physique, j'ose hazarde les idées qu'une multitude d'observations m'ont fait naître.

J'ai remarqué que la plûpart des Vêtemens qui sont en usage parmi nous, contribuoient plutôt à la difformité, & même à la destrucion de notre être, qu'à sa beauté & à sa conservation. Cette triste vérité se fait sur-tout sentir parmi les Enfans & les Femmes, & malheureusement l'habitude & les préjugés l'ont rendue en quelque sorte respectable.

Pour remédier à ce défordre, j'ai tâché, non-seulement d'indiquer les dangers des vêtemens qu'on doit rejeter, mais encore les avantages de ceux qu'on pourroit adopter. Je n'ai point négligé de jettter un coup

AVERTISSEMENT.

d'œil sur les habits de nos ancêtres, & sur ceux des autres Nations; il a résulté de cet examen, qu'une application fausse a rendu plusieurs des nôtres, ou dangereux, ou inutiles.

J'ai cru qu'il n'étoit pas moins important de considérer la forme de notre corps, & le mécanisme des différentes parties que nos Vêtemens peuvent gêner; & comme c'est dans l'enfance que se font les plus fortes impressions, & que l'ame ne se développe que conséquemment aux organes; je me suis principalement occupé de cet âge où le bien & le mal être influent sur le reste de la vie. Je n'ai d'autre desir que de faire quelque bien; si je suis utile à un seul être, mes vœux seront remplis.

RECHERCHES



RECHERCHES SUR LES HABILLEMENS DES FEMMES ET DES ENFANS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Combien il importe au Gouvernement
de s'occuper de l'Enfance.*

L'HISTOIRE de tous les Peuples a été dans tous les âges inseparable de l'histoire des préjugés & des erreurs. Il semble que l'homme ne peut posséder qu'un petit nombre de vérités; s'il en saisit une, il en laisse échaper

A

une autre, & malheureusement c'est la plus agréable qu'il poursuit toujours aux risques de perdre la plus utile. Dans son premier état isolé, sauvage, il suivait la Nature dans les choses essentielles à son bien être ; réuni en société, il corrompt ses penchants, il devient l'instrument de ses maux, abuse contre lui-même du désir de dominer qui lui fut donné pour affermir son existence, & ce moyen d'annoblir, & de conserver son espèce, ne lui sert le plus souvent qu'à la dégrader & à la détruire. C'est à ceux qui tiennent les rênes des Empires, à ramener les peuples dans le chemin dont ils se sont écartés. Le vulgaire ne se donne point la peine de penser : entraîné comme par un torrent, il suit aveuglement ses Chefs ; c'est pourquoi Platon disoit que les hommes ne seroient heureux qu'autant que les Philosophes seroient Rois, ou les Rois Philosophes.

Les plus fameux Législateurs dont l'antiquité nous a conservé les noms, furent tout-à-la-fois Magistrats, Pontifes & Médecins. Convaincus que les qualités physiques doivent précéder les qualités morales, les loix qu'ils promulguerent, veillerent autant à la conservation de la santé, qu'à celle des mœurs. Cette législation fit naître des générations robustes, & posa des limites aux besoins : ces tems heureux ne sont plus, des siècles de barbarie ont divisé le pouvoir ; les ministres de la nature ont perdu leur empire, & leurs conseils n'ont plus été des loix : Qu'est-il arrivé ? Les digues ont été rompues, des flots de besoins ont inondé la terre, & les races ont dégénéré.

C'est une règle constante dans la Nature qu'un être participe des perfections & des difformités de celui qui le produit. Hippocrate nous parle de certains peuples, qui allongeant la tête

A ij

de leurs enfans avec des bandelettes eurent après plusieurs générations cette partie naturellement ainsi conformée. Il y a encore des familles sexdigitaires, & l'on remarque que si cette organisation est interrompue dans un individu, elle reparoît dans celui auquel il donne naissance. C'est après de telles considérations que le Législateur de Sparte, ordonna que les femmes s'exerceroient comme les hommes, & que les filles s'occuperoient à des jeux militaires. Ce n'étoit point, dit Plutarque, pour leur apprendre le métier de la guerre, mais seulement pour qu'elles missent au monde des enfans qui y eussent du penchant, & qui en supportassent facilement les fatigues. Les vues du Législateur ne furent point trompées ; Sparte ne vit naître dans ses murs que des enfans agiles, & infatigables.

La génération ne transmet pas seulement les vices ou les perfections du

corps, elle transmet encore celles de l'âme; il est presque impossible qu'un homme dont le cerveau est mal organisé ou fait mal ses fonctions, produise un enfant raisonnabla. Des loix sévères défendoient chez les Grecs à tout homme yvre d'habiter avec sa femme; aussi Diogène disoit-il à un jeune étourdi: «Ton pere t'a engendré dans l'yvresse». La fable n'étoit qu'une morale mise en action, pour présenter au peuple ses devoirs sous des images qui pussent frapper ses sens par des exemples; elle suppose que Jupiter excité par les fumées du nectar, voulut donner à son épouse des marques d'amour. Quelle fut la suite de cette imprudence? Junon mit au monde un monstre qui n'étant ni dieu ni homme, fut chassé de l'Olympe.

C'étoit par de telles loix & de semblables exemples que les générations s'amélioroient ou conservoient leurs perfections. La naissance d'un enfant

A iij

n'étoit alors dans toute la famille un jour de fête, que parce qu'on croyoit déjà voir un citoyen utile à la patrie. L'accouplement de la plus simple femme parut à Lycurgue une affaire d'Etat. Il ne trouva point de récompenses trop grandes pour engager les mères à supporter avec courage ce terrible moment. Le sentiment de la douleur étoit étouffé par l'espérance de l'immortalité. La femme qui perdoit la vie en donnant à sa patrie un citoyen, partageoit avec les guerriers morts les armes à la main, l'honneur de l'épitaphe.

Si les Anciens pour se procurer des générations robustes avoient porté leurs regards sur les deux sexes, s'ils avoient en quelque sorte déterminé les dispositions qui doivent se trouver entre deux époux qui vouloient se réunir, si enfin ils avoient rendu l'état de mère l'objet des vœux de toutes les femmes; ils n'apporterent pas moins de

soins pour qu'au moment de la naissance les meres & les enfans pussent recevoir tous les secours que l'art peut offrir. Celui qui se destinoit à exercer les accouchemens étoit astreint à des études & à des épreuves particulières. Quiconque par négligence ou par impéritie, donnoit lieu à un accident funeste étoit puni rigoureusement. Il fut absolument interdit aux femmes à Athènes d'exercer cette profession utile & pénible.

La force est la base des grandes vertus, elle est le but que se propose la nature dans tous ses ouvrages. Pourquoi l'homme en société néglige-t-il cet avantage? C'est cependant de la force de chaque individu, que dépend celle d'un Empire. La nation des Perses fut nombreuse & florissante, parce que la population & le soin de l'enfance étoient les dogmes principaux de sa religion. Plutarque a très-bien remar-

A iv

qué que les loix de Lycurgue ne furent observées si long-tems, que parce qu'elles s'étoient occupées de l'enfance; que celles de Numa, quoique le fruit d'une grande sagesse, ne furent cependant pas longtems en vigueur, parce qu'elles manquoient du lien capable de les maintenir, (le soin de l'enfance.) Ce grand homme reprocheroit sans doute aux Gouvernements modernes leur négligence sur cet important objet. Vous avez assez veillé, leur diroit-il, à la conservation des loix qui assurent les intérêts du Prince, mais trop peu éclairés sur la nature, vous avez perdu de vue l'enfant, & n'avez été attentifs qu'à l'homme fait. Un Etat, pour s'affermir, doit s'intéresser au premier âge de la vie. L'éducation civile doit être son principal objet, & il doit s'occuper de l'éducation physique & particulière, parce qu'elle est la base de l'autre.

VI A

D'après toutes ces vues, j'ai cru pouvoir être utile en montrant, j'ose le dire, la barbarie de nos soins pour les enfans. Notre maniere de les vêtir nuit à la population & énerve l'espèce. J'en démontrerai le danger, & je proposerai des moyens faciles pour y remédier. Comme la vérité isolée fatigue souvent & rebute l'esprit, j'ai rassemblé des traits dispersés, j'ai réuni des objets de comparaison pour la rendre agréable, convaincante & facile à saisir. Je n'insulterai point à ma nation, comme le font quelques Philosophes modernes; au lieu d'humilier les hommes & de disputer avec eux, il faut les réconcilier avec la sagesse, en détruisant les mauvaises impressions qu'ils ont reçues: ce qui indispose tant de gens contre la Philosophie, ce sont ces faux sages toujours déchaînés contre le peuple qu'ils accablent d'injures; leurs discours remplis de haine & d'aigreur, sont une sa-

tyre perpétuelle du genre humain ; mais il me semble que les abus qui existent dans un siècle , sont le produit de ceux qui l'ont précédé : ainsi sans accuser nos contemporains d'avoir été les promoteurs des abus , je les invite à les réformer.

Nous appercevons depuis quelque tems la nécessité de nous occuper de l'enfance ; mais la réforme ne s'étend que sur la moitié de l'espèce , & l'autre plus belle moitié du genre humain reste victime encore de nos barbares usages.

Un Philosophe moderne est parvenu sous les auspices d'un conte ingénieux , à faire entrer dans nos têtes quelques vérités utiles. Qu'il ne soit point fâché d'avoir égayé sa morale , à l'exemple de Platon que souvent il copie : J'ai vu avec regret ce grand homme , payer à la nature un tribut de foiblesse en raillant la Médecine , dont chaque partie l'occupe tour à tour : ce n'est ce-

pendant qu'à de légeres connaissances de cette science qu'il doit le petit nombre de vérités qui sont sorties de sa plume. Ce n'est pas la première fois que les gens de Lettres ont passé pour les Auteurs des opinions qu'ils avoient puisé chez les Médecins. Descartes dût beaucoup à la Médecine, & son système sur l'ame qui n'est dans Gallien qu'une jettée systématique, fut proposé par le Philosophe comme une vérité dont il se disoit l'Auteur.

Les PhilosOPHES modernes en exaltant le pouvoir de la nature, croient déprimer celui de ses ministres ; mais cette nature dont ils vantent tant la bienfaisance, admet souvent en aveugle les instrumens de sa ruine : ce n'est, quand on la considère de près, qu'un agent nécessaire qui cause les maladies comme il les expulse ; c'est donc à l'art à diriger les opérations de la nature, & tel est l'emploi de la Médecine. Celui

qui, pour déclamer contre cet art, s'est servi de l'autorité de Platon, ne l'a pas compris. Ce grand homme ne se récrie que contre les abus qui sont d'autant plus dangereux, que la science est plus importante; il ne se permet point de râilleries, parce qu'elles peuvent arrêter des progrès salutaires. Le Médecin instruit étoit aux yeux de Platon le ministre de la Divinité, & son estime pour Hippocrate alloit jusqu'à la vénération. Quel autre, en effet, qu'un Médecin instruit, peut diriger parfaitement les soins nécessaires à l'enfance? Les Persans qui se sont tant occupés de la population, ont rendu & rendent encore les plus grands respects à la Médecine, qui s'attache bien plus dans ce pays à la conservation de la santé, qu'à son rétablissement: aussi la Perse est l'Empire le plus florissant, & le plus peuplé. Il n'y a point de lieu dans l'Univers où le Médecin semble moins

utile, parce qu'il n'y en a point, où il cherche autant à prévenir les maux qui peuvent affliger l'humanité.

C'est aux femmes qu'on confie notre première enfance ; leur douceur, leur sensibilité & leur adresse les rendent seules capables de nous donner des soins. Selon qu'elles nous ont dirigés nous sommes forts ou faibles, vertueux ou vicieux ; elles influent donc plus qu'on ne pense sur la constitution de l'Etat : aussi Platon vouloit-il qu'on les instruisît comme les hommes. Son erreur, si c'en est une, vient d'une vérité qu'il a découverte & que les autres ont ignorée. Il faut donc apprendre aux femmes les dangers de leur méthode. Eclairons les mères sur les besoins physiques de leurs enfans ; qu'elles sachent que leurs soins doivent moins consister à les instruire qu'à laisser développer en paix & en liberté les organes au moyen desquels l'âme doit un jour exercer ses fonctions.

Il ne leur fut point permis autrefois d'habiller leurs enfans, comme elles le font chez nous, selon leur fantaisie ou leur commodité. Les loix avoient écarté tous liens, elles avoient prescrit un habit qui laissoit une entiere liberté aux mouvemens, & qui ne troubloit point l'accroissement.

Seroit-ce donc présenter un projet chimérique, que d'offrir les moyens faciles de rendre à l'homme sa premiere énergie? Tel est le plan que j'ose ébaucher: puissent des loix salutaires seconder les vœux que je fais pour la félicité publique!



CHAPITRE II.

Etat & besoins d'un enfant qui vient de naître.

C'Est en captivant l'imagination par l'étude des détails, qu'on peut arracher à la nature le secret de sa marche & l'aveu de ses besoins. L'enfant est d'autant plus nerveux & d'autant plus sensible qu'il est moins éloigné du moment de sa naissance. L'air, la chaleur, la lumiere, tout lui porte alors une nouvelle impression. Il sort d'un lieu chaud & humide, il passe subitement dans un milieu sec, aride & léger. Ses humeurs se raréfient par la chaleur intérieure, & font effort pour sortir : elles fortiroient en effet sans la sécheresse de l'air qui crispe ses vaisseaux extérieurs ; la peau irritée par le nouvel élément qui l'environne rougit & s'enflamme ; la fièvre

s'allume dans tout le corps ; la circulation jusqu'alors inconinue au poumon , cause engorgement & pléthore. Allarmés de tant de secousses , les organes secréteurs s'ouvrent , les glandes séparent une humeur excrémentielle , les yeux se remplissent de chassie , la bouche salive , le poumon expectore , les aisselles & les aînes suintent , & le méconium , la plus importante des sécrétions , vient terminer cette crise universelle. Heureusement pour l'enfant , la nature a garanti ses sens ; un voile couvre sa vue , un autre est étendu sur l'organe de l'ouie , un mucilage épais émoussé l'odorat & le goût , & la graisse qui est sous sa peau en très- grande abondance , modère le sens du toucher. Sans ces précautions salutaires eût-il pu résister à l'impression vive & douloureuse que lui eussent causée les objets extérieurs ? On ne peut voir & sans attendrissement & sans pitié , l'état

l'état violent de la respiration dans ces premiers momens : on doit être étonné de la force avec laquelle la poitrine se dilate & se contracte.

Si l'enfant est souvent la victime de cette crise violente, n'en sommes-nous pas coupables ? Devons-nous l'abandonner en quelque sorte à lui-même, comme nous le faisons ? La nature enfin n'exige-t-elle pas que nous concourions avec elle à soulager les besoins de ce nouvel être, en le défendant du contact trop aride de l'air, en facilitant sa circulation, ses sécrétions, & en ne lui procurant que le genre & le degré de chaleur qui lui est nécessaire ? Puisons dans la nature elle-même les règles qu'il faut suivre : Portons nos regards sur les animaux, & que les soins qu'ils donnent alors à leur progéniture, nous ramènent pour la nôtre à une pratique éclairée. Si nous nous sommes égarés de la voie où les retient leur

B

instinct, c'est à la Médecine à nous y rappeller ou à nous indiquer d'autres moyens également salutaires.

Dès qu'une femelle a mis bas ses petits, elle les agite en tous sens, elle les lèche & les nettoie. Ce n'est point ici le lieu de chercher, si ces soins tiennent au sentiment de la tendresse, ou au plaisir physique qu'elle trouve à savourer des émanations: toujours est-il certain, que par ce moyen elle facilite les sécrétions des êtres auxquels elle a donné naissance, la nature ne va jamais que par degrés. L'animal qui vient de naître sort d'un milieu fluide, les frictions humides sont le moyen intermédiaire par lequel il doit parvenir à supporter l'aridité de l'air. Le tact de la langue humide de la mère ne lui cause que des sensations agréables; loin de pousser aucun cris, il se prête à ces soins, & semble l'inviter à les répéter.

Si telle est la marche que la nature a suivie dans les animaux, pourquoi, puisque nos besoins sont les mêmes, ne l'auroit-elle pas également établie parmi nous ? Comme eux, l'enfant s'agit à sa naissance pour accélérer sa circulation, pour déobstruer & développer toutes les parties de son corps & faciliter ses sécrétions ; ses mouvemens alors sont moins le signe de la douleur que celui de la vie ; car il ne fait entendre ses cris aigus, que lorsqu'on le prive de la liberté. Qui empêcheroit donc de procurer aux enfans les mêmes avantages que les animaux procurent à leurs petits ? Ne faudroit-il pas laisser le nouveau né s'agiter en liberté, lui faire des frictions avec des linges trempés dans une eau muqueuse & détergitive analogue à la salive, ou avec la salive elle-même, si les humeurs de la nourrice sont douces & balsamiques ; une eau légèrement savonneuse pour-

B ij

roit remplir les mêmes indications. Par ces moyens l'air crisperoit moins ses organes, la transpiration seroit rendue plus facile, ainsi que la circulation, & l'on éviteroit ces obstructions dont il est quelquefois la victime. Si souvent après leur naissance les enfans sont en proie à de fortes convulsions qui en font périr un grand nombre, n'est-ce point peut-être parce qu'on a négligé de leur donner les secours dont je viens de parler? Je puis citer un fait qui confirme ce que j'avance. On m'engagea il y a quelque tems à voir un enfant, qui au second jour de sa naissance étoit attaqué de convulsions si terribles, qu'il devenoit tout violet; je le débarrassai de ses maillots, je le laissai s'agiter en liberté, je lui fis de douces frictionns avec une eau légèrement salée; par ces moyens simples & faciles, les sécrétions se rétablirent & les convulsions disparaissent. On voit des femmes de la cam-

pagne qui font lècher leurs nourrissons par des chiens. Ces fideles animaux semblent se plaire à cet emploi, ils s'attachent singulierement à l'enfant, qui semble par ses caresses payer de retour l'animal bienfaisant.

Recherchons présentement la chaleur & le degré qui convient aux nouveaux nés; cet important objet me semble n'avoir point été suffisamment examiné. L'enfant sort d'un milieu presque aussi chaud que ses humeurs; il entre dans un autre, qui selon la saison & les circonstances, est plus ou moins froid. Sa fibre délicate, & sa grande sensibilité seroient offensées des extrêmes; il lui faut donc une chaleur moindre que celle de ses humeurs, afin que par degrés il puisse parvenir à supporter les diverses températures de l'air.

L'humidité qui domine chez l'enfant est nécessaire à son accroissement; ses

fibres entretenues dans la souplesse, se développent plus facilement; ainsi la chaleur dont il a besoin ne doit pas absorber son humidité. D'après ces deux observations, il est aisé de concevoir que comme la chaleur du feu est celle qui desséche le plus, elle est la moins analogue à l'état de notre corps pendant les premiers tems de la vie. Les enfans dans la campagne ne préfèrent-ils pas la liberté, & le froid, au feu qui les affoiblit & les énerve? La chaleur des vêtemens, quoique moins dangereuse, a ses inconvénients; ceux de laine sont les plus contraires, parce qu'ils absorbent le plus d'humidité: aussi les sages Persans ne font porter à leurs enfans que des vêtemens de lin. J'ai vu avec plaisir cette pratique mise en usage par des personnes éclairées, & il seroit à désirer qu'elle fut universellement adoptée.

Mais si nous écartons le feu, si nous

éloignons les langes , quels moyens prendrons - nous ? Pour échauffer les enfans , & entretenir en même - tems l'humidité qui leur est si nécessaire , suivons la marche que nous avons précédemment tenue. Voyons ce qui se passe chez les animaux.

Parmi les volatilles , dès que la femelle a vu éclorre ses petits , elle ne les quitte plus ; le pere va chercher au loin de la pâture , & apporte à sa compagne de quoi satisfaire à ses besoins & à ceux de sa progéniture. Parmi les quadrupèdes , la mere ne s'absente que pour peu de tems de son gîte. Les petits des uns & des autres , par une douce chaleur entretenue dans une humidité vitale , croissent & se fortifient rapidement. Il n'y a donc que dans l'espèce humaine , que la mere abandonne , en quelque forte , l'enfant qu'elle vient de mettre au monde ; ce qui l'oblige de recourir à une chaleur artificielle , soit en l'ap-

prochant du feu, soit en le couvrant de vêtemens. Nous regardons avec indignation l'animal qui s'éloigne de ses petits & qui les abandonne. Il seroit peut-être important que l'on eût la même idée d'une mere qui éloigne son enfant de son sein; & je ne crains point de le dire, je crois que cette séparation de la mere avec son enfant est toujours dangereuse au dernier.

Les expériences de M. de Réaumur me fourniront mes premières preuves. On connoît sa manière de faire éclore des poulets par la chaleur modérée des fours. Ce savant Naturaliste remarqua que ceux qui étoient élevés par le moyen de cette chaleur, ne devenoient jamais aussi forts que ceux qui avoient reçu le jour au moyen de la chaleur humide, vitale & naturelle: il remarque que ces premiers mourroient en bien plus grand nombre; & parmi ceux qui survivoient, il observa
encore

encore que les femelles ne pondoient que pendant six mois de l'année, tandis que les autres donnoient des œufs en toutes saisons.

Mais qu'ai-je besoin d'aller chercher des exemples chez les animaux, tandis que j'en trouverai dans l'espèce humaine ? On ne connoit point dans la pratique des accouchemens de meilleure manière pour fixer, pour ainsi dire, la vie chancelante d'un enfant qui vient de naître, que de lui communiquer la chaleur vitale de sa mère en le posant entre ses bras ou sur ses cuisses. Cette chaleur utile pour fortifier l'enfant, est donc quelquefois nécessaire pour le faire vivre.

Ce qui se passe chez les Nègres en Amérique, suffit encore à confirmer cette importante vérité. Quand les Négresses sont accouchées, elles sont obligées de rapprocher de leur sein leurs enfans qui, s'ils éprouvoient alors le

C

contact de l'air, périront infailliblement; c'est pourquoi on ne les laisse point sortir de la cage avant le quinzième jour, & on ne les baptise qu'après ce temps révolu. L'enfant nègre privé de la chaleur de la mère est attaqué après sa naissance, d'une convulsion mortelle qui se manifeste à la mâchoire inférieure. C'est principalement cette difficulté de les élever tous, jointe à d'autres usages politiques, qui nous oblige d'aller sans cesse en chercher de nouveaux aux côtes de l'Afrique.

Si la chaleur de la mère est essentielle aux animaux pour les fortifier, & même pour conserver leur vie; si dans certains pays, dans certaines circonstances, l'enfant qui n'en jouit pas ne peut vivre; que savons-nous, si parmi les nôtres, la plupart ne périssent pas, parce qu'ils en ont été privés. N'est-ce point être criminel que d'arracher à ces innocentes victimes, un bien que la nature nous

a commandé de leur donner? Pourquoi, sur-tout leur enlever cet avantage pendant le tems que les circonstances qui suivent la couche, obligent la mere de garder le lit; s'ils en sont ensuite privés pendant le jour, ne devroit-on pas leur accorder pendant la nuit? C'est alors que la mere & l'enfant réunis en silence, se communiqueroient, pour ainsi dire, le principe de la vie.

Je crois qu'une étrangere ne satisferoit pas aussi avantageusement à ce besoin. Il est des rapports entre la mere & l'enfant, qui rendent l'un nécessaire à l'autre. Le lait d'une mere foible & infirme est salutaire à son enfant, tandis que celui d'une autre femme plus forte & plus saine le fait quelquefois périr. Peut-on de ces faits si communs ne pas tirer les conclusions simples & naturelles que je viens d'indiquer?

On m'opposera peut-être que l'odeur qui s'exhale de la mere peut corrompre

C ij

l'air , qu'elle doit par conséquent incommoder l'enfant. D'après ce que j'ai dit , on comprend aisément qu'il ne doit pas nager , pour ainsi dire , dans la sueur & la transpiration de sa mere ; il doit seulement ressentir & partager sa chaleur en respirant un air libre. Ne pourrions-nous pas même trouver des raisons chymiques de leurs besoins mutuels ? L'enfant surabonde en acides , puisque la plûpart de ses maladies sont produites par ce principe ; mais les humeurs de la mere sont légèrement alkalinæ ; je dis légèrement : car on pourroit même dire qu'elles sont alors acides : ceux qui pratiquent l'art des accouchemens savent très - bien reconnoître cette odeur laiteuse auprès d'une femme nouvellement accouchée. C'est pourquoi l'objection , si elle avoit lieu , regarderoit plutôt une étrangere que la mere ; mais ces deux principes contraires ne se combinent-ils

pas ? Ne se neutralisent-ils pas ? Les animaux ne transpirent-ils pas comme nous ? Et cependant ne feroit-ce pas aller contre la nature, que de priver les petits de la chaleur de leur mere ?

On courroit risque , m'opposera-t-on , d'étouffer les enfans ; je conviens que ce danger est terrible : mais il ne doit point arrêter les meres, parce qu'il est des moyens d'y obvier , & je les indiquerai dans un Chapitre où je traiterai de la manière de coucher les enfans.



C H A P I T R E III.

*Des différentes manières de vêtir les enfans
au sortir du sein de leur mere. -*

NE restons point attachés à notre sol , parcourons plusieurs contrées du globe. Que nos yeux , sans porter à notre ame un stérile étonnement , s'accoutument à voir philosophiquement la scène variée des usages ; n'accusons point de folie les autres nations , croyons-les toujours plus sages que nous , c'est le moyen de l'emporter sur elles. Si nous dirigeons nos regards sur les noirs habitans de la Guinée , nous verrons dans ces climats brûlans la nature livrée à elle-même. L'enfantement s'y fait presque sans douleur ; la mere après l'accouchement va nettoyer son enfant , & revenant au lieu où elle travailloit , elle le pose à terre , ne le couvre que d'un

simple voile, & continue de se livrer à ses occupations ; les premiers jours, elle le prend entre ses bras pour l'allaiter : quelques jours après, appuyant la main sur la hanche, elle l'accoutume à se tenir à califourchon sur le dos du poignet, elle lui apprend à se cramponner au haut de son bras par une main, & à s'attacher à son sein avec l'autre ; lorsqu'il est suffisamment allaité, sans craindre les ardeurs du soleil, elle le couche sans bandlettes & sans langes dans un filлон où il s'endort : dès que l'enfant s'éveille, son premier plaisir est de jouir de la liberté de ses foibles membres que rien n'enchaîne ; il voit de loin sa mère, la distingue des autres, l'appelle par ses cris, & fait l'essai de ses forces ; il rampe, s'il le peut, jusqu'à ses pieds, alors appercevant son sein, il redouble d'efforts pour y parvenir, il se cramponne le long de ses jambes, il s'attache à son corps, & après mille essais

C iv

divers, il parvient sans secours à puiser aux deux sources de la vie. Aucune de ces tentatives de l'enfant, n'interrompt les travaux de la mère; elle se contente de jeter de tems en tems sur lui quelques regards, & de répondre à ses souris enfantins.

Si nous parcourons quelques régions de l'Amérique, nous y verrons des usages conformes aux besoins que donne le climat. Les Péruviens couchent leurs enfans dans des langes qui ne les assujettissent point; après quelques semaines ils font un trou dans la terre, ils le garnissent de linges, ou autres matières semblables, & y mettent l'enfant, qui, au moyen de la position droite qu'on lui fait prendre, s'accoutume à supporter le poids de son corps, & à se tenir debout: les Caraïbes couchent le nouveau né dans un hamac, & sans le captiver par aucun liens, ils ne le couvrent que de quelques langes. Ceux

de Virginie le posent dans une petite boéte , garnie de fourrures , & percée à dessein de laisser passer les excrémens. Mahomet établit chez les Musulmans ce dernier usage. Dans les pays chauds & humides de la Turquie , ce Législateur dût prescrire , & prescrivit en effet la propreté comme un acte de religion ; il persuada à ses sectateurs qu'ils seroient souillés par l'attouchement impur des excrémens. C'est d'après cette utile superstition qu'ils arrangent les enfans de manière à n'avoir à leur donner aucunsoins rebutans. Dans diverses contrées de l'Asie , sur-tout chez les Persans , on les couche sur de la rapure de bois. Lycurgue , à Sparte , ne leur donna pour lit que de simples roseaux battus. En Russie , les meres les enveloppent dans de grands sacs fourrés. Les Groenlandois ne font usage des langes que pendant quinze jours , après quoi ils mettent leurs enfans en veste

& en culotte, & les laissent se rouler en liberté; ils tombent, se relèvent, & parviennent à marcher en peu de tems.

Toutes ces manières simples & faciles sont conformes aux besoins de ces divers peuples. Pourquoi donc nous qui nous croyons en état de donner des loix aux autres nations, sommes-nous à cet égard dans la barbarie? Quelle différence n'y a-t-il pas entre un coureur Asiatique & un coureur Européen; nous ne nageons point comme les Nègres, nous ne courons point à quatre mois comme les Péruviens. Nous sommes au contraire ceux de tous les peuples dont les enfans marchent le plus tard. Quel pays cependant est plus favorable à la propagation que le nôtre? Et par quelle fatalité est-il donc celui où il meurt le plus d'enfans? La cause en est simple & facile à saisir; il ne nous faut qu'exposer la manière dont nous les habillons.

A peine un enfant est-il né, qu'on

s'empresse de le vêtir. Sa tête est chargée d'un beguin, d'une calotte de laine, & d'une cornette. Une bride, j'aurois presque dit un licol, passe sous son menton, retient les extrémités de cette triple coiffure & force les oreilles à s'aplatir contre la tête. Des linges appliqués sur les oreilles achevent de gêner leur développement naturel, & leur ôtent presque toute communication avec l'air extérieur; d'autres linges sont distribués sous les aisselles, sur les aînes, & servent à absorber la transpiration excessive que des vêtemens trop chauds ont provoquée. Le corps est revêtu d'une chemise de toile ouverte par derrière, & qui descend jusqu'au nombril. Une camisole de même forme & longueur couvre cette chemise. C'est alors qu'on a soin de relever le cordon de l'ombilic, & de le tenir dans une situation contrainte au moyen d'un linge placé par-dessus. L'enfant ainsi disposé est

étendu dans un lange qui lui enveloppe les deux épaules, vient se croiser par-devant, & est attaché par une forte épingle sur la poitrine. Les bras sont allongés des deux côtés de son corps, on presse ses genoux, & ses jambes s'étendent ; on faisit cet instant pour l'enfermer entièrement dans le lange, & avec lui les excrémens qu'il peut rendre. L'excédent du lange est rejetté sur les jambes : on porte même la barbarie jusqu'à le placer entre les deux cuisses pour donner au paquet une forme plus arrondie. Un autre lange d'une laine moelleuse sert d'enveloppe à ce premier & s'arrange de même. Pour donner plus de consistance au tout, on lie l'enfant & ses langes avec des bandes de toile, qu'on a soin de bien presser & de bien ferrer : c'est - là ce qu'on appelle emmailloter. Pour faire ce beau chef-d'œuvre, la nourrice ou la garde s'affoit ordinairement par terre, & l'en-

fant est étendu sur un oreiller. On se-
roit tenté de croire en la voyant enve-
lopper, attacher, empaqueter l'enfant,
qu'elle forme un ballot pour un autre
hémisphère : mais je n'ai pas encore
tout expliqué; lorsque les bandes ont été
ferrées on revient à la tête, on la fixe,
au moyen d'une petite bande de toile,
attachée des deux côtés sur les langes.
Que l'enfant, lors de cette opération,
ait la tête en vraie ou fausse position,
peu importe, ce n'est pas pour lui, mais
pour les autres qu'on l'arrange; c'est
pour cela que sans distinguer si l'on est
dans le mois d'Août ou de Décembre,
on a la douce complaisance de le rou-
ler dans un troisième lange ou petite
couverture de laine, qui passant par-
dessus sa tête en forme de capuchon,
tient cette partie si roide & si assujettie,
qu'il ne peut l'agiter. Viennent enfin les
langes de parades, les langes de draps
d'or ou de soie, les mousselines, les den-

telles, & la toilette est finie. C'est alors que les spectateurs, qui voient à peine le nez & la bouche de l'innocente victime des maillots, se recrient sur sa force, sur sa beauté, & que la nourrice, fière de ces éloges, va quêter chez la famille de son nourrisson de sonores applaudissements.



C H A P I T R E IV.

*Recherches sur l'antiquité des maillots,
& sur les avantages qui ont pu contribuer à conserver leur usage.*

LA plupart des hommes ne saisissent ordinairement que ce qui frappe leurs sens, & ne suivent point la chaîne des événemens. C'est pourquoi il est des préjugés difficiles à déraciner, parce qu'outre qu'ils sont très-anciens & très-répandus, ils semblent procurer quelqu'avantage. L'usage des maillots nous en offre un exemple frappant; leur origine remonte à la plus haute antiquité: ils étoient également employés & dans les pays froids & dans les pays chauds. Par quelle fatalité un abus si dangereux s'est-il donc introduit dans des climats si opposés? Ce fut la nécessité & la tendresse, qui pro-

bablement établirent cet usage chez les septentrionaux, & la paresse le fit adopter chez les méridionaux.

Si dans les climats froids, les enfans eussent été laissés en liberté, ils se fussent découverts, & eussent été exposés à des dangers. Parcourons le peu qui nous reste de l'histoire des anciens Gaulois, nous verrons qu'ils étoient élevés dans le camp; que les femmes suivoient leurs maris à la guerre, & n'avoient aucune habitation fixe; qu'étant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, il falloit trouver des moyens de transporter aisément enfans & bagages. Ce peuple, qui d'ailleurs ferroit ses habits à cause de la froidure & de l'humidité, ne dut pas trouver grand inconvénient à ce que cet usage passât aux enfans. La fatigue & l'exercice auxquels ils les accoutumoient dès qu'ils pouvoient marcher, réparoient les inconvénients attachés aux ligatures; d'ailleurs ces enfans étoient robustes, puisqu'ils

puisqu'ils avoient subi l'épreuve. Il faut encore observer que les Gaulois étoient légèrement vêtus, & que probablement ne donnant pas pour leurs enfans dans un excès contraire, ils ne les étouffoient pas sous le poids de leurs langes, ainsi que nous le pratiquons.

La coutume d'emmailloter les enfans n'étoit pas seulement en vogue dans le Nord: car Hippocrate la condamne chez les Egyptiens, qui anciennement furent en relation & en commerce avec les Gaulois. Le Livre de Job, le plus ancien de tous ceux que nous connoissons, fait mention de l'usage des maillots. Les Grecs le pratiquoient également, mais Lycurgue le mit au rang des abus; & ce fut le premier qu'il bannit de sa République. Plutarque exalte la sagesse & les avantages de cette réforme, en disant que les enfans élevés en liberté ne crioient point, qu'ils étoient forts & robustes. Cette nouveauté fut applaudie de tous

D

les gens sensés de la Gréce. Les riches firent élever leurs enfans par des nourrices de Sparte , & ce fut une de ces femmes, nous apprend encore Plutarque , qui éleva Alcibiade. Mais comment put s'introduire cet usage dans des climats chauds ? Il s'y établit probablement lorsque les meres refusant de nourrir leurs enfans , les confierent à de viles esclaves , qui sans tendresse & sans sensibilité pour les enfans , ne cherchèrent point à faire croître des forces , qui auroient pu un jour les accabler. L'esclave naturellement ennemi de son maître , dut l'être de son fils ; elles ne prirent pour celui - ei que des sentiments de crainte , & elles adoptèrent avec joie des liens qui leur permettoient de l'abandonner , sans qu'elles courussent aucun des dangers qui pouvoient trahir leur négligence.

Ce sont des raisons à peu près semblables qui nous retiennent dans la même

barbarie. Les nourrices mercénaires ont adopté l'usage des maillots pour leur commodité, l'habitude le perpétue, & la misère le rend plus dangereux encore.

Que les nourrices aient suivi cet usage, plus pour elles que pour leurs enfans; c'est ce dont on est convaincu, quand on considère avec quelle facilité elles peuvent au moyen de ces liens, vaquer à leurs affaires, soit au dehors, soit à l'intérieur, sans craindre que leur indifférence mette en danger la vie de l'enfant.

Quant à l'habitude, on connaît son empire, l'usage asservit tous les états, & quiconque cherche à s'y opposer, n'éprouve que contradiction. Irai-je, dit-on, contre le torrent? Est-ce à moi à frayer une autre route? Non, je ne veux rien innover, je suis pour mes enfans la voye qu'ont suivie pour moi mes peres. Que nos descendants établissent

D ij

s'ils le veulent, la réforme proposée. Tel est le langage universel : car le peuple n'a pas tant horreur du mal en lui-même, que du défaut d'habitude ; il exécute sans remords ce qui fut introduit par l'usage, & si le plus léger défaut qu'il apperçoit chez les nations étrangères, le révolte, c'est moins par sa nature vicieuse que parce qu'il ne peut pas s'y accoutumer. D'anciens Philosophes ont dit qu'on peut remédier à tout, excepté à l'habitude. Le sage alors implore le secours des loix.

Enfin la misère rend ce barbare usage plus dangereux encore. Quels soins, quelle tendresse porteront à vos enfans de malheureuses femmes accablées de désespoir ? Attachées sans cesse à la terre, si elles en recueillent les fruits, l'oisive opulence les leurs arrache, les dévore, & ne leur laisse à peine d'un misérable rebut, dont elle détourne les yeux, que ce qu'il leur en faut pour

ne pas perdre la vie. Verront-elles vos richesses sans y porter envie ? Ne vous regarderont-elles pas comme des causes de leur oppression ? Quand elles rentreront le soir succombant sous le poids des fatigues du jour pour réparer leur épuisement, seront-elles sensibles aux gémissemens de votre enfant ? Loin de lui pendant tout le jour, elles n'ont point entendu ses cris affreux ; elles n'ont songé qu'à leurs maux, auxquels il n'y aura point d'autre terme que la mort. Elles ne voient le soir en ce fils que l'être qui doit être un jour heureux & opulent comme vous ; elles calculent les soins qu'elles lui donnent, avec le profit qu'elles en retirent ; elles les apprécient, non par ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais par ce qu'ils leur coûtent. Quelques légers qu'ils soient, elles se croient de beaucoup en avance ; elles y sont en effet, si vous envisagez leur misère qui les oblige à vous vendre la

portion la plus pure de leur substance, pour en conserver un misérable reste. Est-ce avec tendresse alors qu'elles offrent à l'enfant un sein flétri par l'épuisement? Chaque goutte qu'il puise, semble leur enlever une portion de leur vie. Enfin une nourriture indigeste & grossière vient de réparer tant de pertes; elles se livrent pour quelques heures au repos; mais à peine le sommeil a-t-il commencé de donner le calme à tout leur corps épuisé, que les cris perçants de l'enfant les réveillent. Cette infortunée victime de la misère & de ses barbares maillots, est en proie aux convulsions que lui causent ou ses liens, ou une position gênante, ou des excoriations douloureuses; la nourrice s'impatiente & gémit de ne pouvoir au moins goûter quelques momens de repos; elle agite l'enfant dans son berceau, & le force par des secousses à se livrer à un sommeil vraiment convulsif. Que lui im-

porte votre enfant, pourvû qu'elle dorme tranquillement. Là nuit couvre encore la terre qu'elle se réveille pour devancer aux champs le jour ; elle donne avant de partir quelques soins à son nourrisson, elle le serre de nouveau, peu inquiète de la forme que prendront ses membres, pourvû qu'elle les offre à ses parens sans qu'aucuns soient mutilés. Si l'épine de l'enfant est contournée, si les glandes sont engorgées, la croissance arrêtée, elle vante alors des soins qu'elle n'a pas pris, & rejette adroitement sur des peres & meres malades & épuisées, la foiblesse de leurs malheureux enfans. Des liens ont produit tous ces maux, on va tenter d'y remédier par de plus cruels encore. La baleine la plus dure, le fer lui-même vont être mis en usage. Arrêtez ! Une tressage qui n'est point éclairée est souvent barbare, & telle est la vôtre. Venez avec moi chez les nations qui élè-

vent en liberté leurs enfans ; on n'y connoit point les nodosités des articulations, ni les difformités de la bosse : preuve certaine que les infirmités qui assiègent les enfans dans nos climats, n'ont souvent d'autres sources que nos usages dangereux. Ne remédiez donc point aux maux qui les accablent par d'autres maux plus cruels encore.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

De la nécessité d'abandonner l'usage des maillots.

L'Enfant est un être sacré que sa foibleesse rend respectable. Il n'a de défense que dans ses larmes, il n'a d'espoir que dans notre pitié, comme nous n'en n'avons souvent nous-mêmes que dans la sensibilité des autres. Secourons-le donc dans cet état de foibleesse & de misère, comme nous voulons être secourus. Ne détruisons point par des soins mal-entendus ce sublime ouvrage; craignons d'éteindre le flambeau de la vie, au moment où il commence à luire; & pour connoître combien les maillots sont contraires à l'état inflammatoire de l'enfant qui vient de naître, considérons un homme robuste, tourmenté de la fièvre. Alors si vous l'accablez de

E

couvertures, si vous liez ses membres, si vous le forcez à rester des nuits entières dans la même attitude, lui rendez-vous par ces moyens le sommeil & la santé? Non, sans doute: & malgré toute sa force, il deviendra bientôt la victime de cette barbarie. Telle est cependant la conduite que vous tenez à l'égard d'un enfant nouveau né; vous le garottez, vous le surchargez de langes, vous l'environnez de bandages, & le laissez longtemps dans la même attitude. Qu'arrive-t-il? Ses vaisseaux capillaires se relâchent, la sueur baigne son corps & les convulsions le suffoquent. Il vivroit encore sans vos soins dangereux. Pourquoi donc prendre plus de peine pour détruire, qu'il n'en faut pour conserver? Les cris de l'enfant annoncent en vain son martyre: en vain par un instinct qui pourvoit à ses besoins, indépendamment de la raison & de la volonté, il cherche à s'agiter, à se débarrasser de ses

vêtemens : l'habitude nous aveugle, il succombe, & l'on vient après accuser de sa mort la foiblesse de son tempérament, tandis qu'on ne devroit s'en prendre qu'aux liens dont on a fait usage.

Mais si le nouveau né échappe à ces premiers dangers, comment en éviter tant d'autres? La propreté fut prescrite par les plus grands Législateurs, comme une des plus intéressantes maximes de la Religion. La propreté dans les climats chauds importe à la vie; elle n'est dans les nôtres qu'utile à la santé. Tous les animaux prennent les plus grands soins pour que leurs petits ne soient pas souillés par le tact immonde de leurs excrémens. L'enfant est donc le seul être qu'on laisse vautrer dans les siens? Laissez-le en liberté, il s'éloigne du lieu où il vient de les déposer; mais enveloppé dans ses langes, comment peut - il éviter la plus affreuse mal-propreté? Repommant par les pores absorbans les vapeurs

E ij

de l'atmosphère putride qui l'environne, sa peau s'excorie, il y naît des boutons, des érésipeles & des dartres douloureuses. Vous avez beau veiller sur la nourrice ; quels soins peut prendre une femme qui n'est souvent mère que pour huit ou dix livres par mois ? Si l'enfant l'importune de ses cris, elle le berce, elle lui offre le sein ; mais ces secours font vains. Paresseuse de dégager son nourrisson des longues bandes qui l'entourent, elle ne le remue que le soir & le matin. La douleur a bientôt épuisé l'enfant, il languit, & meurt victime de tant d'inhumanités. O vous ! qui regardez comme barbares les nations qui sacrifient les enfans foibles, appréciez nos usages, & ils vous paroîtront bien plus barbares encore. On punit la mère assez dénaturée pour étouffer son enfant, mais nos soins cruels qui font souffrir plus longtemps les nôtres, mériteroient également la sévé-

rité des loix. Les Législateurs se sont trop occupés à punir le crime, & n'ont pas assez commandé le bien.

L'enfant est-il échappé à ces dangers, de plus grands encore le menacent. La respiration gênée, la circulation retardée, les alimens mal élaborés vont accroître sur sa tête une foule de maux qui l'accableront tôt ou tard.

La respiration est, pour ainsi dire, l'ame de la circulation : cependant le sang du fœtus ne circule que par l'impulsion qu'il reçoit de celui de la mère; mais dans les derniers tems, il faut un agent plus puissant; l'enfant aspire alors après le ressort de la vie. M. Haller a fait sur cet objet des expériences très-intéressantes. Il a remarqué que les oiseaux renfermés dans les enveloppes de l'œuf, ouvrent le bec, & cherchent à respirer; dès que ces enveloppes sont déchirées, l'animal fait de nouveaux efforts, &

E iiij

semble appeler l'air, qui ne pénètre pas quelquefois assez facilement, à cause des muscosités dont la trachée-artère est embarrassée. Pareil phénomène arrive chez l'enfant renfermé dans les eaux; il ouvre la bouche, & semble respirer, ou au moins avoir besoin de respirer. Plusieurs opérations césariennes ont confirmé ce fait.

Dès que l'enfant est né, il n'y a plus de communication entre lui & sa mère. De nouvelles causes alors concourent à la circulation; la respiration est la principale. La poitrine se dilate par un mouvement presque convulsif. Cette dilatation extraordinaire est nécessaire à cet organe, parce qu'il doit s'accroître proportionnellement plus que les autres. Mais les efforts du nouveau né ne suffisent pas quelquefois; il faut souvent aider la nature, soit en faisant des frictions, soit en soufflant dans la trachée-artère pour irriter la poitrine, & la forcer à se

contracter. Tous les Accoucheurs sçavent combien ces moyens sont essentiels pour conserver la vie à quelques individus.

Si les mouvemens, les agitations naturelles ne suffisent pas dans quelques circonstances, si l'art doit venir au secours de l'enfant pour l'agiter & aider à sa circulation, croyez-vous à présent que les maillots dans lesquels vous le ferrez puissent être de quelque utilité? Et ne conviendrez-vous pas avec moi qu'ils étouffent bien des infortunés?

L'enfant dont la poitrine reste quelque tems engagée pendant l'accouchement périt, ainsi que l'a très-bien observé Aristote, ce qui me ferroit croire que ces mouvemens qu'on a remarqués dans les animaux, sont des mouvemens nécessaires à la vie, & par lesquels ils s'essaient peut-être à la respiration. La poitrine doit donc être libre même dans le sein de la mère. La moindre compression qu'elle reçoit,

E iv

& une opposition quelconque à sa dilatation, produisent les maux les plus funestes. Le hazard nous en a fourni une preuve nouvelle & bien frappante; j'espère qu'on me pardonnera la digression suivante, je la crois essentielle à l'objet que je traite.

Je me suis occupé à chercher pourquoi les opinions sont partagées sur la nécessité de lier le cordon ombilical; il m'a toujours semblé que dans les systèmes opposés, il y avoit de part & d'autre un point de vérité, & que pour le saisir, il falloit réunir les contraires & établir de nouveaux rapports. Pour procéder avec quelque méthode, je considérai ce qui se passe chez les animaux, je comparai nos usages à ceux des différentes nations. Je me dis à moi-même, dans l'état de nature on doit sûrement agir autrement, que nous ne faisons, parce qu'il n'y a ni liens ni instrumens semblables aux nôtres. Les animaux,

achevèrent de me convaincre de cette vérité, je vis qu'ils mâchoient le cordon pendant longtems, qu'ils le macéroient & évitoient par ce moyen l'hémorragie qui peut survenir par l'incision faite tout-à-coup. Je fis cette première différence; j'en remarquai encore une bien plus grande entre les enveloppes des fœtus de l'une & de l'autre espèce. Le cordon dans l'espèce humaine est plus sanguin que chez les animaux: L'homme en effet est celui de tous qui a le plus de sang. Je cherchai ensuite à m'instruire des anciens usages, je crus, d'après plusieurs faits qui me parurent assez intéressans, que l'incision de l'ombilic ne se praticoit pas généralement chez les anciens, puisqu'il y avoit en Crète un lieu, nommé *Omphalium*, dédié à Jupiter, dont on avoit coupé le nombril à sa naissance, ce qui sembloit extraordinaire alors. Cette incision, lorsqu'on la faisoit, ne se pra-

tiquoit que plusieurs jours après la naissance de l'enfant : c'étoit au moins l'usage à Athènes , & cette opération étoit confiée aux nourrices. On reprochoit aux jeunes-gens, par un proverbe grec, leur inexpérience , en leur disant : *On ne vous a pas encore coupé le nombril.* Nous ne savons point en quel tems se faisoit cette incision chez les Juifs ; mais on n'aperçoit , ni chez eux , ni chez d'autres Peuples , aucune trace qui indique qu'ils faisoient la ligature : le Prophète Ezéchiel dit à Jérusalem , qu'il compare à une fille abandonnée à sa naissance : *On ne vous avoit point coupé le nombril* ; & non pas , *on ne vous avoit point lié &c.* C'est ce même défaut de ligature qui obligeoit les Juifs à remettre la circoncision au huitième jour ; car *Plutarque & Festus* nous disent : *Qu'on ne circoncisoit point l'enfant avant le huitième jour , pour ne pas le mettre en danger de la vie , à cause de la foibleſſe*

du cordon ombilical. Si on eût pratiqué la ligature , l'opération eût pû se faire plutôt , mais n'en faisant point usage , ils craignoient que les efforts , qu'eussent fait faire à l'enfant les douleurs de l'opération , n'eussent donné lieu à l'ouverture des vaisseaux du nombril. En effet , l'enfant que l'on circoncit devient tout violet , & s'il ne meurt pas dans cette opération à laquelle succombent bien des adultes , c'est , comme je l'ai dit , qu'il a , proportion gardée , plus de force de vie qu'eux , & que la douleur cesse chez lui plus promptement. C'étoit donc la crainte de l'hémorragie qui faisoit remettre chez les Juifs la circoncision au huitième jour.

Mais , direz-vous , si les anciens ne faisoient point de ligature , comment n'arrivoit-il aucune perte de sang ? C'est , je pense , parce qu'ils ne faisoient point l'incision du cordon , & que probablement ils le rompoient. Les

plus gros troncs des veines & des artères étant tirés & cassés ne donnent point de sang. Cheselden rapporte qu'un homme eût un bras détaché du corps par une aile de moulin, & que les gros vaisseaux ne donnèrent aucune hémorragie. Les anciens avoient de grandes raisons pour casser le cordon plutôt que de l'inciser. L'incision avec des instrumens de fer, est dangereuse dans les pays chauds ; c'est pourquoi la circoncision ne se pratiquoit qu'avec des couteaux de pierres. Les Prêtres de Cybèle, dit Pline, amputoient les sources de la vie avec de semblables instrumens, à cause du danger qu'il y avoit de se servir du fer ; si encore à présent en Amérique, l'incision du cordon ombilical des Nègres, se fait avec un instrument tant soit peu rouillé, ils périssent en peu de tems.

On voit donc que cette opération se pratiquoit autrefois bien différemment,

qu'elle ne se pratique chez nous , & que notre méthode qui est sans danger dans nos climats , a des suites fâcheuses dans les pays chauds. Je pésai toutes ces raisons , & je remarquai que plusieurs modernes disent que, même parmi nous, la ligature n'est pas nécessaire , quoique l'incision soit faite avec un instrument tranchant, immédiatement après la naissance. J'appris que le célèbre M. Hunter en Angleterre , ne faisoit jamais la ligature.

Après avoir remarqué ces divers usages , je résolus de recourir à l'expérience. Dans le premier accouchement que j'eûs occasion de faire , je coupai le cordon ombilical sans faire aucune ligature , ni du côté de l'enfant , ni du côté de la mère ; il ne sortit de part & d'autre qu'un petit jet de sang , qui s'arrêta bientôt ; je laissai l'enfant en liberté , j'engageai une femme à veiller à ce qui arriveroit , & je revins à la mère. Dès

qu'elle fut délivrée je retournai à l'enfant ; je lui fis quelques frictions avec une eau salée , je le mis dans un petit berceau en liberté , recouvert seulement de quelques langes. J'étois enchanté de voir le succès de l'expérience ; j'admirois avec quelle force se faisoit la respiration , lorsque j'opposai mes mains à la dilatation des côtes pour examiner l'effet de la compression des maillots. Quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus le sang couler ! elle fut plus grande encore , lorsque cessant la compression je vis le sang s'arrêter. Avant de partir je crûs devoir par prudence lier le cordon , & je me promis de suivre l'expérience. A la seconde occasion qui se présenta , tout se passa de la même manière ; je remarquai que plus je comprimois la poitrine , plus le sang couloit abondamment. Je cherchai la raison de ce phénomène , & la trouvai dans la nouvelle manière dont se fait la

circulation : dès-lors j'accordai toutes les opinions sur la ligature. En effet, elle est inutile, si l'enfant est libre ; mais nos maillots l'ont rendue nécessaire, & l'hémorragie n'est à craindre que par leur usage, parce que la poitrine est comprimée. Si M. Hunter, à Londres, ne lie point l'ombilic, c'est qu'il ordonne expressément de laisser les enfans en liberté. Ce fait curieux & intéressant suffiroit seul pour démontrer le danger des maillots ; il nous fait voir le vœu de la nature qui rejette toute contrainte.

Pour établir de plus en plus l'abus des maillots, je rassemblerai ici quelques-uns des traits qui pourroient servir à crayonner le plus effrayant tableau. La beauté, l'esprit, la santé, la vie même, voilà les biens dont nous privent ces liens odieux.

Parcourez tous les avantages qui servent à faire trouver des charmes dans

la vie, il n'en est aucun dont les maillots ne puissent priver vos enfans. Ils peuvent au contraire accumuler sur leurs têtes tous les maux qui la rendent douloreuse, & insupportable. Est-ce aux charmes de la beauté que vous êtes sensible ? Vous intéresse-t-elle plus que la santé même ? Oui, sans doute, puisque c'est pour elle que vous martyrisez ainsi l'être qui vous doit le jour. Eh bien, sachez que vos ligatures font perdre à ceux auxquels vous les appliquez ces contours gracieux que vous recherchez; plus vous multipliez vos soins, plus ils sont déstructeurs. Une taille noble & majestueuse ne se trouve que chez les peuples élevés en liberté.

Il est bien important de remarquer que la poitrine de l'enfant se porte beaucoup plus en devant que celle de l'adulte. Par les bandes & par les compressions, on da force de rentrer, ou tout au moins, on s'oppose à ce qu'elle se développe

développe en liberté. Ce développement doit être considérable , puisque cette partie qui à la naissance de l'enfant est proportionnellement la moins volumineuse , doit être un jour la plus ample de toutes. En serrant l'enfant dans ses langes , les clavicules se courbent , les épaules se portent en devant. Le dégagement des épaules , que l'on recherche tant , ne dépend que de la courbure des clavicules & de l'empileur de la poitrine. C'est donc en vain que vous appellerez un jour des Maîtres. L'art ne réparera jamais le mal que vous avez fait en contrariant la nature. Les bras , s'ils parviennent à se jettent en dehors , ne le feront que ridiculement , parce que les graces que vous recherchez ne dépendent point de l'art , mais des belles proportions de la poitrine. En voyant des Nègres ou des Turcs , vous admirez la noblesse de leur marche , la belle conformation de leur

F

taille ; ce que vous admirez tant, est le fruit de la liberté dans les vêtemens. Examinez ceux qui ont joui de cet avantage ; leur poitrine est ample & bien développée.

Faut-il encore vous proposer de plus puissans motifs ? Est-ce à la beauté seule que vous rendez hommage ? N'est-ce pas aussi aux talens, à l'esprit ? Venez ici reconnoître l'influence de l'organisation sur le développement du génie.

La poitrine étant peu dilatée, le poumon ne contient point, relativement au reste du corps, la quantité du sang qu'il devroit renfermer, pour que ce fluide soit partout en équilibre : & l'excédant qui trouve partout des obstacles, va aux parties où il rencontre moins de résistance. Il se porte donc au cerveau qui est mol & flexible ; mais le sang qui en revient, trouvant des digues, il se fait un engorgement & un reflux qui détend les vaisseaux. La tête devient vo-

lumineuse ; on remarque en effet que chez les Nations où l'on ne fait point usage des maillots , la tête est bien moins grosse que chez nous : c'est ce qui a , sans doute , donné lieu à un Proverbe injurieux. En effet , les vaisseaux forcés à se dilater , admettront une grande quantité de fluide mal élaboré , & delà naîtra l'imbecillité ou la fausseté du jugement.

Il est probable que l'usage de tirer l'horoscope dans les premiers momens de la naissance , n'est venu que de la persuasion où étoient les Anciens , que les élémens les plus subtils , mis plus ou moins en mouvement , par la position différente des astres , influoient alors sur l'organisation. Quelle impression ne feront donc pas alors des corps solides & des liens ? L'enfant tient encore à son premier état de fluidité ; un vaisseau peut facilement être obstrué ; peut-être c'est celui de la mémoire , ou

F ij

celui du jugement. Ne scait-on pas que l'applatissement de la tête pratiqué chez quelques peuples, les rend méchants & cruels, que son allongement en rend d'autres stupides ? Le moindre trouble porté dans l'organisation, est donc bien funeste ; il l'est d'autant plus que l'accroissement est plus rapide : ainsi dans les premiers momens de la vie, une pression faite pendant une heure, sera plus préjudiciable alors qu'une compression plus longtems continuée dans un autre âge. Si l'enfant est couché à faux, il fera des efforts pour prendre une position naturelle, il tentera de se dégager de ses liens, & ses efforts suffiront pour tordre son épine & ses jambes : c'est ainsi que vous donnez lieu à mille inconvénients par les moyens mêmes par lesquels vous cherchez à les éviter.

Nous avons vu comment les maillots s'opposent aux importantes fonctions de

la respiration & de la circulation : voyons maintenant combien ils sont opposés aux progrès de la nutrition.

Le ventre est le laboratoire de la nature ; l'estomac & les intestins sont à la machine humaine, ce que les racines sont aux arbres. Si par des compressions vous rapprochez l'orifice des vaisseaux, plusieurs se fermeront pour toujours ; ceux qui seront ouverts ne pomperont pas suffisamment de chile ; les glandes par la compression s'engorgent ; le lait mal digéré, mal décomposé, ne fournira que des principes hétérogènes & grossiers qui accroîtront la masse des obstructions ; enfin le sang n'aura plus dès-lors cet heureux mélange nécessaire pour la force & la santé.

Les nerfs étant nécessaires à la nutrition, comme le ventre est destiné à cet usage, il doit s'y en distribuer un grand nombre : aussi sont-ils très-multipliés dans

cette partie pour y donner le principe vivifiant ; mais ce même principe étant celui de la sensibilité, le ventre doit en être, & en effet en est le centre chez les enfans : la circulation du fluide vital est interrompue par la compression des maillots, il survient des spasmes & des convulsions.

On ne prend point assez garde au ventre des enfans ; il est le principe de l'accroissement & le siège essentiel des convulsions si fréquentes à cet âge. Ce n'est point le visage où elles se manifestent, qui doit nous occuper ; c'est l'estomac & les intestins ; sans quoi les malheureux enfans périssent victimes des soins inutiles de leurs parens, & de l'ignorance de ceux qui se sont mêlés trop légèrement de l'art de guérir.

On dit ordinairement que les enfans ont naturellement la plus grande facilité à vomir ; cet accident ne leur est point naturel : mais je crois avec plu-

sieurs sçavans Accoucheurs , & entr' autres avec Mauriceau , que ce penchant vient des ligatures qui, comprimant leur estomac , & l'empêchant de se remplir , le forcent à se dégorger. J'ai donné à des enfans des vomitifs , même en assez forte dose ; comme je prescrivois de les laisser en liberté & sans vêtemens gênnans , j'ai remarqué qu'ils évacuoient aussi souvent par bas que par haut : ainsi je me suis trouvé d'accord avec plusieurs Médecins qui nient que le vomissement soit naturel aux enfans.

L'estomac ne pouvant suffisamment se remplir, la nutrition n'est pas perfectionnée. Les muscles du bas ventre affoiblis & comprimés , ne peuvent se contracter assez pour vaquer à leurs fonctions. Les excrémens s'aigrissent par leur séjour dans les intestins , l'air s'en développe & cause des tranchées qui arrachent à l'enfant des cris perçans ; les convulsions surviennent & se portent quelque-

fois jusqu'à éteindre le principe de la vie. Quand l'enfant pleure, délivrez-le de ses liens : il témoignera son contentement, il agitera ses membres, il débarrassera ses intestins ; s'il n'est pas soulagé par ce seul moyen, c'est qu'il ressent des coliques auxquelles il faut remédier par les moyens que j'ai proposés, ou par ceux qu'indiquera un Médecin éclairé.

Le foie, ce viscère, qui dans le jeune enfant est si volumineux, sera-t-il donc comprimé sans danger ? Il renferme, à la naissance de l'enfant, beaucoup de bile, qui s'est amassée dans les derniers mois de la grossesse. L'organe de la respiration auquel il s'attache, doit lui donner une secousse salutaire, sans quoi la bile arrêtée, cause trois ou quatre jours après la naissance de l'enfant, une jaunisse à laquelle il n'est presque point sujet dans les climats où l'on ne donne aucun vêtemens gênans : ainsi je pense que

que l'on attribue trop légèrement à la couleur des Nègres, l'intensité de cette bile, puisqu'on ne les gêne point, & qu'ils ne sont point sujets à la maladie dont je parle.

La respiration qui porte son action sur le foie, doit aussi la porter sur les reins, autrement ces organes sont irrités par le séjour de l'urine qu'ils servent à filtrer. Cette sécrétion saline, qui est très-épaisse à cet âge, s'épaissit encore par sa partie la plus aqueuse, & en se dissipant, le reste devient concret, d'où naît trop ordinairement le calcul & la pierre. Telle est la raison pour laquelle les enfans y sont plus sujets que les adultes.

Que ne puis-je enfin échauffer les coeurs, & leur inspirer contre ces liens homicides, une salutaire indignation ! O peres, ô meres tendres ! voyez avec quel droit vos enfans vous accuseront un jour d'avoir été les artisans de leurs

G

maux. Vous avez vu que Lycurgue a déjà opéré cette salutaire réforme avec le plus grand succès ; & que ce fut par elle que les hommes de sa république devinrent des modèles de beauté. Vous avez vu que par tout où ces liens sont bannis, on y trouve la force & la santé. Intéressez-vous donc, ô peres & meres ! aux premiers soins qu'on donne à vos enfants : Caton lui-même, Caton ce grand homme, lavoit & couchoit les siens : il scavoit combien tout étoit important dans l'éducation. Méditez tous ces faits, tirez-en de justes conclusions, simplifiez vos moyens, & laissez les organes se développer en liberté. Quelle mère, si son cœur est selon la nature, & sans doute il n'en est point d'autre, pourra, si elle réfléchit un moment, adopter la méthode dangereuse d'emmailloter les enfants ?



C H A P I T R E VI.

Réforme à faire dans la manière d'habiller & de coucher les enfans.

Tous les animaux, avant de donner le jour à leurs petits, préparent avec un art étonnant un asyle, où ils puissent les couvrir & les échauffer de leur propre chaleur, sans craindre de les étouffer, tant la tendresse donne d'industrie & de force à leur instinct. L'homme en société, doué d'intelligence & de raison, ne rapproche point de son sein sa progéniture. La société auroit-elle altéré notre tendresse naturelle? Nos enfans auroient-ils moins de besoins? Je ne crois ni l'un ni l'autre; mais pour trouver la raison de ces écarts, considérons ce que c'est que la tendresse paternelle. La nôtre, ainsi que celle des animaux, n'est que ce penchant qui nous porte à prolonger notre

G ij

existence, & à la perpétuer, pour ainsi dire, par la propagation de l'espèce. Nos enfans sont donc une partie de nous-mêmes, c'est nous que nous défendons en les protégeant contre l'ennemi qui pourroit les attaquer. Les animaux n'exposent point leur progéniture à être victime de sa foiblesse ; leurs inquiétudes & leurs soins se multiplient d'autant plus qu'elle a plus d'ennemis à craindre ; mais ces soins utiles pour la défense, le sont aussi pour l'accroissement. La société en dispense, il est vrai, en mettant en sûreté contre l'attaque ; mais la nature les rend nécessaires pour accroître & fortifier l'espèce. Il ne faut donc pas vanter la tenuïtude inquiète de l'homme dans l'état de nature, ni celle des animaux sauvages. Si ces derniers fortifient mieux que nous leur progéniture, c'est moins par raison que par nécessité. Le chef-d'œuvre de cette raison, c'est de choisir

tous les avantages du premier état & de les concilier par un heureux accord avec ceux du second.

J'ai démontré aux mères quel avantage retireroit l'enfant de leur chaleur naturelle , je vais leur proposer les moyens de la lui procurer sans s'exposer au danger terrible de l'étouffer. On pourroit mettre les enfans à leur naissance dans de petites boëtes , d'un bois mince & fort léger , faites en forme d'auget ; elles auroient vingt-quatre pouces de long sur douze à quatorze de large , & cinq de profondeur : elles feroient recouvertes par plusieurs petits cercles distants de deux pouces les uns des autres , & qui ne s'éleveroient pas à plus de quatre au-dessus du niveau de l'auget.

La mère , par ce moyen , en portant dans son lit ses bras , ou son corps d'un côté ou d'un autre , ne courreroit point risque de nuire à l'enfant. Elle lui

G iij

communiqueroit tous les avantages de sa chaleur naturelle , sans l'exposer à aucun danger. Lorsqu'elle seroit sortie de son lit , elle le feroit jouir encore de cette chaleur , sans l'accabler par les draps ou la couverture. Ces augets au-
roient la forme à peu-près de ceux dont se servent les femmes de Savoie ; mais il faudroit les rendre plus légers & conséquemment plus commodes. On les garniroit dans le fond de rapure de bois ou de son ou de paille ; on mettroit par-dessus un linge en double ou en quadruple sur lequel reposeroit immédiatement l'enfant , on le recouvrira d'un autre linge , & ensuite d'une petite couverture de laine , ou de peau de lièvre ou de mouton ; on pourroit également employer de petits berceaux de jonc que l'on garniroit d'une toile cirée , pour que l'enfant couché près de sa mère , ne l'incommodeât point en lâchant son urine.

On voit par ce moyen combien il

feroit facile de maintenir les enfans dans la propreté. Lorsqu'ils auroient besoin d'être changés, cela se pratiqueroit dans un instant en retirant le linge dont ils feroient garnis, & en en passant un autre sous eux.

Comme la mère ne peut pas échauffer sans cesse l'enfant de sa chaleur naturelle, on adopteroit les sacs fourrés des Russes & des Persans, dans lesquels on enfermeroit jusqu'au col le berceau de l'enfant, les bras feroient en liberté dans le sac, & la tête seule feroit exposée à l'air, dont on l'accoutumeroit insensiblement à supporter les variations.

Ces diverses méthodes paroîtront dures, peut-être; mais considérons les peuples qui se font les plus occupés de l'éducation, nous verrons que les Lacéémoniens ne couchoient leurs enfans que sur de simples roseaux battus; des peuples entiers ne les posent encore que

G iv

sur la rapure de bois. Qu'on ne m'oppose point que cet usage ne peut être pratiqué que dans des pays chauds, il réuf-firoit également dans le nôtre, & il est même en vogue dans des pays plus septentrionaux. Les quadrupèdes & les oiseaux dans tous les climats, ne déposent-ils pas leurs petits sur des lits faits de racines ou de feuilles desséchées? Mais sans chercher inutilement des exemples, si la mère communique sa chaleur à son enfant, qu'a-t-elle besoin pour le mettre à l'abri du froid de le surcharger de vêtemens multipliés? N'avons-nous pas dit que la chaleur des langues épuise les enfans, & ne les échauffe qu'aux dépens de leur propre substance, tandis que celle de la mère les fait croître & les fortifie. N'est-ce pas parce que les animaux communiquent leur chaleur naturelle à leurs petits, qu'ils les déposent en un gîte composé de matières si peu échauffantes ? Revenons donc à ces

moyens simples & faciles. Les organes développés en liberté rempliroient mieux toutes leurs fonctions, & l'ame qui n'agit que conséquemment aux organes, sera comme eux male & vigoureuse.

La manière de coucher les enfans n'est pas moins dangereuse que celle de les vêtir. On les arrange de façon qu'ils ont la tête plus basse que le reste du corps ; par - là on tend le col, on comprime les veines, on empêche le retour du sang vers la poitrine, les cellules du cerveau s'agrandissent, les convulsions & autres maladies comateuses surviennent. J'ai déjà dit comment des défauts dans l'organisation, ou la conformation, peuvent produire la stupidité & la méchanceté. Quel trouble donc & quel désordre si un tel enfant est un jour chargé de l'administration publique ! que de larmes coûteront à ses Citoyens l'omission des soins légers que je prescris ! C'est ainsi

qu'il faut aller de conséquence en conséquence, pour appercevoir le danger de la plus légère faute dans l'éducation.

On oppose que les enfans que l'on couche sur des oreillers sont plus voûtés que les autres : j'en conviens ; mais que peut-on conclure de ce fait ? Faut-il donc faire porter tout-à-coup en arrière une tête, qui pendant toute la grossesse s'est appuyée sur la poitrine, & dont le menton tomboit dans le dernier mois sur le cartilage qui répond à la cinquième vraie côte. La nature a eu ses desseins dans cette position, & je la crois nécessaire au développement du cerveau. Considérez quel chemin on fait faire à la tête en la portant tout-à-coup en arrière. Un arbre courbé ne peut sans danger se ployer en un arc opposé ; la courbure du germe empêche-t-elle la plante d'avoir un port droit & naturel ?

La tendresse vient m'opposer ses

alarmes ; l'enfant qui n'est pas assujetti pourra tomber , direz - vous : craintes inutiles ! Pourquoi le coucher dans un lit élevé ? L'enfant auquel on laisse la liberté , folâtre , comme les animaux ; comme eux il tombe mollement , & sans danger : la graisse , dont il est tout garni à l'extérieur , ainsi que je l'ai dit , lui tient lieu de coussinet , & rend sa chute insensible. Je citerai un fait qui confirme ce que j'avance. Une tendre & respectable mere a élevé son fils conformément à la méthode que j'indique : à quatre mois il marchoit seul ; s'il tomboit , c'étoit sans se blesser ; car alors il présentoit ses mains , éloignoit sa tête , & courboit son épine avec une subtilité incroyable.

On ignore tout ce que l'on gagne par la liberté , & tout ce que l'on perd par la contrainte. Si les muscles sont gênés dans leurs mouvemens par des ligatures , comment peuvent-ils entrer

précipitamment en contraction ? Livrons-nous donc sans crainte à la nature, apprenons à connoître sa bienfaissance.

Je ne puis m'empêcher de faire ici quelques observations sur la pratique dangereuse de berger les enfans. Ceux qui ont cherché à l'autoriser se sont appuyés sur de si foibles raisons, que ce seroit perdre le tems de l'employer à les détruire. C'est à cette méthode, ainsi qu'à celle des ligatures, qu'il faut attribuer le vomissement si ordinaire aux enfans, & qu'on croit à tort leur être naturel. On ne berce l'enfant que parce qu'il crie ; mais comme je l'ai déjà dit, celui qui est élevé en liberté, reste tranquile, ou s'il se plaint, ce n'est que parce qu'il est attaqué de convulsions qui exigent d'autres soins.

Que prétend-t-on faire en berçant ? Provoquer sans doute le sommeil, ou un engourdissement ; mais si on engourdit,

on opère la même chose que ce que font les assoupiſſans, qui loin d'enlever la douleur, la calment pour un instant, & la fixent davantage. Si l'enfant ne s'endort point, ces roulemens lui cauſent des convulsions. S'endort-il? Son sommeil devient dangereux, parce qu'il est létargique & convulsif, tel à peu-près que celui qu'on procure à un animal en faisant des pefſions ſur ſon cerveau. Quand les jeunes gens s'amufent à fe balancer, pluſieurs parmi eux en font quelquefois incommodés. M. Van-Swieten parle d'un jeune Ecolier qui fut attaqué de vomiſſemens bilieux pour avoir été balancé par ſes compagnons.

Les anciens étoient trop éclairés ſur l'éducation physique pour bercer leurs enfans; ils ne les endormoient que par de douces chansons: il y en avoit même qui n'étoient destinées qu'à cet uſage. On voit dans Sénèque les paroles que

chantoit Alcmène pour endormir Hercule. Il paroît cependant que l'usage de bercer s'étoit introduit du tems de Galien. Cet habile Médecin s'éleva contre cet abus, en disant : « Le berce-
ment ressemble au roulis d'un vaif-
seau agité par les vagues ; si les hom-
mes les plus robustes ne peuvent sup-
porter ce roulis, comment voulez-
vous qu'il soit avantageux à l'enfant ?
Endormez-le par de douces chansons,
c'est le moyen de lui inspirer une douce
passion pour la mélodie ». Mais qu'est-
il besoin de chansons ? Les animaux ne
bercent point leurs petits. Des frictions
humides, la chaleur de la mère, &
son lait, leur suffisent pour dormir toute
la nuit & une grande partie du jour.

Il est des nourrices, qui peu conten-
tes de bercer leurs nourrissons, les agi-
tent & les secouent ; cette pratique est
encore plus dangereuse que la préce-
dente ; les secousses dans les premiers

momens de la vie nuisent à la frêle organisation du cerveau : si la moindre compression affecte le jugement & la raison, doit-on moins attendre de l'abus que je condamne ?

D'autres enfin croient par un grand bruit, & par des fons aigus, donner aux enfans du plaisir & de la gaieté, mais c'est le comble de l'erreur : en effet, les éphémérides de l'Allemagne citent à ce sujet un fait aussi curieux qu'intéressant. Un Serrurier avoit une poule qui couvoit dans son atelier, cet homme se servoit souvent de la lime, & tous les poulets qu'il élevoit étoient sujet au vertige, quoique la poule ni le coq n'en fussent point attaqués; ce vertige étoit causé sans doute par le mouvement de l'air agité par le cri de la lime qui avoit rendu l'organisation irrégulière, laquelle à son tour avoit causé de l'irrégularité dans la circulation du fluide nerveux.

Ne peut-on pas rapporter à la même cause la surdité, & la stupidité de certains peuples qui habitoient près des cataractes d'un grand fleuve dont parle Cicéron : & ainsi non - seulement il ne faut aucun bercemens, aucunes secousses; mais bien se garder d'exercer trop tôt les sens, de peur qu'ils ne s'affoiblissent. Considérons les animaux qui ont le plus besoin de l'intégrité des leurs ; c'est dans la solitude la plus profonde, c'est dans l'antre le plus obscur qu'ils vont déposer en paix le doux gage de leur amour. Il semble que la nature leur a dit : Evite les agitations, les secousses, les sons éclatans, le jour, même ; tout ce qui ébranle les organes nuit au développement & à l'accroissement.

L'enfant élevé par la méthode simple & facile que j'indique, peut marcher seul à quatre mois. Quarante jours après sa naissance il faudroit que la mère, dès

dès qu'elle est levée, le laissât se rouler en liberté dans son lit encore échauffé. Elle pourroit l'agacer, en lui présentant de loin le sein ; il chancelleroit d'abord, il se dépiteroit, mais bientôt il avanceroit, & d'autant plus facilement qu'elle répéteroit plus souvent ces jeux innocens. Elle pourroit, lorsqu'il est cramponné à son bras, l'élever un peu au-dessus du lit, & l'obliger à faire tout l'emploi de ses forces en lui faisant entrevoir une espèce de danger. J'aimerois qu'elle engageât son tendre enfant à la forcer à suspendre ses pas, en s'attachant à sa robe & en s'essayant de parvenir à son sein. Il n'y a rien de plus admirable que de voir avec quelle adresse les petits Nègres montent le long des habits. Un Religieux de la Charité qui a été fort long temps à la Martinique, m'a dit qu'il se faisoit souvent un jeu, ainsi que d'autres de ses Confrères, de faire monter

H

ces enfans le long de leur robe. Un peu de sucre étoit l'amorce dont ils se servoient pour les attirer à eux: dès qu'ils avoient reçu le prix de leur adresse, ils redescendoient avec une agilité surprenante.

Ces exercices, comme on le voit, n'ont rien de pénible: l'enfant auquel on en fait une douce habitude, n'alarmera plus le cœur de sa mère par des cris perçans, ils feront pour elles de vrais délassemens; elle pourra s'ajuster du devoir intéressant de nourrir, parce qu'il deviendra facile. La plupart des femmes ne s'y refusent, que parce que la méthode dangereuse des ligatures qui simplifie les soins d'une étrangere, multiplie ceux d'une mère. Je ne pourrois, me disoit un jour une Dame des plus dignes & des plus respectables, entendre, sans la plus vive alarme, les cris de mon enfant; je voudrois les calmer tous, je lui donnerois une at-

tention continue; mais comment veillerois-je à mes affaires domestiques? Mon mari, épuisé des fatigues du jour, n'entendroit donc pendant la nuit que des cris importuns, qui en l'arrachant au repos lui rendroient odieux le lien conjugal. Que n'aurois-je pas à souffrir de son impatience? Mon cœur seroit tour à tour déchiré par mon époux, & par mon fils. Le langage de cette femme est celui de toutes les meres. Tel est le prétexte dont elles se servent pour ne point élever leurs enfans.

Mais qu'elles leur donnent la liberté, elles n'auront plus à les lier & à les délier sans cesse; elles ne feront plus importunées par leurs cris. Elevés en liberté ils goûteront le plaisir de vivre, & affranchiront leur mere de bien des soins. Leur sommeil sera long & paisible. L'homme, dit Aristote, est celui des animaux qui dort le plus dans son enfance. Si on ne lui donne aucun

Hij

liens , il dormira presque toujours pendant les deux premiers mois , & ne sera réveillé , pour ainsi dire , que par le besoin de se nourrir. Il suffira de lui donner le sein trois à quatre fois le jour , & une fois la nuit .

Si malgré tous ces soins , vous entendez les cris de l'enfant , ils feront le signe de la douleur que lui causent des maladies dont il n'est pas exempt à cet âge : elles sont de courte durée , ce sont ordinairement des convulsions auxquelles vous remedierez , soit en faisant sur son ventre de douces frictions , soit en débarrassant son estomac , qui est la source de tous ses maux , par quelques grains d'Ipécauana. Ce dernier remède , comme l'a très-bien observé le Docteur Anglois *Amstrong* , qui s'est beaucoup occupé de la conservation des enfans , peut être regardé comme le spécifique de toutes leurs maladies. Si à ces observations , je peux

joindre les miennes, je dirai que j'ai vu résulter de son usage de vrais prodiges.

Par ces soins faciles, les femmes cesseront d'être exposées aux impatiences de leurs maris; elles les verront sourire à leurs enfans. O meres! vous ignorez quel est votre empire, quand en présence de vos époux, vous présentez le sein aux doux gages de votre tendresse. Nous chérissons les objets qui réveillent en nous de douces passions, vous faites naître alors dans tous les cœurs celles qui font le bonheur & le charme de la vie, l'admiration, la pitié, la tendresse & l'amour. Le sentiment alors vous donne tous les appas. Quel délire, si par la beauté, la jeunesse, & les grâces vous enchantez également les fens! mais alors une femme n'a pas besoin de ces derniers avantages; le sentiment lui suffit. La mere qui attendrit son époux, est toujours belle à ses yeux;

les soins qu'elle donne à son enfant font un langage bien éloquent. O femmes, régnez donc en souveraines, régnez par le sentiment, le chef-d'œuvre d'amour, son arme la plus puissante c'est le cœur d'une tendre mère !



CHAPITRE VII.

Inconvénients des béguins & têteières.

IL est dans la nature certains rapports qui constituent la beauté. Si chaque peuple ne les reconnoit pas tous, s'il admet les uns, rejette les autres, & en établit d'étrangers, ce n'est point à l'influence des climats qu'il faut s'en prendre; les divers goûts particuliers sont la suite des premières impressions agréables, des idées inculquées, ou des habitudes, plutôt que de la disposition des organes. Les oreilles aplatis, ne nous semblent belles, sans doute, que parce que nous sommes dans l'habitude de leur donner une semblable conformation par les béguins, les bonnets & les têteières dont nous chargeons la tête des enfans. Cependant tout ce qui fait perdre à l'homme quelques avantages

devroit cesser de lui plaire ; & sans doute il y renonceroit , si on lui démonstroit évidemment ses pertes. Examions donc tout ce que nous perdons par l'idée de beauté que nous avons attachée à l'aplatissement des oreilles ; examions quelle forme elles doivent avoir naturellement , & quels sont les avantages de cette forme.

Tous les Anatomistes conviennent que l'oreille qu'on n'a pas contrainte , doit se porter naturellement en devant , & présenter un cône profond , au moyen duquel elle rassemble les rayons sonores , & par l'angle de réflexion les transmet directement à l'organe immédiat de l'ouïe. Dans l'état de nature , une portion du grand muscle qui couvre tout le crâne ou des muscles particuliers donnent à l'oreille de la mobilité , & la rendent capable de se redresser , de s'affermir , & de présenter un cône plus parfait. Cette conformation sert à transmettre

transmettre plus directement & plus fortement à l'ouïe les rayons sonores. Par cette faculté qu'elles doivent avoir de se redresser, elles deviennent plus solides; & l'on sait en Géométrie que l'angle de réflexion s'approche d'autant plus de l'angle d'incidence, que le plan sur lequel tombe un corps est plus ferme & plus solide: c'est pourquoi lorsque dans les bois un animal sauvage entend un léger bruit, il dressé les oreilles, afin que les sons se transmettent à l'ouïe dans toute leur intégrité.

Cet avantage est un des premiers que perdent en société les animaux, & les oreilles abbatues sont les premiers signes de la domesticité: aussi l'on fait d'autant plus de cas d'un cheval, & de tout autre animal, que ses oreilles sont mieux redressées.

Comme l'état de nature est un état de défense, l'animal doit avoir alors la faculté de distinguer presque au seul

I

fon les objets , & de s'assurer de leur éloignement , pour fuir , ou se mettre en garde.

On voit à présent combien est contraire à l'ordre naturel l'idée de beauté que nous avons attachée à une oreille petite & aplatie : une multitude de rayons sonores la frappent de manière à être réflechis ailleurs , que dans l'organe immédiat.

La facilité de mouvoir les oreilles , est encore un avantage dont nous sommes privés , par les ajustemens qui les compriment ; leur mobilité sert à l'animal , pour rassembler à son gré , plus ou moins de rayons sonores ; celui en qui elle n'est pas tout - à - fait perdue , a en effet , l'ouïe très - fin , & reçoit ou rejette les sons selon qu'ils peuvent affecter de plaisir ou de peine.

Comme c'est de l'aptitude à rassembler toutes les vibrations des sons , que dépend l'oreille musicale , j'ai cru ne

devoir pas négliger cet objet, qui moins important en société, relativement à nos besoins, ne laisse pas de l'être relativement à nos plaisirs. Quel charme plus grand que celui de la musique ! Les anciens la regardoient comme essentielle à l'éducation ; elle étoit chez eux un des ressorts principaux du Gouvernement ; en effet, elle élève l'ame, l'attendrit, & lui inspire un enthousiasme qui la rend capable de tout faire & de tout entreprendre. Il faut donc écarter avec la plus grande attention, tout ce qui peut s'opposer à la perfection de l'organe de l'ouïe.

Comme les vices de conformation se propagent par la génération, ainsi que je l'ai prouvé ; on ne parviendra, quelques soins que l'on prenne, à rendre cette partie à sa perfection naturelle, qu'après plusieurs autres générations. Je suis presque convaincu qu'un pere & une mere qui aiment la musique, produiront un

I ij

fils qui partagera leurs goûts ; & c'est-là peut-être la raison principale pour laquelle tous les Italiens cultivent cet art avec tant de succès.

C'est probablement dans les tems postérieurs de notre Monarchie, que l'on a aussi contrarié la nature. Les statues de nos premiers Rois nous les représentent portant leurs cheveux en tresse qu'ils passoient derrière l'oreille & qu'ils ramenoient en devant. La barbe que l'on portoit longue alors en étoit mieux accompagnée.

Une partie n'est pas toujours belle à raison de son utilité, mais à raison de l'harmonie de ses rapports avec les autres. Il en est qui ne sont qu'un pur ornement, d'autres joignent le double avantage d'être utiles en même tems; la barbe peut être regardée uniquement comme une parure, c'est pourquoi on peut la raser sans perdre aucun avantage. Alexandre fit raser ses soldats, afin que

par-là, ils ne donnassent pas prise à l'ennemi ; mais en mutilant la barbe, nous ne voyons plus les rapports des autres parties avec elle. Par exemple, le nez long ou court, pointu ou relevé, n'est seul ni beau ni laid, il n'est tel que relativement aux autres parties ; cela est si vrai, que tel nez beau dans un visage en défigureroit un autre : ainsi pour réunir les beautés d'ornemens aux beautés d'utilité, il faut abandonner à elle-même la nature, ou connoître ses rapports pour ne perdre aucun avantage.

Le caprice seul ne doit donc point nous décider sur la beauté d'ornement : celui des Ethiopiens qui aplatissoient avec une bandelette les oreilles des enfants, est assûrement nuisible à l'ouïe. Celui des Américains méridionaux est ridicule ; ils percent les oreilles, passent dedans des morceaux de métal qu'ils rendent successivement plus p-

fans, de manière qu'elles s'allongent, & que chez eux on en voit qui descendent jusques sur les épaules. Les Romains étoient dans un autre préjugé; ils regardoient les longues oreilles comme le signe de la folie, & les courtes, comme celui de l'imprudence. Ces préjugés utiles obligoient à ne trouver de beauté que dans un juste milieu. Les Orientaux sont les seuls qui aient une idée juste de la beauté des oreilles: les mieux faites selon eux, doivent être redressées, coniques & mobiles; c'est ainsi qu'en parcourant les usages, & les mœurs des Nations, on démêle la vérité parmi les erreurs & les préjugés.

Les bégueins sont donc nuisibles, en ce qu'ils déforment les oreilles & altèrent la perfection de l'ouïe; ils le sont encore plus à raison du ruban qui s'y attache, lequel passe sous le col de l'enfant, & comprime quelquefois les jugulaires. Souvent on fert trop le cordon

à dessein d'affermir la coëffure de l'enfant ; mais alors cette compression arrête le sang dans les veines , le refoule vers le cerveau , ce qui produit ou aggrave une multitude de maladies auxquelles les enfans succombent le plus ordinairement. Il se porte déjà trop de sang à leur cerveau , puisque toutes maladies convulsives , l'épilepsie , & autres ne viennent souvent que des congestions. Si par vos ligatures , vous les augmentez encore , ou au moins les favorisez , quel défordre ne peut - il pas en résulter ?

Il suffit d'avoir démontré le danger qu'il y a de gêner aucun des mouvements de l'enfant , pour faire connoître l'inconvénient des têtieres. On donne ce nom à une bande de toile qu'on passe par-dessus la tête de l'enfant , & que l'on attache aux deux côtés de son lange. L'intention est de tenir la tête dans une direction droite & immobile.

Mais ne risque-t-on pas au contraire de lui faire prendre une mauvaise position ? Ne peut-on pas occasionner dans les vertèbres un dérangement qui les obligent à se porter en devant ou en arrière , & produire des difformités ? Les muscles du col ne peuvent-ils pas inégalement contractés , s'allonger d'un côté , se raccourcir de l'autre , & incliner la tête. Il y a nombre d'exemples qui peuvent confirmer ce que je dis. Mais l'immobilité où est la tête pendant les deux premiers mois que l'on se sert de cet ajustement , ne peut-elle pas entraîner dans des inconvénients ? Lorsqu'un bras est fracturé & qu'il reste immobile pendant fix semaines , les articulations ne s'en kilofsent-elles pas ? Si le danger n'est pas le même , au moins peut-il y avoir un engorgement. De ce que la nature abonde en ressources pour nous délivrer de ces accidens , on ne doit pas conclure qu'ils ne peuvent pas

arriver, & encore moins adopter comme utile une pratique, qui, non-seulement n'a aucun avantage, mais qui peut quelquefois être nuisible.

Ces objets du premier coup d'œil, semblent de peu d'importance, mais quand on s'y arrête, & qu'on suit la chaîne des effets, on voit alors que rien n'est minutieux dans la nature, & que souvent des négligences semblables donnent lieu à une multitude d'infirmités, qui rendent la vie douloureuse & insupportable.



C H A P I T R E V I I I .

De la tête en général, & des usages des divers peuples relativement à cette partie.

LA tête de l'homme est le chef-d'œuvre d'un Dieu, le développement de sa magnificence : delà comme sur son trône le principe immortel & divin qui nous anime, également incompréhensible dans sa nature & dans ses effets, dirige à son gré tous les mouvements & met en jeu tous les ressorts de la machine humaine. Quoiqu'en disent les Philosophes modernes, qui regardent le cerveau comme une glande qui fert à la sécretion d'un fluide très-subtil, ou comme une terre qui nourrit les racines de nos nerfs, quoiqu'ils en disent enfin, la vue elle-même, la raison nous force à croire qu'il se passe dans la

tête quelque chose de plus qu'une simple sécrétion. Si une partie est lézée sans danger, c'est parce que le Créateur y a pourvu en établissant une autre, qui au besoin y supplée; & c'est pour que nous lui rendions hommage qu'il dérobe à nos yeux le méchanisme de diverses parties.

Aristote qui avoit, pour ainsi dire, embrassé la nature entière, voulut établir parmi les animaux une proportion entre leur intelligence & la grosseur respective de leur cerveau. D'après ce principe, l'homme tenoit le premier rang, parce que son cerveau étoit, selon lui, le plus volumineux. M. de Buffon a nié la généralité de cette proposition. Ce sçavant Naturaliste auroit dû, ce me semble, donner des éclaircissements sur ce fait important. Sans doute que par des observations nouvelles, il eût donné plus de poids à celles que présenta M. Arlet en 1746, à la Société

Royale de Montpellier , pour prouver que le cerveau du dauphin , poisson le plus rusé de tous , est plus volumineux que celui de l'homme.

La conformation de la tête varie chez divers peuples , à raison de leurs différents usages. C'est ce qui faisoit dire au sçavant anatomiste Vésale , qu'il reconnoîtroit dans un cimetière la tête d'un Allemand d'avec celle d'un François. Hippocrate parle d'une nation de Macrocéphales qui comprimoient la tête en l'enveloppant d'argile , & l'obligeoient à prendre sa direction en pointe. Les os , au moyen de la compression , se difffisoient au point qu'ils pouvoient résister aux fléches. Les Moscovites ont ordinairement la tête aplatie par derrière , parce qu'à leur naissance on la leur presse. Celle des Allemands a le même défaut , parce qu'ils couchent leurs enfans sur le dos. Celle des Génois est arrondie , à raison des ligatures qu'ils

emploient ; & celle des François est plus aplatie sur les côtés qu'elle ne devroit l'être , parce qu'on les couche ou sur l'un ou sur l'autre : enfin dans d'autres pays , la tête prend diverses formes , parce que les Sages-Femmes sont dans le barbare usage de la pétrir.

Mais si toutes ces formes ne sont pas naturelles , à quels signes reconnoîtrat-on celle qui est selon le vœu de la nature ? Galien nous l'apprend , en nous disant qu'une tête bien faite doit se rapprocher de la forme d'une boule de cire aplatie sur les côtés ; si elle s'en éloigne , ajoute-t-il , ce n'est que par la mauvaise position qu'on lui a donnée.

Après avoir considéré la forme naturelle de la tête , voyons les moyens qu'a prescrit la nature pour la défendre de l'intempérie des saisons.

La tête de l'homme est celle de tous les animaux la plus garnie de poils ; en même tems qu'ils sont un or-

nement superbe , ils servent de défense contre les injures de l'air & du tems. Comme dans l'état de nature il n'y a ni toques ni bonnets , il n'a été donné aux habitans des climats brûlans qu'un épais duvet; ceux des climats froids ont reçu une chevelure longue & touffue, pour couvrir non - seulement la tête , mais encore toute l'épine du dos où est renfermée la prolongation du cerveau , & d'où prend naissance une multitude de nerfs qui servent ou concourent à mouvoir diverses parties. La nature a donné plus de cheveux encore aux cerveaux froids & humides des femmes & des blonds. Les Germains , ces peuples si sages , & qui ne devoient cette même sagesse qui faisoit l'admiration des peuples du Midi , qu'à leur bonne administration & à la forte constitution de leurs organes , sont vantés par-tout pour leur blonde & superbe chevelure.

Comme les cheveux sont un des

plus beaux ornemens, la jalouſie na-
turelle dût porter le Maître à en priver
ſon Esclave : auſſi à Rome on portoit la
barbarie juſqu'à brûler la racine des
poils des enfans destinés à l'esclavage,
afin que par ce moyen ils paruſſent na-
turellement chauves. Les Lombards &
tous les peuples du Nord coupoient les
cheveux de ceux qu'ils instituoient leurs
héritiers. Les Rois s'envoyoient mu-
tuellement leurs enfans afin que par
cet acte ils les priffent ſous leur pro-
tection. Les premiers Empereurs de
Constantinople prioient le Pape d'adop-
ter leurs enfans, en lui envoyant leurs
premiers cheveux, & la tonsure don-
née par l'Evêque, n'étoit alors, & n'est
encore qu'un ſigne d'adoption. Les longs
cheveux étoient donc la marque la plus
certaine de l'indépendance : auſſi les
premiers Souverains de la France pour
demander le trône, ne présentoient
point d'autre titre.

Les chaleurs excessives de différentes contrées de l'Asie, des maladies particulières à certains climats, ont obligé différens peuples à se raser la tête, & à se couvrir d'une manière impénétrable aux rayons du soleil. Dans plusieurs contrées de la Perse, on ne peut éviter les inflammations terribles du cerveau qu'en couvrant beaucoup la tête, & en versant dessus l'huile la plus pure; aussi la première & la plus grande marque d'honneur qu'on puisse donner dans ce pays aux Etrangers; c'est à leur arrivée de répandre de l'huile sur leur tête. C'est delà sans doute, qu'est venu l'antique usage de sacrer les Rois. Cette méthode semblera singulière peut-être, mais elle est indiquée par la nature, car les noirs Africains ne supportent les chaleurs de la zone torride, que parce que leur transpiration est plus huileuse que la nôtre.

Les Turcs lâches & paresseux, comme
le

le sont les méridionaux, sont obligés de raser les cheveux, parce que soit défaut de soins, soit raison de climat, ils sont exposés à une teigne comme les Polonois à la plique.

Le peuple a besoin d'erreurs salutaires ; ses yeux sont trop faibles pour soutenir l'éclat de la vérité, il faut l'envelopper d'une mystérieuse obscurité : c'est pourquoi Mahomet forçâ à la propreté les hommes qu'il voulut gouverner, en leur faisant accroire que le diable se niche ordinairement dans les cheveux, & qu'il faut par conséquent les empêcher de croître. Il est presque toujours dans les préjugés les plus absurdes en apparence, un point de vérité : on ne tire cette étincelle des ténèbres, que par l'étude & la méditation. Il me semble, pour moi, que c'est aux préjugés d'un peuple qu'on reconnoîtroit sa sagesse, si on ne portoit de jugement sur sa bizarrerie apparente,

K

qu'après avoir examiné la nature de ses besoins. Ne nous étonnons donc point de voir les sages Persans porter de longues & pesantes thiares, les Turcs d'épais turbans, les Américaines de larges capottes de velours.

Tous les peuples qui vécurent autrefois sous un climat doux & sain, ne se couvrîrent point habituellement la tête. Homère ne parle point de chapeaux; on n'en voit point sur les statues des Romains; s'ils étoient surpris par la pluie, ils se couvroient d'un simple pan de leur robe; ils ne portoient de chapeaux que lorsqu'ils entreprenoient un long voyage. Les Esclaves qui avoient été rendus chauves, par les moyens que j'ai indiqués, n'avoient droit de porter, lorsqu'on les affranchissoit, qu'un simple bonnet semblable à nos bonnets de laine. Mais le luxe à la fin confondit les états. L'intempérance engendra des maladies. Les délicats & les infirmes se

couvrîrent alors habituellement la tête. L'ingénieux Ovide , fertile en ruses d'amour , conseille pour exciter la douce communication d'une belle Maîtresse de mettre un chapeau sur de blonds cheveux. Nicéphore nous apprend que les vieux Courtisans se couvroient en présence de César. Pline applaudit à l'usage de couvrir toujours la tête en faisant remarquer qu'on ne représente jamais Hippocrate la tête nuë , pour nous apprendre qu'il faut avoir grand soin de cette partie , où l'esprit , dit-il , tient son pontificat , & d'où l'ame , comme sur son siége , préside à toutes les fonctions. Pour les femmes , elles ont été de tout tems dans l'usage de couvrir la tête , soit avec quelques ajustemens , soit avec leurs propres cheveux. Je pourrois citer encore bien d'autres faits , mais ceux-ci suffiront , je pense , pour rendre plus sensibles les vérités suivantes.

K ij

CHAPITRE IX.

Ce qui doit s'observer relativement à la tête des enfans.

IL n'est point de projet d'éducation physique, quelque ridicule & bifare qu'il soit, qui n'ait eu pour défenseurs ces Philosophes qui ont ébloui le vulgaire en lui présentant l'homme qu'ils ont imaginé, & non l'homme tel qu'il est dans la nature & dans la société. La tête, comme une des principales parties de notre corps, a sur-tout fixé l'attention de plusieurs modernes. Les uns ont conseillé de laisser découverte celle des enfans à leur naissance, les autres ont prescrit de la raser. Il en est même qui ont ordonné de la laisser nuë, non-seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Tous ces paradoxes ont trouvé des approuveurs, & parce que

quelques succès peut-être ont achevé de leur donner une apparence de vérité; j'ai vu élever des enfans conformément à ces méthodes, dont quelques réflexions vont faire connoître tout le danger.

Ceux qui ont prétendu que l'on ne devoit point couvrir la tête des enfans, ont tiré leur principale preuve de ce qui se passe chez les animaux. Leurs petits, ont-ils dit, n'ont point la tête couverte de vêtemens, & ils n'en sont que plus vigoureux. Qu'il me soit permis de dire à ces innovateurs trop occupés de leur opinion, qu'ils n'ont pas apperçu, sans doute, qu'il n'y avoit chez les animaux qu'un changement dans la forme. Les bêtes féroces se dépouillent de leurs poils, les oiseaux de leurs plumes pour échauffer leurs petits, ils les cachent sous leur sein, & ne les laissent point exposés à l'air. Que la mère rapproche donc de son sein son enfant, qu'à l'imitation des animaux,

elle le tienne sans cesse échauffé par la chaleur de son lit , peut-être alors elle pourra sans danger ne pas couvrir sa tête.

Mais quand même j'accorderois que les animaux protègent moins que l'homme la tête de leurs petits , je pourrois opposer les différences qu'il y a entre eux : ces différences sont constatées par Aristote. Ce sçavant Naturaliste a très-bien observé que les animaux à leur naissance ont le cerveau très-peu volumineux , que les os qui le recouvrent sont épais , & le plus souvent entièrement ossifiés. Dans les enfans , au contraire , la tête est par proportion beaucoup plus grosse. Le cerveau n'est alors recouvert que par des os très-minces qui tiennent à leur premier état membraneux. Il n'est même encore garni aux endroits où doit se faire la réunion de tous ces os que de membranes légères & délicates. Chez l'homme , enfin , c'est la tête qui s'accroît le plus pendant le

tems de la gestation. Ruisch & Malpigi ont même remarqué que c'est par cette partie que commence le développement de l'embrion. Chez les quadrupèdes ce sont au contraire les parties inférieures qui se développent avec plus de rapidité, c'est pour cela que les jeunes quadrupèdes passent facilement leurs pieds de derrière sur leur tête, ce qu'ils ne peuvent faire quand ils sont plus âgés; d'où il faut conclure, que quand même leur tête seroit exposée aux injures de l'air à leur naissance, ce ne seroit pas une raison pour admettre la même pratique parmi nous, parce que les proportions & la marche de l'accroissement ne sont pas les mêmes. Je pourrois ajouter que l'homme ne se développe point comme les animaux; il lui faut pour s'accroître une nombreuse suite d'années, nouvelle disparité qui exige disparité de soins. Mais ce qui détruit de fond en comble ce système,

c'est que les Accoucheurs ont observé que s'ils laissent quelque tems un enfant qui vient de naître sans lui couvrir la tête, il s'enrhume, les convulsions surviennent, & tout-à-coup la jaunisse arrive.

Quant à la méthode de raser les cheveux des petits enfans, elle n'est pas certainement sans danger. Un cheveu est un petit tube transparent, plein d'une moëlle fibreuse formant des lignes obscures, tantôt transversales, tantôt spirales. Les fonctions des cheveux consistent à faciliter quelque sécrétion: cette maladie qui a régné épidémiquement en Pologne, dans laquelle les cheveux verroient du sang dans toute leur longueur & sur-tout à leur extrémité, ne permet presque pas d'en douter.

Les cheveux, dit Loudwig, excitent l'exhalaison d'une huile renfermée dans le bulbe qui les contient. M. de Buffon est du même sentiment, & soupçonne que les animaux les plus poilus font les plus

moins féconds, parce qu'ils transpirent davantage par leurs poils. L'expérience confirme cette transpiration. Si une personne est accoutumée à porter de longs cheveux & qu'elle les fasse couper, il s'ensuit toujours quelque incommodité plus ou moins grande, selon qu'elle peut supporter plus ou moins la rentrée de la matière excrémenticielle qui s'en échappoit. Si l'on ne peut sans danger couper les cheveux d'un adulte, peut-il être utile de râfer ceux d'un enfant? Sthal a très-bien observé que les humeurs dans le jeune âge se portent en bien plus grande abondance à la tête que dans l'âge viril, parce que le torrent de la circulation est dirigé vers cette partie, ce qui rend les enfans sujets aux maux d'yeux & d'oreilles, & aux engorgemens des glandes du col; il faut donc obvier à ces inconvénients en augmentant avec prudence la transpiration de la tête, & en prenant garde d'y

L

causer un nouvel engorgement, une nouvelle pléthore, puisque la nature ne peut quelquefois se débarrasser de celle même qui lui est naturelle.

Je n'ai jamais pu concevoir quelles raisons avoient engagé les auteurs de cet usage dangereux à le faire adopter par leurs contemporains. Quels motifs ont donc pu leur faire illusion? Ils ne s'autoriseront sûrement pas de ce qui se passe chez les animaux: aucun d'eux ne dépouille la tête de ses petits. Le lion est fier de sa criniere, il semble même employer tous ses soins pour en procurer une pareille à sa progéniture.

L'histoire ne nous offrira point non plus de trace de cet usage; ce n'étoit qu'à l'âge de quatorze ans que les anciens mettoient pour la première fois les ciseaux aux cheveux de leurs enfants.

J'ai vu ici des enfans qu'on élevoit, disoit-on, à la *Jean-Jacques*; ils por-

toient des habits serrés par une ceinture mal-placée, & conséquemment dangereuse. Leur tête nue & dépouillée de cheveux , m'inspiroit , malgré moi, l'idée de l'esclavage & du déshonneur. Ils ressembloient à un jeune arbrisseau , dont on auroit arraché le feuillage. Un pédantesque Précepteur ne manquoit pas d'opposer à ceux qui blâmoient cette méthode, le trait d'histoire par lequel on apprend que les Egyptiens furent distingués des Perses à l'épaisseur de leur crâne. Mais quel avantage y a-t-il donc à se procurer un crâne épais ? Cette compacité s'oppose à la transpiration , qui refoulée dans le cerveau , produira une multitude de maladies: Les nerfs gros & flexibles dans le premier âge se chargeront d'esprits mal élaborés ; l'enfant sera lourd , inhabile aux sciences. Il est si vrai que l'endurcissement du crâne s'oppose à l'intelligence , que cela est passé en proverbe.

L ij

Suivons donc pas à pas la nature, & n'en treprenons point de diriger sa marche.

Enfin une troisième méthode s'est accréditée à la faveur du nom célèbre de son auteur. Locke, qui d'ailleurs a publié d'excellentes choses sur l'éducation, veut que l'on accoutume l'enfant à dormir pendant la nuit la tête nue : il est certain que cette méthode est absolument opposée à ce qui se passe sur toute la terre. Tous les peuples ont soin de se couvrir lorsqu'ils se livrent au sommeil. Les animaux eux-mêmes, lorsqu'ils cherchent à s'endormir, se contournent sur eux-mêmes, & ce qui est bien remarquable, c'est qu'ils cachent sur-tout leur tête ou dans leurs poils, ou dans leurs plumes.

Cette preuve universelle pourroit suffire pour détruire ce faux système ; mais il s'évanouira plus promptement, si nous recherchons les causes naturelles qui forcent les hommes à se couvrir,

& les animaux à se reployer sur eux-mêmes pour s'échauffer pendant leur sommeil.

Lorsque l'on dort, le froid s'empate du corps, la transpiration est diminuée, la lenteur du pouls indique même que le sang artériel est évacué plus difficilement. Que faire donc pour maintenir l'ordre de la circulation & entretenir la transpiration ?

On ne peut fixer la chaleur naturelle, ou bien y suppléer que par celle que procurent les habits, & les vêtemens. Locke conviendroit lui-même de cette vérité. Considérons les animaux, ils ne s'endorment point au milieu des champs, mais ils se retirent en des lieux souterrains, ou à l'abri des injures de l'air; leur chaleur est concentrée dans un petit espace. Les habitans même des pays les plus chauds sont obligés de se couvrir pendant la nuit; car lorsqu'ils s'endorment en plein air & à l'ombre,

L iiij

ils sont attaqués d'hydropisies & de paralyties.

C'est en vain que les partisans du Philosophe Anglois ont été chercher des exemples chez les Sauvages qui ne se couvrent jamais la tête. Quand même les traits qu'ils citent seroient vrais, ne pourroit-on pas dire qu'il seroit ridicule d'imiter le Caraïbe pour une partie, & le Sibarite pour une autre? La tête ne sera-t-elle pas plus exposée à des congestions, dès que le reste du corps sera couvert? Il falloit donc pour être conséquent prescrire de ne pas couvrir la nuit les enfans, & défendre de les laisser dormir dans un lit: cet usage n'est pas plus naturel que celui que l'on prétend établir. C'est ainsi que bien des gens prennent le change sur les préceptes de la nature, en y substituant ceux de l'imagination.

Examinons maintenant comment il faut couvrir la tête des enfans, & en

quel tems on peut sans danger la laisser découverte. Je pense qu'il faudroit couvrir toujours cette partie avec un bonnet composé de toiles piquées & garnies de coton, depuis le moment de la naissance jusqu'à l'âge de cinq à six mois, vers lequel tems on la découvriroit, & on la frotteroit avec des linges chauds, pour provoquer la transpiration. A l'âge de trois ans, lorsque les cheveux seroient touffus, on peigneroit fréquemment les enfans ; & à quatre ans, on les accoutumeroit à ne porter de bonnet que la nuit, ou lorsque le froid trop vif pourroit les incommoder. Je nie conseillerois point d'employer les bonnets de laine, ils électrisent, dessèchent, & absorbent l'humide vital ; cependant ils peuvent être utiles à ceux dont le tempérament est humide, & pituiteux. On reconnoît ceux qui ont un semblable tempérament, dit Celse, à ce qu'ils mouchent très-souvent, &

L iv

que leur esprit est lent. Quand on voit dans les enfans les signes qui indiquent cette habitude, on doit les couvrir davantage, leur faire faire plus d'exercice, & vers l'âge de six à sept ans, leur donner les douches d'eau froide. Ce n'est peut-être qu'à cette pratique que Vanhelmont dût cette bouillante imagination, qui dans un âge avancé, conservoit toute la force de sa jeunesse. Mais il est des enfans qu'on ne peut accoutumer dans aucun âge à rester la tête nue, quelques précautions que l'on prenne à ce sujet. Faudra-t-il pour ceux-ci employer les chapeaux, ainsi que pour les autres, lorsque des voyages où les ardeurs du soleil, ou les intempéries de l'air les obligeront à se couvrir? C'est ce que je vais discuter.

33 L'usage où nous sommes de porter des chapeaux, ne remonte pas plus haut que le commencement du siècle dernier. Ils succédèrent aux toques, lesquelles

avoient pris la place des chaperons. Je ne dirai rien des variations que le luxe apporta à ce vêtement, ni des efforts que firent les Ecclésiastiques pour y en ajouter qui leur fussent particuliers ; mais considérons le chapeau tel qu'on le porte aujourd'hui. Sa contexture ferrée, si elle a l'avantage d'être impénétrable à la pluie, a aussi le désavantage de donner lieu à une transpiration plus grande, qui ne trouvant point d'issu, se corrompt, rentre dans la tête, cause des accidens, dont le moindre est la perte des cheveux. On a tort de le doubler d'une toile gommée ; il faudroit y substituer des coëffes de toile fine qu'on changeroit à volonté. La couleur noire porte encore une odeur, qui peut être préjudiciable. Au reste, si l'enfant est fortifié par tous les moyens que j'ai indiqués, on ne lui fera faire que rarement usage de ce vêtement.

Chaque individu, comme on le voit,

chaque tempérament exige des modifications ; c'est ce qui faisoit dire à Galien, qu'il n'y avoit que le Médecin qui pût diriger l'éducation des enfans : ainsi, sans adopter aucun système, ce sont les circonstances, les tempéramens, & les forces qui doivent nous déterminer à couvrir ou à laisser nue la tête des enfans. Eloignons-nous toujours des moyens extrêmes, & prenons garde qu'en ne voulant pas accoutumer la nature au superflu, nous ne lui refusions quelquefois le nécessaire.



CHAPITRE X.

Comment tout ce qui gêne l'accroissement des enfans s'oppose au développement de leur esprit, & comment tout ce qui développe trop tôt leur esprit s'oppose à leur accroissement.

Aprochons-nous d'un enfant, ouvrons les yeux, admirons l'assemblage merveilleux de ses organes, étudions la marche que leur prescrivit la nature, pour ne pas en troubler l'ordre & l'harmonie : considérons comment un principe inconcevable dirige tous les ressorts de cette frêle machine, & comment ces ressorts eux-mêmes réagissent sur le principe immortel qui les vivifie : Que ce spectacle a de charmes ! En effet quelle connaissance plus ravissante & plus nécessaire au bonheur, que celle qui nous apprend par quel

étonnant mécanisme, l'enfant devient l'être le plus sublime ?

Notre foible corps ne doit son origine qu'à un simple mucilage, qui animé & organisé par le principe de la vie, s'est chargé & doit se charger jusqu'à la mort de parties plus ou moins fixes, & plus ou moins solides. Ce n'est à sa naissance qu'un assemblage de vaisseaux pour la plus grande partie capillaires ; dont les uns avec le tems acquerront plus de force, d'autres plus de force & de diamètre. Tous ces vaisseaux sont tissus & unis les uns aux autres par un concours de fibres, dont la première & la plus simple, ne s'apparçoit pas mieux dans le bœuf ou l'éléphant, que dans le plus petit insecte. Cette fibre elle-même n'est qu'un peu de terre, unie par une gomme, ou un mucilage, qui dans le premier âge est très-abondant & très-aqueux.

Le tissu différent de ces fibres consti-

que la variété de nos organes dont quelques-uns jouissent d'une propriété singulière en vertu de laquelle, lorsqu'un corps vient, par son choc & son impression, en déranger l'harmonie, toutes les parties se rapprochent, & par leurs forces réunies, opposent plus de résistance. C'est ainsi que plusieurs cheveux réunis & tissus, acquièrent une force nouvelle & supportent un poids plus considérable que la somme de tous les poids qu'ils soutenoient quand leurs forces étoient divisées. Cette force de ralliement est connue sous le nom de contractilité & d'irritabilité : elle n'est pas la même dans tous les organes, par des raisons que nous allons développer.

La contractilité ou l'irritabilité ne dépend pas du seul principe de la vie, puisqu'après la mort d'un animal, si l'on en échauffe le cœur, il se contracte encore lorsqu'on vient à le stimuler. Une corde d'instrument ne donne tant de

vibrations, que par une partie de cette propriété singulière. Ce phénomène est probablement l'effet de la diverse proportion des élémens qui composent la fibre, ou d'une manière d'être particulière de ses principes. Cette contraction est plus grande dans l'enfant que dans l'adulte, parce que le principe d'où elle dépend étant peut-être plus abondant, la fibre étant lâche & humide, & ses élémens moins cohérents, le rapprochement devient plus palpable.

Un organe qui ne communiqueroit point avec les autres, ne se défendroit des injures des corps extérieurs, que par sa propre contractilité; mais le Créateur a établi entre tous un moyen d'union à la faveur duquel toutes les parties se correspondent & se donnent avis de leurs forces ou de leur foiblesse pour se secourir mutuellement. Les nerfs qui prennent leur origine dans le cerveau, & qui de-là vont se distribuer à toutes

les parties , établissent ce commerce réciproque. Ils sont comme autant de canaux qui charient un fluide dont la nature est de pénétrer toute la machine , & d'y porter la vie , c'est-à-dire , le mouvement & la sensibilité.

La sensibilité est la perception de l'irritation qu'éprouve un organe. Cette perception n'arrive à l'ame que par le moyen des nerfs ; les parties où il ne s'en distribue aucun sont insensibles , comme la graisse , le sang & les os. Ainsi lorsqu'une partie est irritée , l'ame en est avertie par la sensibilité qui lui est portée au moyen du fluide qui circule dans les nerfs.

Si l'irritation est légère , si l'organe se suffit pour sa défense , la sensibilité agréable qu'il éprouve n'est alors qu'un doux chatouillement , & une délicieuse sensation qui lui donne à lui-même un témoignage de sa force & de son existence. Tel est le sentiment du plai-

sir. Mais si l'irritation plus forte gêne l'organe & peut altérer son tissu ou sa cohérence, la sensation qui en résulte constitue la douleur ; elle est d'autant plus vive que l'organe qui en reçoit la facheuse impression est plus nerveux. Alors la partie irritée ne pouvant se défendre par ses propres forces, l'ame aussitôt envoie à son secours les autres organes, comme autant de ministres pour prêter main-forte contre l'ennemi.

La contractilité & la sensibilité sont donc deux facultés qui se réunissent dans les parties essentielles à la force, & à la vie : telles sont le cœur & les intestins ; mais les muscles plus nécessaires pour la force que pour la vie, sont plus contractiles & plus irritable que sensibles. Et le foie, par exemple, plus nécessaire pour la vie, inutile pour l'exercice de la force, est sensible sans être presque irritable ou contractile. De-là on peut conjecturer pourquoi l'irritabilité

lité & la sensibilité ne sont pas les mêmes dans tous les organes; la sensibilité est plus ou moins grande selon que l'intégrité des organes où elle se trouve est plus essentielle à la vie, & la contractilité plus ou moins grande, selon que l'organe est plus nécessaire pour l'exercice des forces.

La nature avoit à protéger chez l'enfant des organes foibles, c'est pourquoi elle leur donna pour garde une extrême sensibilité. Les nerfs qui en contiennent le principe sont alors très-gros; le cerveau, d'où ils prennent naissance, est, proportion gardée, au reste du corps, quatre fois plus volumineux que dans l'âge adulte. Il semble que la nature ne se soit occupée dans le sein de la mère, qu'à former la tête & les nerfs. On peut même dire qu'un enfant est presque tout nerveux; aussi la moindre irritation lui porte une extrême sensibilité; la moindre impression lui cause un plai-

M

fir vif ou une douleur extrême. La fibre ne pouvant rester longtems dans un état de tension, le plaisir cause de la douleur, la douleur se porte aux convulsions, & si l'aiguillon ne cesse bientôt d'agir, les élémens se dissolvent & la vie s'éteint; aussi le Créateur toujours bon, toujours prudent & sage, a pris des soins particuliers pour la conservation de l'enfant. La graisse, cette matière insensible, dont à sa naissance, il est garni à l'extérieur, défend & protège ses fribles organes contre les chocs des corps étrangers. Admirez donc avec moi les soins multipliés de la nature, & la divine simplicité des moyens conservateurs!

Les vieillards, direz-vous, sont également sujets aux convulsions; j'en conviens: mais c'est par un principe bien différent. Dans un âge avancé nos organes roides & compacts sont mis difficilement en jeu; une fois mûs par de

grandes forces , il y a spasmes , convulsions , lesquels sont nécessairement de longue durée. Ce qui chez les enfans est une suite de sensibilité extrême & naturelle , n'est donc chez les vieillards qu'un symptôme d'obstruction & de maladie ; en effet la vieillesse nous rend presque insensibles , parce que le fluide qui donne la sensibilité & les nerfs qui le renferment , diminuent de jour en jour de proportion avec les autres parties. On diroit que le Créateur voulant nous épargner les horreurs de la mort , ordonna à l'insensibilité de nous conduire hors des portes de la vie.

Outre les propriétés que nous avons reconnues dans le fluide , il fert encore à la nutrition & à l'accroissement ; il répand dans tous les vaisseaux , dans toutes les fibres , un principe vivifiant , qui accélérant la circulation porte partout la matière nutritive , & de jour en jour accroît & consolide l'édifice de

M ij

notre corps. Enfin sa fonction la plus noble est d'être le médiateur entre l'ame & le corps : par lui seul tous deux s'acquittent de leurs opérations. Il se partage entr'eux , pour développer dans l'un la force , & dans l'autre l'intelligence ; mais il ne peut se porter avantageusement à tous deux à la fois : c'est pourquoi ceux qui sont trop occupés aux opérations de l'esprit, sont foibles & délicats. Celui qui se livre à l'étude après avoir pris ses repas , paie cher son imprudence ; l'orgaïne qui manque du suc vivifiant nécessaire à la nutrition , porte dans toute la machine une matière qui n'étant point assez anima- lisée produit les plus terribles désor- dres.

Ce fluide précieux se dissipe , si les organes n'ont pas assez de force pour le contenir ; il ne faut donc l'employer dans l'enfance que pour l'accroissement ; la nature ne le donne alors avec tant de

profusion, que pour cet usage. Si on l'emploie aux opérations de l'ame, le corps s'affoiblit & tombe dans le mafasme.

Comme ce même fluide est plus abondant dans le premier âge, les passions sont aussi plus vives ; de-là le moindre objet fixe singulièrement les enfans, il les rend comme stupefaits, & l'impression que l'ame reçoit alors ne s'effacera jamais. Heureusement cet état ne leur est pas ordinaire ; leurs organes se lassent bientôt, ils passent aisément de l'admiration à la crainte, de la tristesse à la joie, du desir à l'indifférence ; une passion continuée, produit en eux les plus terribles effets. Si une mere nourrit deux enfans, l'un devient jaloux, ou tous deux le deviennent à la fois, & périssent victimes infortunées de cette malheureuse passion. Les Romains croyoient qu'une divinité vengeresse

persécutoit alors les enfans ; c'est pour-
quoi ils avoient élevé un autel à l'En-
vie. Les femmes de campagne attri-
buent encore cet effet à des sorts, &
à la magie. Le peuple ne recherche ja-
mais les causes naturelles, il a toujours
recours à des prodiges.

Il est facile à présent de sentir pour-
quoi la nature qui a prodigué à l'en-
fant le principe de l'intelligence ne lui
a pas permis de penser & de raisonnner,
il ne devoit uniquement que se forti-
fier & s'accroître. Voyez ce qui se passe
dans une maladie ; le fluide vivifiant
des nerfs abandonne l'ame, il vient au
secours de l'organe lésé, pour lui prêter
main-forte. L'intelligence, le jugement
& la volonté remplissent d'autant moins
leurs fonctions, que l'agent qui les di-
rige est plus occupé aux opérations phy-
siques. C'est ce qui arrive dans l'en-
fance, le fluide des nerfs ne peut va-
quer aux opérations de l'ame sans nuire

à celles du corps ; il faut donc fortifier les enfans avant que de les livrer à la méditation & à la contemplation. Ce n'est qu'après avoir posé les fondemens d'un édifice & l'avoir consolidé , qu'on doit songer à l'embellir & à l'orner : aussi les anciens plus sages , n'aimoient point les enfans précoces. Martial nous avertit que ceux qui ont trop tôt de l'esprit , parviennent rarement à la vieillesse. Ne gémissions - nous pas tous les jours du coup fatal que porte la mort à ces génies nés pour éclairer l'univers ? La cruelle ne nous enlève-t-elle pas à la fleur de l'âge tous ceux dont l'imagination fougueuse & brillante nous ravissoit d'enchantement ?

Il faut donc , selon le précepte de Cicéron , élever l'enfant pour lui-même , avant de l'élever pour les autres : c'est pourquoi Galien ne vouloit pas qu'on donnât dans l'enfance aucune idée de morale. Platon défendoit d'appliquer

les enfans à l'étude : il vouloit qu'on commençât leur institution par les cours de gymnastique , parce qu'il faut , disoit-il , commencer par être robuste , avant que de se livrer à la contemplation ; en second lieu , parce que quand on confie trop tôt la sagesse aux jeunes gens , ils ne s'en servent que comme d'amusement. Ils se font un jeu de contredire ; semblables à de jeunes chiens , ils déchirent avec leurs sophismes tous ceux qui les approchent. Tantôt vainqueurs , tantôt vaincus , ils finissent par ne rien croire , & de-là donnent occasion de décrier la Philosophie. Dans un âge mûr , l'homme n'a plus cette manie , il cherche le vrai , le tems le presse.

Ce que désiroit Platon dans sa république idéale , étoit mis en exécution chez les Perses. Ils n'occupoient l'enfant qu'à des jeux militaires , ils ne lui inspiroient dans le jeune âge d'autre morale

morale que l'amour de la vérité & l'horreur du mensonge. Heureux habitans de ces contrées ! vous n'inculquiez donc à vos enfans aucunes idées, parce que le tems les efface ou les imprime si fortement, que la raison n'a nul pouvoir pour en examiner la vérité ?

Il vaudroit donc mieux pour le bonheur des peuples, rendre à l'imitation des anciens, les hommes forts & exempts d'infirmités, par les moyens qui donnent la vigueur, que de ruiner le corps en commençant trop tôt à cultiver l'esprit. Homère chante par-tout la force de ses héros ; ce ne sont pas, dit Nestor à Priam, ceux qui vivent longtems qui sont heureux, mais ceux qui jouissent de la santé. La santé, ce fruit délicieux ne croît qu'en un terrain heureux ; trop de culture le fait dégénérer.

Rien ne contribue donc tant à affoiblir l'espèce humaine que de la rendre

N

esclave d'une multitude de soins, qui mettent également à la torture & l'esprit & le corps. Voyez l'enfant d'un Laboureur, mal vêtu, exposé à l'air, à la pluie, il croît rapidement & devient fort. Allez chez les Allemands, chez les Suisses, voyez tous ceux qui vivent au milieu des rochers & des montagnes, où l'air est pur & l'esprit libre ; c'est-là que vous verrez les hommes les meilleurs & les mieux faits ; c'est-là que l'art peut encore trouver des modèles. Suivez-moi maintenant sous ces lambris dorés, approchez du berceau du fils de la fortune, enchaîné par des liens, qui pour être dorés, ne le mettent pas moins à la torture ; couvert des langes les plus chauds, presque étouffé dans le duvet ; on interdit à l'air tout accès auprès de lui, il ne respire en liberté que quand il est chaud ou brûlant. Qu'arrive-t-il, l'air le plus doux & le plus serein est pour

lui dangereux ; il devient victime de la moindre variation de ce fluide vivifiant, sa vie n'est qu'un tissu d'infirmités, & sa santé la plus robuste n'est qu'une convalescence.

Les Lacédémoniens avoient si bien senti la nécessité d'une première éducation libre & agreste, qu'ils avoient établi une loi par laquelle un enfant devoit jusqu'à sept ans habiter la maison de campagne. Si les nôtres privés inhumainement du sein de leur mère, résistent aux abus que je combats, ce n'est sans doute, que parce que la nature les dédommage par la salubrité de l'air qu'ils respirent aux champs où le plus ordinairement on les envoie. N'est-ce pas à cette éducation libre & rustique que nous devons la vie & les vertus du bon Henri, le modèle de tous les Rois. Jeanne d'Albret avoit eu la douleur de voir périr ses enfans, à cause

N ij

des précautions singulières que pres-
noient pour les soustraire aux intempé-
ries de l'air , ceux qui étoient chargés
de les élever. Son Médecin lui conseilla
d'envoyer à la campagne , le premier
qu'elle mettroit au jour : Henri IV fut
cet heureux enfant ; on le confia à un
payfan des environs de Pau. Nourri ,
comme s'il eût été le simple fils de la
maison , il fut même couvert de grosses
hardes conformes à l'état de son pere
nourricier ; affranchi de tous liens , res-
pirant un air libre , il devint par ce
moyen robuste, agile , infatigable ; c'est
ainsi que dans le repos & la liberté , ses
organes se développerent , c'est par là
que son esprit acquit cette pénétration
vive & cette sensibilité mâle qui firent
le bonheur de son peuple ; car le génie
pour s'accroître , exige comme le corps ,
la solitude & la liberté. Il faut l'aban-
donner à ses propres forces , ou ne le

confier à un certain âge qu'aux grands Hommes qui peuvent lui donner un sublime essor. Les Scavans du siècle de Louis XIV , ne durent en partie , l'énergie de leur ame , qu'à leur amour pour la vie solitaire ou privée.

Je ne prétends pas , comme on le voit , qu'on ne forme l'enfant que pour être robuste ; une telle éducation n'appartient qu'aux lions , & aux animaux sauvages : l'homme doit être vigoureux & sain , pour être plus vertueux. La santé fait naître dans l'ame la sérénité , & semble donner à la vertu un nouvel éclat : la santé seule peut fixer le bonheur ; en est-il , pour l'être , qui gémit d'une foiblesse irréparable ? Un mal habituel est un fardeau bien accablant , quand l'espoir d'en être délivré , ne nous aide pas à le supporter. Etudions donc la nature. A-t-elle manqué de sagesse ? Ne s'est-elle donc reposée que

N iiij

sur la nôtre? O meres! si vous aimez vos enfans , dirigez mieux vos soins. Loin d'eux tout ce qui fixe trop leur ame , plus loin encore tout ce qui peut la contrister.

Fin de la première Partie.



RECHERCHES

*SUR LES HABILLEMENS
DES FEMMES ET DES ENFANS.*

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Différences notables entre l'homme, la femme & les enfans.

LOrsqu'une forme d'éducation, pui-
sée dans la nature, n'est pas uni-
versellement reçue, lorsque des loix
ne s'opposent pas à ce que le caprice
seul en soit l'arbitre, il faudroit dans
de pareilles circonstances prendre en

N iv

main le flambeau de l'Anatomie, pour reconnoître le chemin de la vérité, caché par les préjugés & les erreurs. Par quelle fatalité l'homme avide & curieux se répand-t-il sur tous les objets qui l'environnent, & néglige-t-il de s'instruire du mécanisme de son être? Cette négligence a produit tous les abus que je combats. Pour en faire mieux connoître le danger, j'ai cru, après avoir exposé dans la première Partie, quelle est la nature des enfans, devoir présenter ici les différences qui se trouvent dans les deux sexes, la marche que suit la nature dans leur accroissement, leurs différentes proportions dans les différens âges, & rechercher ensuite sous ces divers points de vue, quels vêtemens peuvent être utiles, quels habits peuvent être dangereux.

Il ne faut pas croire que toutes nos parties s'accroissent en même proportion; le développement des unes est

rapide , celui des autres l'est moins , de quelques autres moins encore , plusieurs s'effacent avec l'âge , & la forme du plus grand nombre est changée.

L'épine d'un enfant qui vient de naître n'a point les différens contours de celle d'un adulte ; elle est seulement courbée dans toute sa longueur. Cette remarque est dûe au savant Albinus , qui s'est longtems occupé de l'ossification des enfans , & qui a donné sur ce sujet un très-bon traité. Il ne faut qu'voir les pièces pour se convaincre que la critique d'un célèbre Accoucheur de ce pays a été trop précipitée. Je développerai dans la troisième partie , en parlant de la bosse , le méchanisme par lequel l'épine prend différens contours faux ou naturels.

La poitrine de l'enfant qui vient de naître , n'a pas relativement au reste du corps la même proportion , qu'elle aura dans un autre âge : elle se porte en

avant dans l'enfance, dans l'âge adulte, elle est arrondie, & dans le vieillard elle est aplatie. Sa capacité s'augmente jusqu'à l'âge viril, & son accroissement est d'autant plus considérable, que l'enfant est moins éloigné du moment de sa naissance. Ce développement de la poitrine vient de l'effort que font les poumons, sur-tout à la naissance, pour donner plus d'emploi à cette capacité. Les poumons de l'enfant renfermé au sein de sa mère, sont presque sans action, ils sont d'un très-foible volume, & enfouis dans la cavité de la poitrine qui répond au dos. L'air qui y aborde à la naissance les développe, & dès-lors par leurs contractions réitérées, ils effacent une glande qu'on nomme *thymus*, dont on ignore l'usage, dans le fœtus, & qui remplit un grand espace dans sa poitrine.

Le cœur avec l'âge change également ses proportions; il est au moment

de la naissance , relativement au reste du corps , plus gros que dans un autre âge ; ses battemens sont plus rapprochés , le ventricule droit est plus ample que le gauche ; l'enfant emploie plus de tems à respirer l'air qu'à l'expirer : ce phénomène est important à remarquer , parce qu'il dépend d'une organisation qui doit changer de rapport.

Le ventre d'un nouveau né est très-volumineux , il fait presque le tiers de sa hauteur. Cette proportion ne doit point échapper aux Artistes , sans quoi leurs ouvrages ne nous offrent que des beautés sans vérité. Il y a à Rome une statue antique d'Hercule encore enfant , qui seroit regardée comme un chef-d'œuvre parfait , si le Sculpeur eût observé les proportions dont je parle : la moitié de toute la hauteur de cet antique , se trouve au pubis , c'est-à-dire , à la rencontre des os du bassin au-dessus des parties de la génération ; cette pro-

portion est celle des adultes, mais dans les enfans elle n'est pas la même; la moitié de leur hauteur doit se rencontrer au-dessus du nombril, parce que le ventre des enfans est plus long & plus gros que celui des adultes, ce qui n'est point particulier à l'espèce humaine, puisque tous les animaux à leur naissance ont cette partie très-volumineuse.

Le foie est alors d'une grandeur, qui lorsqu'on examine les enfans, pourroit faire prendre l'état naturel pour un état de maladie, si l'on n'étoit en garde contre ce phénomène. Ce viscère est divisé en deux parties presque égales, placées de l'un & de l'autre côté du corps. Le lobe gauche diminue avec l'âge, parce que les vaisseaux de l'ombilic oblitaires & l'estomac souvent rempli & refoulé par le diaphragme, s'opposent à son accroissement.

Considérons à présent pourquoi le ventre des enfans est si long & si volumi-

neux, & recherchons par quel méchaniſme ſes proportions ſont changées.

Le foie volumineux des enfans eſt presque à découvert, parce que la poitrine alors eſt courte & portée en avant, mais elle s'agrandit avec l'âge, les côtes s'abaissent & viennent recouvrir ce viſcère, qui de ſon côté diminue de volume, & pour ainſi dire, cesse de s'accroître, puisqu'il eſt presque du même poids dans l'enfant que dans l'adulte ; ce qui eſt produit & par l'oblitération des vaisſeaux de l'ombilic & par la preſſion continuelle des poumons, le dia-phragme qui concourt auſſi à ce refoulement ; il eſt très-tendu chez l'enfant, mais acquérant de jour en jour plus d'étendue, il forme une voûte plus pro-fonde ſous laquelle va fe loger ce viſcère.

Voyons maintenant ce qui fe paſſe à la partie inférieure. Le bassin des enfans eſt très-petit, il n'eſt composé à leur naif-

fance que de plusieurs pièces unies par des cartilages qui ne se consolident que vers l'âge de trois ans. Il ne forme point dans les premières années de cavité, mais ensuite il change ses proportions, son inclinaison; il s'évase, se creuse, reçoit la vessie & une partie des intestins.

Ainsi le foie n'acquérant point de volume, étant refoulé vers la poitrine, & recouvert par les côtes; d'un autre côté les intestins, la vessie, ainsi que les parties qui servent à la génération, s'enfonçant dans la cavité que forme de jour en jour le bassin, il faut nécessairement que le ventre diminue de volume & de longueur. C'est d'après ces faits que je démontrerai combien il est ridicule de donner des vêtemens gênans pour réprimer le volume du ventre des enfans, & sur-tout des jeunes filles.

Il faut observer encore que les os longs des enfans sont droits quoiqu'ils semblent courbés, & que ceux des adul-

tes qui semblent droits, sont en effet courbes ; ce sont ces courbures naturelles qui constituent une belle forme & de justes proportions. Il faut sçavoir encore que les glandes des enfans sont grosses, plus faciles à être engorgées, & que leurs vaisseaux sanguins sont plus nombreux. Enfin je pourrois offrir bien d'autres différences, mais ce que je dis suffira pour faire juger des soins particuliers qu'exige l'enfance.

Les signes qui caractèrisent le sexe ne sont pas les seuls qui distinguent l'homme de la femme. La forme & la capacité de la poitrine n'est pas la même & chez l'un & chez l'autre.

La poitrine de la femme est plus haute, & semble plus évasée que celle de l'homme, parce qu'elle est plus courte. Quant à sa capacité dans les deux sexes, tous les Anatomistes ne sont pas également d'accord ; les uns disent qu'elle regagne en largeur & en évasement chez

les femmes, ce qu'elle perd en longueur, d'autres combattent ce sentiment, & s'appuient d'autorités bien respectables. La difficulté de prononcer sur cet objet vient principalement de ce que la poitrine ne forme absolument ni une éclipe, ni une figure circulaire, de manière que jusqu'à présent on a travaillé en vain à établir par des mesures une juste proportion entre la longueur de la poitrine de l'homme & la largeur de celle des femmes.

Aristote qui considéra la nature dans toute son étendue, & dans tous ses rapports, posa pour principe certain que les parties supérieures des mâles vivipares ont plus de force & de capacité que celles des femelles, & que les parties postérieures chez les femelles ont plus de capacité que celles des mâles. En jettant un coup d'œil sur tous les individus, on admire la vérité de cette proposition qui décide le sujet de la dispute,

pute. En examinant les chef-d'œuvres des Artistes, on reconnoît à la simple vûe une grande disproportion entre la poitrine des deux sexes.

Mais si la poitrine des femmes est plus petite, le ventre doit être plus long, c'est ce qu'on remarque en effet; le but de la nature fut de placer l'enfant sans gêner les parties qui servent à la nutrition.

Les côtes sont encore plus mobiles chez les femmes que chez les mâles: voyez en effet au théâtre, la poitrine des femmes qui déclament avec chaleur, elle se lève & se baïsse plus manifestement que celle des hommes. Sans doute que le Créateur voulut que cette mobilité servît à la respiration, lorsque le diaphragme qu'il en établit le principal agent, ne pourroit se développer à cause du volume excessif d'un ou de plusieurs fœtus.

Le tronc des vaisseaux artériels qui se distribue au ventre des femmes est

Q

aussi plus gros que celui qui monte à la tête , c'est pourquoi elle est plus petite dans le sexe , d'où l'on pourroit induire des différences morales.

En général l'habitude des femmes est molle , humide , ce qui fait qu'elles croissent plus facilement , & que leurs dents poussent plutôt ; elles sont plus sanguines que les hommes , elles ont plus de sang artériel , & moins de sang veineux ; tous les vaisseaux renfermés dans le ventre sont d'un tissu plus lâche que chez l'homme ; sans cette précaution de la nature , la pléthore , on pourroit même dire l'engorgement qui arrive aux parties , soit périodiquement , soit pendant la grossesse eût causé bien des défordres & quelquefois même rupture. Malgré cette attention de la nature , presque toutes les maladies des femmes ne viennent encore que du sang qui se porte en trop grande abondance aux parties inférieures.

Le bassin de la femme est plus large, plus évasé que celui de l'homme, & par un mécanisme qui dépend de l'ossification, ses cuisses plus volumineuses sont plus rapprochées l'une de l'autre; il arrive par-là que ses genoux rentrent naturellement un peu en dedans, ce qui fait qu'elle ne court pas avec la même facilité que l'homme; aussi sa démarche est-elle bien différente. Ces diverses proportions échappent souvent aux Artistes, la plupart des beautés qu'ils nous représentent ne sont que celles de leur imagination; mais quelques éclatantes qu'elles soient, souvent l'œil n'est pas satisfait, parce qu'on ne lui offre que de fausses proportions.



O ij

C H A P I T R E II.

Combien sont contraires à la santé la plûpart des vêtemens communs & particuliers à l'un & à l'autre sexe.

Nous avons examiné dans les Chapitres précédens, le danger du premier vêtement dans lequel on assujettit les deux sexes. On donne encore à l'un & à l'autre au sortir des maillots un habit commun, c'est *le corps*; comme j'en traiterai en particulier dans les Chapitres suivans, je me contenterai seulement d'exposer ici le danger & les inconvénients de quelques autres parures & vêtemens communs & particuliers aux hommes & aux femmes.

Presque tous nos habits françois seroient pour un Sauvage une énigme inexplicable; ils sont pour la plûpart si peu proportionnés avec les parties qu'ils servent à couvrir, qu'il ne pourroit en dé-

terminer l'usage, mais je ne m'occuperai que de leur danger & non de leurs ridicules.

La manière de se vêtir, dit M. de Buffon, « est aussi grande que la diversité des nations : ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces d'habillemens, nous avons choisi l'un des plus incommodes, & que notre manière, quoique souvent imitée par d'autres peuples de l'Europe, est en même tems de toutes les manières de se vêtir, celle qui demande le plus de tems, & qui paroît le moins assortie à la nature ». On pourroit encore y ajouter qu'elle y est contraire, & qu'elle donne lieu par-là à plusieurs des maux qui nous accablent.

En général l'habit françois déforme tous les membres des enfans, à peu près comme des cordes qui entourent le tronc d'un jeune arbre, forcent le suc qui sert à son accroissement, à s'arrêter

près du lien, & à s'épancher; il n'est point de parties qu'il ne mette à la torture, il nous enchaîne tout entier & en détail : en effet, nous plaçons des ligatures à la tête, au col, aux bras, à la poitrine, aux lombes, aux cuisses, aux jambes & aux pieds ; par-là nous opposons un obstacle continual au retour du sang dans les veines : obstacle d'autant plus dangereux, qu'il y en a déjà un naturel, qui ne peut être vaincu que par l'agitation, & l'exercice, dont la nature nous fit une loi nécessaire pour le maintien de la force & de la santé. Par nos vêtemens serrés, nous diminuons l'action & la réaction des puissances qui mettent en jeu la force & la vigueur ; les muscles enchaînés ne peuvent agir ni s'accroître, le sang retardé dans son cours fait naître encore ces vapeurs, cet hypocondriacisme qu'un Médecin habile a souvent banni, en conseillant une vie agitée : c'est pour

cette raison, sans doute, que nous sommes le peuple le moins fort du corps, & celui dont la taille est, sous un si beau climat, la plus petite.

Les Romains, dans les beaux tems de leur République, ne furent gênés par aucun vêtemens; leurs bras vigoureux étoient nuds, ainsi que leur poitrine: mais le luxe les énerva, & en agrandissant leur Empire, ils diminuèrent leur taille & accrûrent leurs besoins. La mollesse leur fit couvrir insensiblement la poitrine & les bras, que les femmes découvrîrent à leur tour pour triompher par la force de leurs charmes de ces vainqueurs de l'univers: mais sans nous ériger en censeurs de mœurs, considérons le danger de chacun de nos liens, & les inconvéniens qui peuvent en résulter pour chaque partie, & pour toutes les autres.

Les hommes & les femmes assujettissent leurs coëffures pendant le jour &

la nuit avec des bandelettes qui sont plus ou moins dangereuses, selon qu'elles sont plus ou moins ferrées. Les hommes qui portent perruque, la fixent le plus souvent au moyen d'un ruban qui passe dans une petite boucle; ils ferment ce ruban quelquefois au point qu'il en résulte de grands maux de tête: il en est même qui, par rapport à cet inconvénient, ont été obligés de renoncer à cet ajustement. Les femmes pendant le jour se font des ornemens de tête avec de larges rubans qui la compriment souvent avec trop de force; elles étaient de semblables ornemens sur la tête de leurs enfans, & croient qu'il est avantageux de ferrer ces bandelettes: mais dans le jeune âge, comme nous l'avons vu, les os sont mous & flexibles; des peuples entiers ont la tête arrondie par l'usage de pareils liens: si donc un simple ruban qui lie la tête, cause dans un adulte des maux douloureux à cette partie;

partie ; si un ruban qui ferre la petruque cause quelquefois des accidens, même aux hommes âgés, quels inconvénients n'en résulteront pas pour l'enfant, ainsi M. Van-Swieten assure que ces bandes & ces ornemens dangereux, sont une des causes les plus ordinaires de la folie.

Plusieurs Anatomistes célèbres ont déjà entrepris de démontrer le danger qui résulte de l'usage des cols & des colliers, ils les comptent au nombre des causes qui rendent les François plus sujets que d'autres à l'apoplexie. Si l'anatomie entroit, comme il seroit raisonnable, dans un plan d'éducation, on verroit quel obstacle dangereux opposent ces vêtemens au sang qui revient de la tête. Ce fluide vivifiant y est porté par quatre artères, qui toutes ont un diamètre considérable. Quand à chaque contraction, le ventricule gauche du cœur, n'enverroit que la sixième partie

P

du sang qu'il contient, on pourroit démontrer qu'en une heure il passe plus de soixante livres de sang dans le cerveau; que l'on réduise si l'on veut ce calcul, quoiqu'il ait été estimé moindre qu'il n'est probablement, il n'en résultera pas moins qu'il se porte à cette partie une quantité prodigieuse de sang. Le moindre obstacle opposé au retour de ce fluide, peut causer engorgement, surtout chez les enfans qui y sont naturellement disposés, à cause de la mollesse de leur cerveau & de l'excès du fluide qui s'y porte.

Si ces parures ne causent aucun désordre du côté de la tête, ils le produiront du côté de la poitrine, & donneront lieu à des dilatations des oreillettes du cœur, à des palpitations & autres maladies non moins terribles.

Lower, le plus fameux Anatomiste qu'ait produit l'Angleterre, démontre à sa nation combien étoit dangereux,

fuir-tout chez les enfans, l'usage des cols & des colliers. Ce grand homme jouit du fruit le plus doux de ses travaux bienfaisans ; il eut la douce consolation de voir s'établir une réforme salutaire. Ses compatriotes ne firent plus porter à leurs enfans que des chemises ouvertes du col, & qui laissoient cette partie à découvert.

Les femmes ignorent que les colliers peuvent être funestes à leur santé ; elles le sauroient qu'elles n'y rénonceroient pas encore, si elles croyoient en les adoptant se procurer quelques charmes. Qu'elles sachent donc que les colliers déforment le col, & qu'ils sont par conséquent préjudiciables à la beauté. Plusieurs parmi elles ne l'ignoient pas, c'est pourquoi elles ont introduit l'usage de porter des gances noires très-lâches, qui sans gêner le col, servent à faire éclater sa blancheur.

Les ligatures que nous portons aux

P ij

jambes, donnent encore lieu à une foule d'accidens; pour en démontrer le danger, il ne faudroit que répéter l'expérience suivante. Examinez le pouls d'un homme qui n'est assujetti par aucunes bandes, ferrez ensuite ses jambes par des jarretières, un instant après touchez de nouveau le pouls, vous le trouverez plus accéléré, & prenant relativement à ce qu'il étoit avant la ligature, un caractère convulsif. La circulation par cette seule ligature est donc troublée. En effet le sang veineux a déjà pour retourner au cœur l'obstacle de sa pésanteur à vaincre, & vous lui en opposez un nouveau. Qu'arrive-t-il? Les jambes enflent, & les pieds deviennent œdémateux,

M. Mouro, dans son traité d'hydropisie, parle d'un Capitaine Anglois, qui voulut que ses soldats serrassent leurs jarretières, pour offrir aux yeux une jambe mieux faite; mais ce caprice fut fatal à un grand nombre; beaucoup devin-

rent hydropiques, d'autres eurent les jambes œdématisées, on fut obligé de faire à presque tous des remèdes; on fit aux uns la ponction, aux autres des scarifications, & la plupart en moururent. M. de Senac disoit avoir vu périr à l'armée une multitude de soldats par ce funeste accident. Il n'est point de pays en effet où l'on serre autant la jambe que dans le nôtre, il n'en est pas non plus où les maux de jambes soient aussi communs; & le danger même en est si grand, qu'il est passé en proverbe. *Je fais que ce danger dépend du climat; mais nos liens contribuent à le rendre plus grand & plus fréquent.*

Il faudroit également proscrire l'usage d'enfermer étroitement le pied, comme nous le pratiquons. Lycurgue défendit à Sparte de laisser porter des souliers aux enfans, il voulut qu'on les accoutumât à marcher les pieds nuds; par-là ils conservaient toute la force & l'aptitude nécessaire pour entreprendre sans peine

P iiij

de longues courses & de longs voyages. Les cors & les durillons qui viennent aux doigts des pieds ne sont pas le plus dangereux accident qui résulte de nos chaussures ; elles produisent les mêmes inconveniens que nos jarretières, & sont une des causes de l'enflure des jambes, que d'autres causes encore concourent à produire plus ordinairement chez les femmes.

Quant aux hauts talons qu'elles ajoûtent à leurs chaussures, celles qui sont maigres sur-tout n'en porteroient point, si elles avoient examiné que leur maigreur fait qu'elles se portent naturellement en devant, & que les hauts talons les forçant à s'y porter encore davantage, elles paroissent toutes courbées. Ces talons donnent aux Actrices des graces au théâtre, parce que la déclamation exige qu'elles se portent en avant ; mais cette même attitude en société seroit ridicule. Les Danseuses

au théâtre, même ailleurs, portent des talons fort courts, parce qu'elles doivent être droites & en position naturelle; à quoi elles ne parviendroient pas si elles se servoient de longs talons. D'ailleurs cette espèce de talons déforme & affoiblit la jambe; en ne permettant pas aux muscles de prendre l'extension qui leur est naturelle, la jambe foible se ploie, porte le corps en avant, & expose à des chutes fréquentes. Aussi les mères qui désirent que la jambe de leurs filles soit bien conformée, que leur démarche soit légère, ne leur laissent porter de hauts talons que lorsqu'elles sont parvenues à l'âge de se marier. L'intention des femmes en les adoptant, fut sans doute de paroître plus grandes; mais comme l'usage est universel, elles ne gagnent rien, parce que nous en faisons toujours abstraction dans l'examen de leur hauteur. D'ailleurs la taille des hommes est-elle une

beauté chez une femme ? Pourquoi donc s'éloigner ainsi de la nature ? Est-ce envie de plaire ? Est-ce envie de nous égaler par ce foible moyen ? Elles ne parviendront ni à l'un ni à l'autre.

Mais je consens encore qu'elles gagnent quelque avantage , elles se privent par-là de celui que nous admirons le plus en elles , je veux dire de la légèreté. Rien n'est plus ridicule que la contenance que leur donnent les hauts talons ; elles ne marchent pas alors , mais elles sautillent & ressemblent aux oiseaux qui n'avancent que par sauts.

C'est ainsi que tout ce qui s'éloigne de la nature est toujours dangereux ou pour le moins ridicule. Les femmes de la campagne ne portent point ordinairement de hauts talons , ne mettent point leurs pieds à la torture , & cependant malgré leurs pénibles travaux , leur jambe est plus fine que celle des femmes de la ville : leur pied n'est pas , il

est vrai, aussi mignon, mais quelle est la beauté d'une statue qui ne pose à terre que sur une pointe & non sur une base.

Enfin les femmes assujettissent leur poitrine, & celle de leurs enfans, & sur-tout des jeunes filles, par un vêtement barbare & dangereux qu'elles ont nommé un *corps*. Ce vêtement est composé de plusieurs toiles, entre lesquelles on fixe des baleines; on n'y fixe que des cordes pour le premier âge: ce qui seroit avantageux, si les inconvénients ne résultoient des corps, qu'à raison de leur dureté, mais ce n'est que le moindre de tous. Ce vêtement représente la forme d'un cône, dont la base est en haut, & la pointe en en-bas, structure diamétralement opposée à celle de la poitrine, évasée du bas & étroite du haut.

La forme ridicule des robes françoises qui ne croissent point en-devant,

contribue sans doute à en conserver l'usage ; mais c'est moins pour les femmes chez lesquelles on ne peut réparer l'impression que fait ce vêtement barbare, que j'entreprends d'en démontrer le danger, que pour les jeunes Demoiselles auxquelles on le fait porter dès la plus tendre enfance. J'ai cru avant d'examiner les inconvénients de cet ajustement, devoir exposer quelques recherches sur son origine & sur ses différences.



CHAPITRE III.

De l'origine des corps & de leurs différentes espèces.

Pour combattre plus victorieusement une erreur, il faut remonter à sa source; c'est pourquoi il ne seroit peut-être pas inutile de présenter ici ce que j'ai pu recueillir sur l'origine & l'antiquité des corps. On trouve des traces de cet ajustement chez divers peuples, tels que les Gaulois, les Grecs & les Romains.

Les Gaulois avoient deux sortes d'habillemens, le militaire & le domestique; le premier étoit une cuirasse ou un corcelet recouvert d'écailles, montant presque jusqu'aux clavicules, serrant exactement le corps, se terminant à la ceinture, & enfin singulièrement ressemblant à nos corsets baleinés. On voit très-bien la forme de cet habit

Sur une figure tirée du cabinet de M. le Duc de Sully, laquelle représente un jeune Gaulois recevant l'acolade d'un Druide. Ce jeune homme ne paroît pas avoir plus de quinze ans, il est revêtu de l'habit militaire qu'il changera dès qu'il sera initié au premier mystère de la théologie. La ressemblance de cet habit avec les corps est frappante. Au bas de ce corcelet étoit attachée une petite jupe qui couvroit à peine la moitié de la cuisse, le reste du corps étoit nud, ainsi qu'on l'apprend par les commentaires de César.

L'autre habit étoit une veste très-ferrée qu'ils portoient dans l'intérieur de leurs cabanes, ou lorsqu'ils vaquoient à leurs affaires domestiques ; car ils ne pouvoient paroître aux assemblées publiques qu'avec l'habit militaire.

Les jeunes Gaulois n'endossoient cet habit militaire qu'à l'âge de quinze ans. Les jours qu'ils en étoient revêtus on

assembloit tous les parens & tous les amis. On présentoit le jeune homme à son pere , il juroit solemnellement entre ses mains de se dévouer pour sa patrie ; & dès l'instant il lui étoit permis de paroître avec lui dans les assemblées publiques , parce qu'il pouvoit l'accompagner au combat.

Une taille volumineuse étoit chez les Gaulois un objet de mépris ; les Druides en mesuroient tous les ans le contour ; c'est pourquoi ceux qui avoient quelque disposition à engraisser , quittaient rarement l'habit militaire. Peut-être cette manière de se vêtir (quoiqu'ils ne l'adoptassent qu'à l'âge où le corps a pris presque tout son accroissement) étoit-elle une des causes qu'ils avoient plus de courage que de vigueur. Tacite nous apprend qu'on redoutoit leur premier feu , mais qu'ils ne résistoient point à de longues fatigues.

Rien n'est immuable dans la nature ;

des révolutions nécessaires entraînent les peuples du Nord dans les climats riants du Midi. L'histoire nous apprend que les Gaulois établirent en Grèce plusieurs colonies. Leurs Prêtres, ainsi que nous l'apprend Diogène Laërce & Aristote, furent ces modèles de la philosophie des Grecs. Les Spartiates ne furent eux-mêmes qu'une branche transplantée des Gaules ; l'un & l'autre peuple étoient soumis à la même forme dans les mariages, aux mêmes loix, aux mêmes usages. Une taille légère étoit chez eux le modèle de la beauté, chez les uns & chez les autres on punissoit un citoyen engraissé par sonoisiveté.

Un nouveau sol change la forme & la saveur des fruits, il change de même le corps, le génie & les mœurs. Il faut une nouvelle culture, il faut de nouvelles loix. Les anciennes constitutions, bonnes peut-être dans leur origine, parce qu'elles étoient appropriées aux climats,

deviennent en une nouvelle contrée funestes, ou au moins dangereuses. Ce n'est qu'après des siècles révolus que l'expérience instruit les hommes sur la nature de leurs vrais besoins; il faut alors des loix, il faut d'heureuses circonstances pour les promulguer. Lycurgue parut à Sparte, il eut le courage d'entreprendre une réforme, il crut en assurer le succès en commençant par affranchir les enfans des maillots & des cuirasses qu'on leur faisoit porter à dessein de leur procurer une taille légère. Il prouva à sa nation le danger des vêtemens serrés; il fut écouté, & dès-lors un nombre infini d'infirmités disparurent.

L'ignorance est cruelle, elle tend toujours à exercer la plus affreuse tyrannie, quand des loix salutaires ne s'opposent pas à son affreux despotisme. Aristote, dans le Livre de ses Politiques, où il traite de l'éducation, nous apprend que de son tems, des peuples se

servoient inhumainement de machines barbares pour empêcher les enfans de se contourner. Nous lisons dans un ouvrage qui a été couronné à l'Académie de Berlin, que des peuples ont poussé la barbarie jusqu'à serrer les enfans entre deux planches pour les redresser : car il semble que de tout tems l'enfance ait été la victime du faux raisonnement, du préjugé ou de la paresse, sur-tout lorsque les loix n'ont pas veillé à sa défense, parce qu'elle est foible, & que la force tend toujours à opprimer.

Recherchons présentement comment les femmes adoptèrent ce vêtement gênant. La nature leur inspira dans tous les tems & dans tous les pays le desir de plaire, elles ont toujours employé pour faire valoir leurs charmes, tous les moyens que peut indiquer l'imagination. C'est par une taille fine, une démarche légère; une gorge élevée, ferme & bien arrondie qu'elles ont toujours

cherché à nous enchaîner sous leurs loix ; celles à qui la nature avoit refusé ces avantages , épuisèrent toutes les ressources de l'art pour s'en procurer, sinon la réalité , au moins l'apparence. Elles employèrent d'abord diverses ligatures , ensuite des ceintures unies les unes aux autres. Hipocrate dans son traité des Os & des Fractures, reproche aux femmes de l'isle de Cos , de se serrer trop les côtes, en leur disant que par-là elles gênent l'importante fonction de la respiration. Le luxe étoit grand dans cet isle , & la modestie négligée. Cette vertu n'est propre qu'aux nations simples & laborieuses.

Dans les premiers tems de la République Romaine , les femmes portoient de simples tuniques qui les couvroient depuis le col jusqu'aux pieds; il n'y avoit alors que les femmes hardies qui osaient retrousser tant soit peu leur robe , & faire voir l'extrémité de leur

Q.

jambe. La tunique des femmes avoit alors des manches, & les hommes seuls avoient les bras nuds. Insensiblement ces tuniques dégagèrent le col ; elles montrèrent un petit bout d'épaule, sur lequel, comme dit Ovide, on chercha à appliquer un baiser ; elles s'échancrent de plus en plus, & bientôt offrirent à la vue l'extrémité de la gorge. Les femmes voulurent à l'envie l'une de l'autre faire soupçonner un sein bien élevé. L'art vint suppléer à la nature, elles portoient une ceinture aux reins, elles en lièrent une autre sous le sein ; bientôt après elles adoptèrent un corps de robe rayé de divers couleurs & coupé en devant, selon Isidore, lequel se ferroit à discré-tion, au moyen de plusieurs bandelettes ou ceintures ; elles en firent après un vêtement dégagé de la robe, elles se servirent de buscs : mais leur com-pression inégale, gêna la poitrine ; alors elles donnèrent à l'ajustement

tout entier plus ou moins de dureté.

Le luxe en s'introduisant fit naître mille abus. L'éducation des enfans fut négligée ; les devoirs les plus doux à remplir ne laissèrent entrevoir que gêne & empêchement de se livrer aux plaisirs. Les meres refusant le sein à leurs enfans, les confièrent à des étrangères qui les assujettirent par des liens, afin d'avoir moins à veiller sur eux. Les nodosités parurent, les jambes se contournèrent, l'épine se déforma, & les hommes dégénérèrent. On porta ses vues sur toutes les nations ; les Gaulois parurent les hommes les mieux faits ; on crut qu'ils ne devoient l'élégance de leur taille qu'à leur habit militaire qu'ils ne quittaient presque jamais, & l'on attribua à leurs cuirasses ce qui n'étoit que l'effet du climat & de la sagesse de leurs institutions. C'est ainsi qu'on quitte ordinairement la voie de la nature, & que le sentier par lequel on croît y ren-

Q ij

trer nous en éloigne de plus en plus.

Que cet ajustement tire son origine de l'habit militaire, c'est ce dont on ne peut douter, quand Servius nous dit que le corset qui donnoit à Pallas une taille si belle, étoit son bouclier. Ovide nous prévient de ne point juger de la taille d'une femme, lorsqu'au moyen de son Egide, elle fascine les yeux : ces corps durent être préférés aux bandlettes & aux buscs qui faisoient d'inégales compressions, & qui ne soutenoient pas la gorge avec la même grace. Avec cet ajustement on crut étaler des charmes qu'on ne possédoit pas ; on cachoit des difformités réelles, & l'on crut même par son moyen pouvoir les prévenir.

Quelqu'eût été le soin des Législateurs d'écartier toute gêne dans les habits, on faisoit porter ces corps aux jeunes filles dans les tems postérieurs de la République dès qu'elles quittoient

leur robe d'enfance. Un jeune homme dans Térence se plaint à son valet d'avoir perdu la beauté qu'il aime, & lui dit : « Cette jeune vierge ne ressemble point à celles dont les mères lient la poitrine & abaissent les épaules pour les faire paroître plus minces & mieux faites ». Cet habit dangereux, l'étoit moins alors, parce que l'on avoit laissé pendant les premières années la nature accroître en liberté ses forces. Ce ne fut que lorsque le luxe commença à corrompre les mœurs, que les Romains dégénérèrent de leur vigueur en dégénérant de leur simplicité. L'abus des corps fut reçu peut-être encore d'autant plus volontiers, que cet habit en serrant au-dessus des hanches, les faisoit paroître plus larges ; car lorsqu'il étoit question de faire un mariage, les Romains considéroient la largeur des hanches de la femme, & la largeur des épaules de l'homme. Nous verrons par

la suite que cet ajustement ne donne qu'une trompeuse apparence , & qu'il nuit au développement de cette partie essentielle.

En parcourant les plus anciens monumens de notre nation , je n'ai vû aux femmes aucune trace de cet ajustement. Les statues de la Reine Clotilde ne nous en offre pas la moindre apparence. Déjà dans ces tems les Gaulois étoient bien dégénérés ; la forme des cuirasses étoit changée ; on ne les portoit plus qu'en tems de guerre. Enfin lorsque Charlemagne fut faire la conquête de l'Italie , lorsque sa Cour , par la multitude d'étrangers qui y abordoient , devint la plus brillante de l'Europe , il se fit un changement fort grand dans les vêtemens ; on adopta ceux des étrangers ; pour Charlemagne , dit Eginard , il conserva presque seul la simplicité de ses peres & l'habillement françois. Les femmes dès-lors se corcèrent , à l'imi-

ration de celles d'Italie ; les enfans ne furent plus, comme auparavant, séparés de la société, on ne les jugea plus que par comparaison, avec les hommes faits ; les femmes les habillèrent comme elles, & ne nuisirent pas moins par leur éducation au développement de leur esprit, qu'à celui de leur corps. Tel a été le fruit de nos conquêtes sur les peuples du Midi. Nous sommes devenus bruns, notre taille s'est raccourcie, notre esprit a saisi avidement toute la frivolité des Orientaux, & l'habit des vaincus est devenu pour le vainqueur la robe empoisonnée de Déjanire.

Comme le corps n'étoit qu'un ornement de luxe & de coquetterie, il n'y eut en premier lieu que les femmes riches & distinguées qui le portèrent ; mais le peuple jaloux des Grands, & leur servile imitateur, adopta bientôt cet usage, sans trop en savoir la raison.

Les femmes même de la campagne prirent cet ajustement, mais y firent des changemens qui leur étoient nécessaires. Enfin il y a encore aujourd'hui des différences entre les corps des femmes de Cour, ceux des femmes de ville, & ceux des payfanes; autres sont encore ceux de l'un & de l'autre sexe au sortir des maillots, autres ceux qu'ils portent dans un âge plus avancé.

Une institution faite pour servir la vanité, se conserve dans les Cours, quelqu'incommode qu'elle puisse être; mais le besoin d'agir y apporte chez les peuples des changemens. En examinant les corps de Cour, j'ai vu que l'épaulette au lieu de s'attacher au dessus de l'épaule, l'emboîtoit au contraire, & en continuoit le moignon avec la gorge, qui par-là sembloit avoir plus de volume & de grace. Les bourgeois ne cherchant pas moins à plaire, mais obligées d'agir, remontèrent l'épaulette

panlette au-dessus du moignon; comme elles s'habilloient elles-mêmes, elles ouvrirent leurs corps en-devant, mais les enfans étant habillés par ceux qui sont chargés de leur éducation, on ne leur fit porter que les corps qui se lacent par derrière; enfin on ouvrit en-devant le corps des jeunes filles parvenues à l'âge de quinze ans. Les femmes de la campagne obligées de se ployer en tout sens, adoptèrent ceux qui se laçoièrent en-devant; mais leurs occupations les contraignirent le plus souvent de les délacer; c'est pourquoi elles séparèrent toute la partie antérieure du corps, de manière qu'elles l'adaptèrent & la retirèrent comme une espèce de coulisse. Elles se piquèrent entr'elles de faire parade d'un plastron plus ou moins riche, mais tout l'ajustement n'en est pas moins pour elles un fardeau inutile & sans grace.

Quand l'âge de plaisir étoit passé chez
R

les Romaines, elles rejettoient, comme nos femmes cet inutile ornement; alors elles repronoient les longues tuniques, elles recouvroient les bras & la gorge. De même encore lorsqu'à la Cour on cesse de porter les corps, on prend une simple camisolle ou un léger corset, & l'on couvre les épaules d'une mantille. Mais à quelqu'âge qu'on porte le corps en Cour, il est d'usage de présenter la gorge découverte. Ce n'est donc que par abus, & par une suite de faux raisonnemens, qu'on a donné aux enfans cet ajustement, qui leur est d'autant plus funeste, qu'il s'oppose à leur accroissement.



CHAPITRE IV.

Du danger des corps en général.

L'Enfance n'est point, comme on le croit, environnée de pleurs ; ne la conduisez que dans le chemin qu'a tracé la nature, la gaîté l'accompagnera toujours ; laissez en liberté l'enfant qui vient de naître, après quelques jours ses yeux & ses lèvres annoncent que son ame s'ouvre au plaisir ; il sourit à sa mère, déjà ses tendres mains s'élèvent pour la caresser. Mais si vous lui donnez des liens, vous n'entendrez que des pleurs & des cris : en vain vous vous irriterez, en vain vous menacerez, un enfant ne fait point dissimuler le mal-être ; ne cherchez pas au loin la raison de ses pleurs, c'est vous-même qui les causez. Voyez le matin celui qui a été laissé en liberté pendant la nuit, il se

R ij

lèveriant & serein comme l'aurore d'un beau jour. Le sommeil & la liberté ont réparé ses forces , il supporte un poids plus pésant d'un tiers que lorsqu'il est emprisonné dans ses cruels habits. Ce sont donc nos soins mal-entendus qui rendent la vie à cet âge un cercle de douleurs.

Ce sont encore les corps , ce sont les liens qui les précédent , qui en troublant la circulation du suc osseux , ont introduit l'usage ridicule & dangereux d'apprendre à marcher aux enfans. Cet usage trouble la marche de l'ossification dont l'altération dans ces premiers momens est de la plus grande conséquence. Il contribue à contourner les membres des enfans , ainsi que je l'expliquerai en parlant de la bosse. Cette vérité n'avoit point échappé aux Anciens , c'est pourquoi ils proposèrent au peuple une Divinité qui présidoit à l'ossification. Ils la nommèrent *Ossilago* ; lorsque les membres

des enfans s'en kilofoient, ils conseiloient de recourir à elle, & les Prêtres préposés à son culte, indiquoient les moyens d'éloigner ces tristes infirmités.

On pourra peut-être reprocher aux anciens gouvernemens d'avoir trop employé la Religion, comme ressort principal ; c'est le plus puissant, il est vrai, pour conduire le peuple ; mais il faut prendre garde qu'il ne soit un jour détroussé, & c'est ce qu'ils avoient prévu en employant des moyens naturels qui venoient à l'appui des autres.

L'usage des corps ne trouble pas seulement la circulation du suc osseux ; mais il cause encore les plus terribles accidens. Tous les viscères sont tellement resserrés dans l'état naturel qu'ils sortent avec impétuosité par une plaie faite au bas ventre. Quel mal ne produira donc pas une nouvelle pression ? La vessie mise à la gêne, ne pourra développer ses fibres circulaires. Cet or-

R iiij

gane sans énergie, laissera couler involontairement le fluide qu'il contient; les viscères refoulés produiront des hernies, & d'autant plus facilement que les parties qui pourroient s'y opposer, sont plus foibles. Les nerfs pressés, causeront d'horribles convulsions. Des engorgemens sans nombre naîtront du diaphragme refoulé contre le poumon & des intestins, pressés contre les gros vaisseaux, & contre ceux du méfentère. Le sang chassé de tous côtés cherche par-tout une issue, la nature persécutée ne fait plus où fuir, & la moindre irritation nouvelle produit ces hémorragies, ces dysenteries & les flux de sang qui font périr un grand nombre de malheureux enfans.

On a si bien senti l'inconvénient des corps que le premier que l'on fait porter aux enfans au sortir des maillots, n'est garni que de cordes, au lieu que les autres le sont de baleines; mais la

dureté des corps n'est pas leur principal inconvenient, ils sont dangereux, non pas tant parce qu'ils sont durs, que parce qu'ils sont inextensibles & par-là gênent la respiration, & s'opposent au développement de la poitrine. Voyez l'enfant qui vient de satisfaire au besoin de manger; pour qu'il puisse respirer librement, il faut ouvrir & délacer ce cruel vêtement. On est étonné quand on considère combien l'homme en société, s'est attaché à contrarier la nature, c'est à la partie la plus mobile & la plus extensible de son corps qu'il oppose le vêtement le plus dur & le moins élastique.

Mais déjà une révolution commence, l'expérience justifie les avantages d'une éducation libre: pourquoi donc asservir encore à la plus barbare méthode, la plus belle moitié du genre humain? O meres! foyez conséquentes, approchez du garçon affranchi de ces liens, la fille

R iv.

que vous y tenez captive encore, vous verrez combien la diversité d'habits a mis de différence entr'eux. Pourquoi l'ingénieux Auteur d'Emile, n'a-t-il pas plus insisté sur l'éducation physique nécessaire au beau sexe? Que n'ai-je cette énergie d'expression qui le caractérise? J'aurois bientôt établi la réforme; car la vérité ne triomphe, que lorsqu'une bouche éloquente l'annonce.



CHAPITRE V.

Danger des corps, relativement à la respiration.

Quand nous pouvons jouir en paix, & en liberté d'un air pur & tranquille, notre âme & nos sens s'ouvrent à la joie. Ravis, enchantés, tout respire en nous, il semble que nous puissions à la source de la vie; mais réunis au sein de nos villes, enfermés dans nos appartemens, la manie de nous astreindre au caprice des modes, oppose des obstacles au développement de la poitrine. Nous ne respirons pas même en liberté l'air qui a déjà perdu une partie de son ressort; à peine en recevons-nous ce qu'il en faut pour ne pas cesser de vivre, & nous nous plaignons des fléaux qui nous oppriment dans le cours précipité de la vie!

Sans déterminer si l'air dans l'éco-

nomie animale sert uniquement à dilater les vaisseaux, ou à rafraîchir le sang, ou enfin à lui porter le principe de la vie. Toujours est-il certain que l'être le plus robuste est celui dont la poitrine en admet le plus dans sa capacité en une inspiration naturelle. En effet, quand l'inspiration n'est pas complète, lorsqu'un nouvel air n'a pas été porté aux dernières extrémités capillaires des bronches, on voit arriver les plus tristes accidens. Qu'un homme fort essaie de ne faire que de petites, mais fréquentes inspirations & expirations, son pouls deviendra plus fréquent, il éprouvera un mal-aise qui bientôt après sera suivi de convulsions : c'est aussi dans cet état que réduisent les corps, en bornant l'extension de la poitrine & en empêchant l'air de se porter dans les dernières extrémités des bronches. Considérez la respiration des femmes & des enfans assujettis par ce vêtement, vous

la trouverez presque convulsive, & semblable à celle des asthmatiques. De tems en tems vous leur verrez pousser de profonds soupirs, faire de grandes inspirations ; ce sont des efforts salutaires qu'emploie la nature pour se débarrasser des obstacles qu'on lui oppose.

Le signe le plus certain de la force & de la santé, c'est que la poitrine se dilate facilement, que les expirations & les inspirations soient longues, & que le pouls soit lent & fort, même après avoir fait quelque exercice, parce qu'alors le poumon & le cœur s'emplissent, & se dégorgent en liberté : c'est pourquoi ceux qui achètent des esclaves n'ont point d'autre manière de les éprouver que de les faire courir pendant un tems limité avec une certaine vitesse : l'esclave dont la respiration est alors la plus longue, est jugé avec raison le plus robuste, & conséquemment est le mieux vendu.

Le diaphragme est un muscle qui sépare la poitrine du bas ventre : plusieurs Philosophes anciens & modernes l'ont regardé comme le siège de l'ame & le centre de nos sensations favorables. Sans entrer dans aucune des raisons favorables ou contraires à ce système , il faut remarquer que cet organe est environné d'une multitude prodigieuse de nerfs , & que lui-même en reçoit deux particuliers. Que c'est sur lui que se porte la premiere impression de nos passions ; que c'est à lui qu'il faut rapporter ce poids qu'on croit sentir sur l'estomac , lorsqu'une nouvelle affligeante vient nous surprendre ; les êtres mélancholiques & sensibles peignent vivement la douleur qu'ils y ressentent en disant qu'une main de fer les cramponne & les déchire.

Cet important organe est le principal agent de la respiration. Immobile dans son centre , ses parties latérales s'atta-

chent aux côtes ; presque uni au poumon, il suit tous ses mouvemens , & forme une voûte dont la concavité répond à la poitrine : les deux lobes du poumon venant à se remplir d'air , occupent constam- ment plus d'espace , & le refoulent dans le bas-ventre. Bandé par cette pression , il tend à revenir sur lui-même , il re- foule à son tour les deux lobes du pou- mon , & les force d'évacuer l'air qu'ils viennent d'admettre dans leur capacité. Les côtes à leur tour , par un mouve- ment indépendant du poumon & du diaphragme , concourent à développer la poitrine , & à laisser un nouvel espace au poumon pour admettre plus d'air.

Les ouvrages de l'homme ne rem- plissent qu'une fonction à la fois : celles du Créateur suffisent à plusieurs. Le dia- phragme est encore nécessaire à la nutri- tion : - il soutient le foie & tous les au- tres viscères , & par le mouvement commun dont il les entraîne , il évacue

la bile , & accelère le chile dans ses canaux. Mais lorsque des inflammations ou autres accidens viennent attaquer cet organe , & ne lui permettent point de se contracter ni de se relâcher assez pour vaquer presque tout entier à la respiration , les côtes alors y suppléent ; elles sont tellement disposées , que les muscles qui occupent leur interstice , venant à se contracter , la capacité de la poitrine alors est aggrandie. Si les puissances intercostales ne suffisent pas , ou qu'elles soient tirées , d'autres muscles plus forts , & destinés pour d'autres usages , viennent prêter secours à la nature opprimée.

Une autre observation qu'il est important de faire sur le méchanisme de la respiration , c'est que les côtes viennent se terminer à un plastron qui forme le devant de la poitrine & qu'on appelle *sternum* ; comme la force des côtes est oblique & latérale , elle tend à dé-

jetter en dehors ce sternum, & l'y porteroit en effet s'il n'étoit attaché aux cartilages par des ligamens qui sont à leur extrémité.

Le bas de ce plastron s'osse avec l'âge, c'est-là que l'on sent la petite dépression qu'on nomme vulgairement *la fossette du cœur*, laquelle dans l'homme robuste doit être triangulaire, peu enfoncée & largement évasée.

Le mécanisme de la respiration ainsi développé, il sera facile de concevoir combien l'usage des corps, qui trouble cette importante fonction, doit être contraire à notre bien-être.

Le sternum se porte en avant dans l'enfance & il s'aplatit dans la vieillesse, parce que la courbure des côtes s'accroît latéralement avec l'âge ; mais la pression que font les corps sur les côtés de la poitrine, empêche que cette courbure n'arrive : l'effort se porte donc en avant, mais un nouvel obstacle s'y présente, alors

la partie antérieure est refoulée en dedans & produit même dans le jeune âge les infirmités de la vieillesse : il est en effet des phisies séniles qui ne sont produites que par l'aplatissement naturel de la poitrine, & si on les voit arriver si souvent à la fleur de l'âge, il n'en faut point rechercher plus loin l'origine.

Le scrobicule du cœur, c'est-à-dire, cet espace qui est au bas du sternum doit être large & évasé pour que le diaphragme ne soit point à la gêne, mais par l'usage des corps il est retréci, il se porte en dedans, & gêne l'organe de la respiration, qui est, comme je l'ai dit, tout nerveux & tout sensible : l'extrémité mucilagineuse du sternum, irritant par sa rentrée & l'estomac & le diaphragme, cause des vomissements incurables, ainsi que l'atteste le célèbre Morgagni, ainsi que le constatent nombre de Mémoires donnés dans diverses Académies,

Mais

Mais qu'est-il besoin d'autorités ? Sur cent femmes attaquées de vapeurs, il y en a quatre-vingt-dix, dont le scrobi-cule du cœur est enfoncé & retréci. Que peuvent la Médecine, & tous les Médecins contre une mauvaise organi-sation ? Ceux qui sont honnêtes aban-donnent de tels malades. Les Empiriques avides de gain les trompent ; s'ils ne faisoient encore qu'adoucir leurs maux par de fausses espérances, & pro-fiter avidement de leurs foiblesses, on ne se récrieroit que contre le prix qu'ils exigent pour un soulagement idéal, mais la confiance du malade leur en in-spire à eux-mêmes, elle les rend témé-riaires & audacieux, bientôt leur igno-rance altère & rompt le fil des jours de ces êtres infortunés.

O sexe malheureux, accablé d'infir-mités, jusqu'à quand serez-vous vic-time du désir de nous plaire ! On rit de vos vapeurs, ce mal est cependant un

S

des plus cruels ; il vous laisse en proie aux douleurs de l'ame & du corps. Chacun de vos organes souffre en détail , & la masse de toutes ces douleurs se présente sans cesse à votre esprit , pour vous faire détester la vie comme le plus funeste présent ; par une fatalité incroyable vous craignez encore de la perdre ; tout vous refuse de douces consolations , vos amis s'éloignent ; ceux mêmes sur lesquels vous comptiez le plus , insultent par des railleries à vos douleurs : tant il semble que tous les malheurs s'enchaînent les uns aux autres. Je ne fais ici qu'ébaucher l'effrayant tableau de vos peines ; je connais vos douleurs ; j'ai gémi de vos maux ; malheur au cœur qui n'a jamais ressenti que les siens. Je voudrois faire passer en votre ame la douce consolation , mais je ne puis vous tromper , l'influence des corps a troublé l'ordre de votre organisation ; quittez ce vête-

ment barbare , le principe de la vie qui vous anime , vous rétablira peut-être dans votre état primitif. Mais si tout espoir est perdu pour vous , intéressez-vous du moins à la félicité des races futures ; que votre tendresse écarte de vos enfans , & sur-tout de vos filles , une parure qui porte sa fatale impression sur le principal organe de la vie.

Mais laissons là les raisons qui ne parlent qu'au cœur , sans convaincre le plus souvent l'esprit. Achevons de démontrer physiquement les dangers de l'usage des corps , répondons sur - tout à ces meres qui s'autorisant principalement de l'habitude , croient détruire toutes les raisons qu'on leur oppose , & prouver que les corps ne gênent point , en passant facilement leurs doigts entre cet ajustement , & la poitrine de leurs enfans.

Meres aveugles ! dites-moi quelle
Sij

est la forme des corps dont vous vous servez? Ne sont-ils pas évasés par en-haut & pointus par leur extrémité inférieure? Considérez à présent la forme de la poitrine, elle est évasée par en-bas & pointue par en-haut, forme diamétralement opposée au vêtement, dont je vous démontre le danger. Est-il donc étonnant que vous puissiez introduire vos doigts entre le corps & le haut de la poitrine, & pouvez-vous en conclure que l'enfant respire librement?

Je vous opposerai encore que ce n'est pas du haut de la poitrine que l'on respire. Les premières côtes sont immobiles. Il n'y a point sous elle de poumon; l'origine de ce viscère ne commence qu'à la seconde vraie côte, & il ne se trouve presque tout entier que sous les dernières qui sont les plus mobiles. Ce sont elles qui doivent le plus s'étendre, & c'est à quoi s'opposent vos corps retrécis à la partie inférieure.

Pour se convaincre combien il s'en faut que l'enfant ne respire aisément dans le corps le mieux fait, mesurez sa poitrine dans l'endroit où elle est la plus évasée, après une forte inspiration, si vous trouvez à la partie intérieure du corps qui lui correspond le même contour, alors vous pouvez assurer que l'enfant respire facilement, mais c'est positivement ce que vous ne rencontrerez pas, il s'en faut quelquefois deux pouces que la mesure ne corresponde. Quels accidens ne doivent donc pas résulter d'une semblable contrainte ?

En adoptant l'usage de porter des corps, on prodigue non-seulement la vie, mais la santé qui en fait tout le prix. Le cœur mis à la gêne ne s'emplit & ne se déemptit point également ; de-là ces palpitations, cet embarras dans le torrent de la circulation. Les parties qui composent le sang, privées de cet heureux mélange que leur procure le

mouvement, ont produit mille cruelles maladies. La poitrine étant comprimée, & le corps ne lui permettant pas de se dilater suffisamment, l'inspiration ne sera pas complète; ainsi s'il faut, par exemple, que le poumon admette à chaque inspiration pour dix d'air, & que cette quantité soit nécessaire, non-seulement pour entretenir la vie, mais encore pour accroître les forces; s'il n'en admet que pour huit, il y aura donc à chaque respiration pour deux de besoin: je laisse à juger quelle foule d'accidens suivront cette dépravation: le sang sera retardé dans tous les capillaires, & surtout dans ceux du cerveau, d'où suivront des désordres dans l'intelligence: aussi les jeunes personnes qui portent habituellement des corps, sont exposées à des maux de tête, elles sont vives, inconsidérées, étourdies, volontaires, acariâtres, peu capables d'application aux choses qui exigent le jugement.

C'est ainsi que pour bien raisonner de l'homme moral, il faut presque toujours considérer l'homme physique.

Tous les malheurs dont vous menacez ceux qui portent les corps, me dira un de leurs Apologistes (car il s'en trouvera peut-être) n'arriveroient donc point, si la poitrine pouvoit se développer toute entière ? Mais ne peut-on pas faire les corps assez larges pour qu'elle puisse suffisamment s'étendre ? Je réponds d'abord qu'un tel corps seroit ridicule. Je suppose pour un instant, ce qui n'est pas, que la poitrine se développe toute entière dans un corps que l'on vient d'essayer à un enfant, mais chaque jour ne croît-il pas ? Et son accroissement n'est-il pas d'autant plus rapide, qu'il est plus jeune ? Si nous croissons autant chaque année jusqu'à douze ans, que nous croissons pendant la première & la seconde année, nous serions d'une taille extraordinaire, &

même, s'il est permis de parler ainsi, plus que gigantesque. Puisque l'enfant s'accroît donc chaque jour dans son corps, & qu'on ne change sa prison que lorsqu'elle ne peut plus absolument l'enfermer; il s'ensuit que quand même cet ajustement ne seroit pas dangereux, lorsqu'on le lui donne pour la première fois, il le deviendroit bientôt. Il le deviendra, d'autant plus que la poitrine est l'organe qui dans l'enfant, s'accroît le plus, par proportion aux autres; puisque cette captivité la plus petite dans celui qui vient de naître, doit par la suite devenir la plus grande; ainsi en accordant que les corps ne forcent pas les côtes & le sternum à rentrer en dedans, on ne peut nier qu'ils ne s'opposent au moins au développement de ces parties. Je poserai bientôt de quelle importance il est, pour un autre âge, que la poitrine se développe pendant l'enfance.

CHAPITRE

C H A P I T R E V.

Danger des corps, relativement à la nutrition.

LA respiration n'est pas la seule fonction importante qui soit gênée, la nutrition est troublée; l'estomac, que les Anciens avoient nommé le cuisinier du corps, ne pouvant en liberté vaquer à ses opérations, change en poison les alimens les plus salutaires. Les humeurs des enfans sont naturellement visqueuses, mais si les sucs nutritifs sont mal élaborés, la viscosité n'augmentera-t-elle pas encore? Et n'est-ce pas à ce défaut d'élaboration qu'il faut rapporter le plus souvent cet engorgement des glandes que l'empirisme confond avec les scrophules.

Mais tous les maux ensemble s'accumulent lorsque l'enfant satisfait au be-

T

soin de manger. La faim lui dit, prends des alimens, la douleur l'arrête; à peine a-t-il goûté quelques mèts, que son visage se boursoufle, la voix est étouffée, ses yeux sont étincelans, tout son corps éprouve la gêne la plus cruelle. Admirons ici les ressources infinies de la nature, bientôt elle n'expose plus ses besoins, l'appétit insensiblement s'éteint, l'orifice d'un grand nombre de vaisseaux se trouve fermée par la compression, la nature cède elle-même à la nécessité, elle ne demande d'alimens que relativement à ce qu'il y a d'orifices disposés à recevoir la matière nutritive; elle sent que si elle en admettoit davantage, il résulteroit une pléthore qui viendroit augmenter la somme des maux qu'elle éprouve.

Pour être plus convaincu de la vérité de ce que j'avance, interrogez les voyageurs, voyez le Sauvage au milieu de ses déserts, il parcourt quelquefois pendant plusieurs jours d'immenses forêts,

sans découvrir sa proie; l'a-t-il trouvée, il la poursuit longtems. Que fait-il pour n'être pas importuné, même pour ne pas périr de besoin? Il ferre de plus en plus sa ceinture. Un étranger m'a raconté, qu'égaré parmi les Caraïbes, expirant presque de besoin & de fatigue, l'un d'eux s'offrit à sa vûe; il lui demanda du secours, le Sauvage lui présente un fruit en lui disant, que c'est le seul qui lui reste; le voyageur le refuse, mais le Caraïbe le force à l'accepter, en lui disant: prends, prends, tu ne fais pas comme moi résister à la faim, je ferrai un peu plus ma ceinture. Cet acte généreux, en même tems qu'il nous fournit un beau trait de vertu, nous prouve que la nature se ménage des ressources pour toutes les circonstances.

L'Anatomie nous convaincra de plus en plus combien les corps s'opposent à la nutrition. On trouve dans plusieurs cadavres d'enfans, & sur-tout de jeunes

T ij

filles , auxquelles on les a fait porter , chez les uns , les côtes déprimées , chez les autres les viscères déplacées , & chez presque tous l'estomac raccourci. Qu'on me permette donc de dire ici que la peste qui rayage & l'Asie & l'Afrique , détruit moins d'individus , que cet ajustement barbare. L'enfant né au sein des bois dans la caverne la plus profonde , est un être heureux , si vous lui comparez le vôtre enfermé dans ces baleines , dévoré par ces douleurs. Ces vains ornemens lui pèsent , il se flétrit comme la fleur des champs , le jour est la mesure de ses maux , bientôt l'incarnat de ses jours se décolore , la mort s'avance à pas lents , il la voit arriver , sans la craindre , parce qu'il ne connoît point le charme de la vie.

T

CHAPITRE VI.

Danger des corps, relativement à l'accouchement.

L'Espoir de revivre en une autre partie de soi-même, fut dans d'autres siècles la douce consolation des femmes; elles aspiroient à la fécondité qui les environnoit de gloire, & craignoient la stérilité qui les couvroit d'opprobres: maintenant tout est changé; elles ne voient arriver qu'avec effroi l'instant où elles seront appellées meres, parce que notre manière de vêtir les enfans a rendu très-fréquens les accouchemens laborieux presque inconnus aux Anciens.

Le bassin est composé dans l'enfant qui vient de naître, de plusieurs pièces, qui ne se soudent ensemble que vers l'âge de trois ans. Si une fille est nouée avant

T iii

ce tems, s'il y a eu le moindre dérangement dans la marche de l'ossification, alors quoiqu'on n'apperçoive aucune difformité, le bassin ordinairement n'a plus ses justes proportions; une ou deux lignes suffisent pour rendre l'accouplement impossible par les forces de la nature; ainsi une jeune fille qui paroît avoir la taille élégante, peut être mal conformée.

Le bassin plus large & plus évasé chez les filles, est le plus souvent déformé par les maillots ou les corps; c'est donc elles plutôt que les garçons qu'il faut commencer par affranchir de ces liens homicides.

Mais je suppose que le bassin soit bien conformé, les corps auront au moins déformé la poitrine. Nous avons dit dans le Chapitre premier que la poitrine des filles est plus évasée que celles des mâles, les corps conséquemment sont plus dangereux & la forcent davantage

à rentrer ou au moins à s'abaisser, & c'est parce que la poitrine des femmes est lèzée & plus déformée par les corps que celle des garçons, qu'elles sont plus sujettes aux infirmités que j'ai détaillées. Que résultera-t-il? C'est que la grossesse entière sera une pénible maladie. La nature n'a fait la poitrine des femmes plus évasée & plus courte, que pour laisser un espace suffisant à l'enfant pour se développer sans gêner les viscères.

Ce n'est pas la partie inférieure du ventre qui doit seule prendre plus de volume pendant la grossesse; la partie supérieure doit également s'accroître, c'est-à-dire, celle où sont les reins sous les intestins & le foie. Voyez les animaux, ce n'est pas la partie seule où sont logés leurs petits qui est la plus volumineuse, le ventre s'accroît tout entier; mais lorsque les côtes ont été resserrées par les corps, la poitrine au

T iv

lieu de s'évaser latéralement , prend sa direction au bas ; alors les côtes déprimées , abaissées s'opposent à ce développement des viscères , qui refoulés de tous côtés produisent de dangereuses compressions , sur - tout contre le diaphragme qui gêne à son tour les poumons ; la respiration dès-lors ne se fait plus librement ; de-là naissent l'asthme , la pthysie , dont tant de femmes meurent après plusieurs couches. Le sang géné dans sa circulation se porte au cerveau , les gros vaisseaux comprimés causent des engorgemens & des apoplexies ; c'est ce qui oblige quelques femmes à se faire saigner fréquemment pour éviter ce danger , ou celui de l'avortement. Si le sang ne se porte pas au cerveau , il s'arrête aux jambes , les gonfle , & produit la dilatation des veines. Les nerfs pressés causent ou la paralysie des extrémités , ou des va-peurs ou des convulsions ; enfin les phé-

nomènes inexplicables du fluide nerveux.

Tels sont les dangers propres à la mère ; mais il en est de relatifs à l'enfant. Dans les premiers jours après la conception, il n'y a dans l'organe où elle se fait qu'un simple mucilage qui de jour en jour s'organise & se consolide. La nature environne le fœtus d'un liquide qui le comprime en tout sens, mais s'il éprouve la pression d'un corps solide, alors l'ordre naturel est dérangé ; la plupart des monstres ne viennent que de la pression faite par les viscères ou par les corps qui refoulent l'enfant contre l'épine ; & si la compression ne va pas jusqu'à désorganiser l'enfant, elle porte toujours atteinte à la tête qui est toujours très-volumineuse ; le sang qui aborde à cette partie sera arrêté, quelques parties du cerveau seront comprimées. Que de maux suivront ce premier ! aussi chez les Anciens, lorsque

les femmes devenoient grosses, elles étoient obligées de relâcher leur ceinture, elles pouvoient paroître partout sans s'astreindre aux habits de cérémonie; nous avons négligé ces institutions salutaires. L'enfant déjà à la gêne dans le sein de sa mère, éprouve des maladies avant que de naître, les maillots & les corps accroîtront cette première dépravation physique: trop heureux encore si l'éducation morale n'achève totalement sa perte.

Mais c'est souvent trop tard qu'on reconnoît le danger des corps; en vain les mères pendant la grossesse s'affranchissent de toute gêne, l'impression funeste a été faite sur les organes, lorsqu'ils étoient mous & flexibles, elle ne s'effacera jamais. La marque d'une ligature faite sur un jeune arbre reste toujours imprimée.

Notre feue Reine de France, que les infortunés regrettent comme une mère

bienfaisante, peut être citée pour exemple de ce que j'avance ses côtes furent trouvées à l'ouverture de son corps concaves, au lieu d'être convexes ; quelques-unes appuyoient sur le foie & y avoient porté une profonde impression ; aussi le sang refoulé au cerveau avoit ossifié plusieurs parties membraneuses. J'ai ouvert plusieurs cadavres de malheureuses femmes de travail ; quoiqu'on leur donne de bonne heure la liberté, comme les plus fortes impressions se font dans les premières années, j'en ai trouvé dont les côtes étoient concaves au lieu d'être convexes ; j'en ai vu dont les vraies côtes descendoient jusqu'aux reins, & dont la côte flottante étoit plongée dans le petit bassin. Madame la Comtesse de *** à qui les corps avoient causé un semblable accident, éprouva une maladie qui a présenté des phénomènes bien singuliers à cause de la pression que faisoit une fausse côte descendue dans le petit bas-

fin, laquelle comprimoit les nerfs qu'il renferme.

M. Winslow dans un Mémoire donné à l'Académie, parle d'une hydropisie particulière aux femmes qui font usage des corps, & dont le siége est entre les muscles du bas ventre. Lower nous peint la pthysie comme une suite de ligatures. Les crachemens de sang, ainsi qu'il nous l'apprend, sont incurables, si l'on ne laisse la poitrine en liberté. Schneider nous peint les filles de Milan sujettes à cette terrible maladie par leur manière de se vêtir. Les meres les plus tendres se refusent quelquefois à nourrir leurs enfans, parce qu'elles en sont empêchées par la douleur & par mille accidens qui ont pour cause la rentrée des mamelons que les corps ont déformés, les mamelles n'étant pas suffisamment développées; lorsqu'elles sont dans l'accouchement le lait vient à s'y porter, il les trouve obstruées, il cause d'horribles douleurs,

des ruptures, des suppurations, les conduits lactifères pressés après l'accouchement ne permettent plus au lait de s'échapper ; il s'aigrit, & donne naissance au vice cancéreux. Sur cent cancères, dit le scavant Astruc, il y en a quatre-vingt-dix qui ne connoissent point d'autres causes que la pression des corps.

En voyant s'élever nos enfans ne bornons donc point nos yeux au moment présent ; voyons-les dans l'avenir donner le jour à leurs descendans. Tous les êtres ici-bas en cédant à la nécessité parcourent le cercle de leurs perfections, l'homme seul en brayant les loix qu'elle impose, viole l'harmonie des rapports, & semble en propageant son espèce propager ses malheurs.



C H A P I T R E VII.

Combien les corps nuisent à la beauté.

UN Statuaire qui vient d'animer le marbre , s'il ne jette au loin le ciseau , caressé trop son ouvrage , & substitue à des formes nobles & hardies des traits délicats , mais froids & gênés. Un cultivateur en voulant accélérer les productions de son domaine , voit des fleurs décolorées & flétries , presque au même instant qu'elles viennent d'éclore , ses arbres trop élagués perdent de leur ornement & de leur fécondité. Tel est l'image de ces êtres , qui cherchant à fixer près d'eux la beauté , s'opposent à son développement par des soins trop multipliés & souvent même destructeurs. C'est ainsi que nos maillots , nos corps , & toutes nos ligatures changent la forme naturelle de différentes parties , soit en

s'opposant aux divers mouvemens nécessaires à leur accroissement, soit en gênant la circulation du sang ou celle de la lymphé, & en troublant l'harmonie & l'union des élémens qui les composent.

Si l'homme l'emporte sur tous les êtres par la raison, il ne l'emporte pas moins par l'admirable structure de nos organes. Dans l'état de nature, il n'est peut-être pas le plus fort des animaux, mais il n'en craint aucun, parce qu'il est le plus adroit. En est-il un seul en effet qui se ploie en autant de manières & avec autant d'agilité? Ces graces que nous allons admirer au théâtre, ces talents qui ne s'acquièrent qu'avec tant de soins & de travaux, ne sont que des imitations générées de celles qui nous sont naturelles, lorsque nos organes ont été exercés & développés en liberté; nos habits arrêtent le jeu de notre admirable machine, & nos muscles sans

force & sans élasticité, parce qu'ils sont restés oisifs, deviennent incapables de remplir leurs fonctions. Voyez un enfant emprisonné dans son corps, on diroit qu'il n'est composé que de deux pièces, dont la plus massive est soutenue sur deux pivots. L'articulation de ses cuisses, qui seule est mobile, ne lui permet de parcourir en avant que quelques degrés d'un cercle, dont son corps seroit considéré comme le diamètre. Il n'est aucune des figures de bois dont on l'anime, qui n'exécute plus de mouemens que lui. Peut-on ainsi contrarier la nature & corrompre ses bienfaits? C'est donc en vain que cette mere prévoyante a divisé la colonne vertébrale en vingt-quatre parties, dont chacune peut exécuter des mouemens divers. C'est donc en vain qu'avec un art enchanteur elle a multiplié les puissances qui servent à la mouvoir pour en fixer une partie, tandis que d'autres seroient

en

en action. C'est donc envain que pour élèver tout l'édifice humain, elle a ployé cette même colonne en des arcs différens. Oui, il est impossible, lorsqu'on a étudié la structure & le méchanisme admirable de ces parties, de n'être pas indigné contre l'homme même. Semblable à un vil manœuvre qui renverseroit un édifice non moins solide que superbe, en cherchant à l'étayer ; l'homme combat la nature en croyant l'embellir & la fortifier.

Ce que je dis paroîtra plus sensible, si en parcourant les différentes parties de l'Europe, nous considérons les difformités qui ne reconnoissent d'autre cause que la gêne où les mettent nos liens.

La gorge est le plus bel ornement des femmes, je laisse aux Peintres de la volupté de nous en détailler les appas, je n'examinerai que la difformité que lui donnent les corps par la compression qu'ils y font : ils empêchent le déve-

V

loppeinent des glandes qui la composent nonobstant les canaux qui y vont porter le suc nourricier ; la gorge ainsi privée du fluide nutritif perd son volume & cette élasticité vitale qui en fait le charme le plus séduisant. J'ai dit en parlant du danger des corps relativement à l'accouchement, quels accidens terribles résultent de leur compression sur le sein ; j'expliquerai au Chapitre premier de la troisième Partie pourquoi un des deux seins est ordinairement plus volumineux que l'autre.

Il paroît que les femmes se sont déjà apperçu combien les corps sont contraires au développement du sein ; une mère curieuse de la gorge de sa fille, a grand soin de ne lui faire porter que des corps dont l'épaulette est abbatue ; mais c'est remédié à un inconvenient par un autre : car la compression est alors portée sur les bras, qui obligés d'être toujours resserrés des deux côtés

de la poitrine , ne laissent en liberté que la partie où s'attache la main. Les Dames Angloises ont senti cet inconvénient , c'est pourquoi elles ont supprimé l'épaulette ; par-là elles ont laissé l'épaule en liberté : difformité de moins. Mais qu'il en reste d'autres !

Une main blanche , un bras bien arrondi , sont l'objet des désirs de toutes les femmes : par la compression que font les corps sous l'aisselle , le sang est retenu dans ces parties , & les colore d'un violet hideux , les nerfs sont pressés , les vaisseaux distendus , & une main blanche & potelée se transforme en une main bouffie. Que feront à cette difformité les pâtes & les parfums ? Qui est-ce qui n'a pas vu les jeunes Demoiselles se disputer entr'elles à qui pourra présenter la plus belle main ; elles se gardent bien de la montrer telle qu'elle est naturellement , mais elles levent les bras en l'air , pour faire évacuer le sang

V ij

qui les bouffit & les colore d'une manière désagréable, & alors elles présentent des mains blanches & jolies. Sans s'amuser à ces jeux, ne sont-elles pas souvent obligées de répéter cette attitude, pour obvier à des engourdissements douloureux causés par l'engorgement du sang qu'occasionne la compression qui est faite sous l'aisselle; aussi les Angloises qui ont renoncé à l'épaulette ont ordinairement les bras plus blancs, mieux arrondis, & la main plus potelée que les Françaises.

Les épaules ne sont pas moins les victimes des corps que les bras. Forcées de se déjetter en arrière, elles font croiser tellement les omoplates l'une sur l'autre, que l'on introduiroit deux doigts dans le creux qu'ils forment sur la colonne vertébrale. Sans doute il est beau de voir les épaules portées naturellement en dehors, parce que cette conformation est la suite de la largeur de

la poitrine ; mais n'est-il pas ridicule de retrécir la poitrine , & de vouloir obtenir ce qui n'est que l'effet de son élargissement : aussi qu'arrive-t-il alors ? C'est que les clavicules sont poussées en avant par les omoplates qui se portent trop en arrière , & qu'on voit ces hideuses fossettes qu'on a cherché avec raison à ridiculiser par le nom de saillères. Vous ne le verrez point dans ceux dont les bras ne sont portés en arrière, que parce que la poitrine est large; vous ne le verrez pas même chez les autres, quand leurs bras seroit en position naturelle; position qui n'est agréable , j'en conviens, que lorsque la poitrine est évasée. Mais ce n'est jamais qu'aux dépens de la santé , ou tout au moins ce n'est que ridiculement que l'on cherche une beauté qui n'est pas naturelle. Les bras jettés en arrière ne laissent agir que l'avant-bras, lequel n'étant pas assez long , ne laisse agir à

son tour que le bout des mains que les femmes affectent encore ridiculement de croiser en devant. Est-ce donc là ce qu'elles appellent des charmes & des grâces ?

Si le corps produit tant de difformités par son extrémité supérieure, il n'en produit pas moins par l'exttème supérieure. Les femmes qui font porter à leurs filles, ou qui portent elles-mêmes cet habillement barbare, n'ont jamais vu sans doute le bourlet hideux qu'il trace à la partie inférieure du ventre ; rien de plus affreux que la forme que présente un enfant couvert de ce seul vêtement : forme plus barbare encore, sans parler de ses dangers chez les femmes qui ont de l'embonpoint, & ce font ordinairement elles qui l'adoptent avec le plus de fureur ; car il n'est point de torture que les femmes n'endurent pour acquérir ces grâces apparentes qu'elles ont cru découvrir dans les corps,

tant est grand chez elles le désir de recevoir les hommages qu'on rend à la beauté. Il n'est pas rare de voir des femmes éprouver des anxiétés lorsqu'elles se mettent en preffe dans ce vêtement solide. Cruelles envers elles-mêmes lorsque la foibleffe est passée, elles ordonnent & se soumettent à la torture, & enfin après plusieurs évanouissemens, liées & garrottées comme les autres femmes, elles n'ont pas acquis une grande beauté qui les distingue. O sexe! qui desirez tant la beauté, apprenez donc à la connoître! vous vous égarez en ne la cherchant que dans le caprice des modes & des usages: ce n'est point par eux que vous charmerez les cœurs; toute la gène où vous vous mettrez, ne servira qu'à dévoiler davantage une affection qui aliène ceux que vous cherchez à captiver, & qui vous couvre de ridicule aux yeux du Sage. Recherchez plutôt ce qui vous convient à chacune.

L'uniformité déplaît. Quel charme au-
roit un parterre dont les fleurs ne se-
roient point variées ? Pourquoi vouloir
en un âge raisonnable paroître de grands
enfans ? Pourquoi celle qui reçût de
l'embonpoint, affecte-t-elle une taille qui
la dépare ? Il est des charmes pour les uns
& pour les autres ; mais sans cesse asser-
vies à l'imitation, vous n'êtes plus vous-
mêmes. Pourquoi donc renoncer à vos
charmes pour n'être que des copies ri-
dicules d'un modèle imaginaire ?

On a cru au moyen du corps donner
aux jeunes Demoifelles un port noble
& majestueux ; elles sont droites , il est
vrai , lorsqu'elles le portent , & je crois
voir alors un aplomb avec lequel on va
tracer une ligne perpendiculaire ; mais
lorsque le soir elles viennent à le quitter,
ou lorsqu'en parure négligée , elles ne
le portent plus , c'est alors qu'elles se
courbent , d'autant plus qu'on les a for-
cées à se tenir droites par le moyen
de

de cette cuirasse, il n'en est même alors aucune qui ne soit voûtée. J'en exposerai dans la troisième Partie la cause naturelle, & j'indiquerai le moyen d'y remédier.

Enfin je demanderai aux femmes quelles grâces elles trouvent dans un ajustement lisse & poli qui n'offre aucune forme naturelle, qui n'a jamais pu être introduit que par la laideur, afin de cacher ses difformités? Quelle est donc la beauté de ce plastron ferme & massif? Quelles positions agréables peut prendre une femme ainsi cuirassée? Un air négligé sied bien mieux à la beauté; le charme est d'autant plus puissant qu'il semble plus naturel. Un déordre heureux séduit bien davantage. La femme qui veut captiver son amant ne l'attend point avec ce ridicule ornement, elle donne plus de naturel à son maintien.

Les robes françoises qui ne croisent

X

point en devant, & les corps ont couru sans doute à faire oublier aux femmes le plus puissant de leurs charmes, je veux parler de cette voûte admirable qu'on apperçoit sous le sein quand il est naturellement élevé, & que les ajustemens sont croisés en dessous. Quand les Actrices portent des robes de costume croisées en devant, & qu'alors elles n'ont qu'un simple corset, on voit tout le moelleux de cette forme qui est d'autant plus charmante, que la poitrine est plus évasée, c'est alors que la taille semble galante & légère. On ne vante tant celles des Orientales, que parce que leur poitrine plus évasée, leur gorge plus haute, font paroître le reste du corps plus retréci ; leurs ceintures font une compression légère qui concourt à leur donner cette finesse & cette variété de forme que nous trouvons si séduisante au théâtre. Mais par les corps on fait descendre les côtes en

bas. La poitrine & le ventre se confondent, & la région des hanches qui doit paroître évasée, est ridiculement retrécie.

La nature, pour des raisons qu'il est facile de saisir, a différemment constituée la taille de l'un & de l'autre sexe. Chez l'homme la partie du ventre qui est au-dessous de la poitrine est large, & la partie inférieure ainsi que le bassin sont plus retrécis. La conformation des femmes est opposée, car l'abdomen est retréci à la partie supérieure, & c'est-là proprement ce qui doit constituer l'élegance & la finesse de la taille, tandis que le ventre ainsi que le bassin sont plus évasés à la partie inférieure. Ces différences essentielles constituent des beautés propres à chaque sexe. On ne devroit donc adopter les parures & les ornement qu'après avoir considéré les formes & les proportions; l'art alors, loin de contrarier la nature, ne feroit que lui prêter de nouveaux charmes.

X ij

Je n'insisterai point sur l'immodestie des corps ; mais sans m'ériger en censeur des mœurs , ne puis-je pas répéter aux femmes que la modestie & la pudeur sont le plus bel ornement de l'amour. Les Courtisanes en Asie ne se voilent que pour charmer & séduire davantage ; par-là elles aiguisent l'imagination , & font naître plus de désirs que celles dont l'immodestie de leur ajustement met le public en possession de presque tous leurs charmes , & ne laissent qu'un peu de terrain à désirer. On m'accusera peut - être de donner des conseils de coquetterie , mais ils ne sont point dangereux ; j'engage les femmes à faire naître les désirs sans alarmer la pudeur ; il faut laisser à l'imagination des charmes à deviner , plutôt que de les lui offrir. L'habit des femmes Turques est le plus modeste , & en même tems le plus charmant , parce qu'il offre la forme des contours. Ce

n'est que pour séduire davantage, que les Peintres & les Sculpteurs étudient avec tant de soin, la manière enchanteresse de présenter à la pudeur les formes les plus charmantes à la faveur d'une modeste draperie. Tout concourt donc à engager les femmes à bannir un vêtement qui leur ravit la santé, & ne leur donne que des difformités & des ridicules.



C H A P I T R E V I I I.

Recherches sur les causes qui ont pu courir à établir l'usage des corps.

Les opinions les plus opposées ont toujours trouvé des partisans, parce que celles qui s'éloignent le plus de la vérité, ont avec elle des rapports dont un jugement faux tire souvent des conséquences erronées, c'est ainsi qu'on donne souvent lieu à mille abus, en croyant introduire un avantage. C'est ainsi que séduits par de fausses apparences, des Médecins ont conseillé l'usage des corps. Ils ont crû pouvoir s'étayer de l'expérience, & l'opposer aux prédictions funestes de leurs adversaires; mais ils ont fait un faux raisonnement; car quand même il n'y auroit pas un aussi grand nombre de victimes des corps qu'il y en a en effet, il ne s'ensuivroit pas que

ce vêtement n'est pas dangereux. S'il produit un grand nombre de difformités, n'est-ce pas une erreur de dire qu'il ne nuise pas? N'en est-ce pas une plus grande de dire qu'il ne puisse pas nuire? Et enfin n'est-ce pas le comble de la folie que de le conseiller pour réparer des défordres que lui-même produit? Mais recherchons pourquoi tout dangereux qu'est ce vêtement, il ne l'est pas autant qu'il semble devoir l'être.

Le premier effet des ligatures est de s'opposer au cours des fluides. Si la nature n'abondoit en ressources, la circulation retardée, causeroit les plus funestes défordres. Mais l'enfant lié, garotté, éprouvant le sentiment de la douleur, s'irrite, pousse des cris aigus, précipite ses expirations & ses inspirations; à ce moyen le sang retardé par ses liens est accéléré par ses cris; il se fait une compensation entre la circulation rallentie & la circulation accé-

lerée, ce qui remet les choses en état presque relatif à l'état naturel.

Mais si l'enfant eût été libre, il eût développé ses organes en s'égayant, en s'agitant & se jouant sans cesse. Enfermé dans ses liens, il ne les développe que par ses cris. La nature ne lui offre que des plaisirs; l'homme les détruit, fait naître les pleurs, & encore il ose attribuer à son ignorance orgueilleuse l'honneur du triomphe. Il ne voit pas que la nature a vaincu ses efforts: persécutée, poursuivie, elle a pris le chemin de la douleur, & elle est arrivée par les larmes au but où elle vouloit nous conduire par la voie des plaisirs. Ce sont de semblables succès qui tous les jours en imposent à la multitude, & qui couvrent de gloire ceux même qu'ils devroient accabler de honte.

Quoique beaucoup d'enfans soient victimes des corps, on peut rendre rai-

son pourquoi d'autres se soustraient à ces dangers.

La plûpart restant longtems couchés, & pendant le peu de tems qu'ils sont levés, ils ne sont quelquefois pas plus de sept à huit heures dans leurs corps, ainsi s'il faut à la nature huit heures pour réparer le tort fait par la compression pendant les huit autres, il en reste huit encore pour croître & se fortifier. Mais qu'arrive-t-il ? C'est que l'enfant n'a que le tiers des forces qu'il auroit si on le laissoit en liberté; aussi ne voyez-vous pas les enfans élevés sans corps & sans maillots beaucoup plus forts à un an que les autres à trois. Survient-t-il quelque maladie, on n'accuse que la cause qui a manifesté le désordre, & l'on ne recherche pas la plus éloignée, qui seule a produit tous les maux.

Enfin les corps sont d'autant plus dangereux, qu'ils causent des défordres qui ne se manifestent que dans un âge

avancé : on ne les porte plus alors , & l'on ne songe guères à leur attribuer les infirmités dont on est accablé. Ils bornent , comme je l'ai dit , l'extension de la poitrine , mais on n'y fait aucune attention chez les enfans , parce qu'il ne résulte pas de cet inconvénient des dangers qui se manifestent à cet âge dans leur œconomie animale. Si on bornoit également les inspirations & les expirations d'un adulte , il en résulteroit les plus terribles désordres. Recherchons donc la cause de ces différences , & voyons les conclusions qui doivent naturellement en résulter.

Presque tout l'air que respire un adulte , est nécessaire pour lui conserver la vie : privé d'une partie , il meurt ou s'affoiblit. Les vieux animaux périssent en peu de tems , lorsqu'on les met sous le récipient de la machine Pneumati-que , & que l'on fait le vuide ; mais les jeunes animaux résistent plus longtems

à cette expérience. On peut sans causer de grands inconveniens, borner le développement de leur poitrine. Un jeune animal respire donc plus d'air qu'il ne lui en faut positivement pour vivre. La capacité de la poitrine doit, selon l'ordre de la nature, s'accroître & se développer par proportion plus que les autres ; mais si dans l'enfance on s'est opposé à ce développement, lorsque dans un autre âge la nature en aura besoin pour admettre la quantité d'air nécessaire alors toute entière à la vie, si l'organe n'est pas assez ample, vous verrez arriver les plus terribles désordres. C'est alors que paroîtra cette pthisi[s]séche que les Anciens comparoient à un incendie d'autant plus terrible, que le feu pénétrroit des parties plus solides. C'est à cette conformation vicieuse de poitrine transmise le plus souvent par la génération, & accrue par nos vêtemens, qu'il faut attribuer le dévelop-

pement de ces pthisies héréditaires qui se manifestent à l'âge où tout l'accroissement est pris.

C'est envain qu'on viendroit alléguer ici les expériences de Pitcarne , par lesquelles il a démontré que les femmes n'avoient pas besoin , pour vivre , d'autant d'air que l'homme. Ce n'est qu'une suite de ce que leur tempérament est plus humide , & de ce que leur poitrine a moins de capacité que celle de l'homme , mais il ne s'ensuit pas que l'on puisse borner sans danger l'évasement de cet organe.

On m'opposera sans doute qu'il est des femmes qui jouissent d'une santé robuste quoiqu'elles aient toujours porté des corps. Les exemples qu'on pourroit citer ne sont certainement pas en grand nombre ; mais ne pourroit-on pas assurer que telle femme qui se porte bien , après avoir fait usage de cet ajustement , eût été bien plus ro-

buste , si elle ne s'y fût pas assujettie ? Pouvez-vous assurer que la poitrine n'a pas été bornée ; & que savez-vous si cet organe plus développé n'eût pas permis à l'individu de parcourir une plus longue carrière ? Connoissez - vous le terme que la nature a mis à la vie ? Pour moi je suis persuadé que l'homme peut par des soins en reculer les limites. Examinez la poitrine de tous ceux qui sont parvenus à un âge très-avancé , vous la trouverez large & bien développée. Je crois même qu'après une grande observation on parviendroit , en considérant cet organe , à établir une proportion , entre la capacité de cet organe & la durée de la vie.

Si ce vêtement étoit autrefois moins dangereux pour les femmes , c'est qu'elles ne le prenoient qu'à l'âge de puberté , lorsque la poitrine avoit acquis presque tout son développement.

Il est étonnant quelle résistance opposent à cet âge les côtes. Dans le plus affreux des supplices, les boureaux ne peuvent parvenir à les rompre, quelques efforts qu'ils employent. On rapporte nombre d'observations par lesquelles il est constant que des chariots ont passé sur la poitrine sans fracturer les côtes ; mais ce que ne font point les forces les plus grandes, les compressions continuées l'obtiennent, puisqu'elles obligent à rentrer en dedans les côtes qui se portent en dehors, puisqu'elles les forcent à descendre dans la moitié du bassin. Peut-on, d'après de semblables faits, vanter l'utilité & la bonne grâce de cet ajustement ?

Enfin, ceux qui cherchent à établir l'usage des corps, croient avoir triomphé, quand appuyés sur l'expérience, ils viennent nous opposer que les fem-

mes qui portent des corps ne peuvent respirer lorsqu'elles ne les portent plus. J'ai pendant longtems révoqué le fait en doute, mais j'en ai trouvé la cause dans les corps eux-mêmes, & je le démontrerai dans la troisième Partie.

On a remarqué que les enfans sont voûtés quand on les laisse quelques momens sans cet ajustement, & de-là on a conclu qu'il falloit le leur faire porter sans cesse. Mais voyez ceux qui n'en portent jamais, sont-ils voûtés de même? Parce que les enfans qui portent des corps sont courbés, faut-il en conclure qu'il faille leur en faire porter toujours? C'est vouloir apporter au mal la cause même qui le produit. On s'arrête en chemin; il faudroit aller plus loin, & chercher pourquoi l'enfant se ploie. Le méchanisme par lequel cette difformité arrive n'est pas

moins curieux qu'intéressant. J'en exposerai dans la troisième Partie la cause, & je proposerai les moyens d'y remédier.

Fin de la seconde Partie.

RECHERCHES



RECHERCHES

SUR LES HABILLEMENS

DES FEMMES ET DES ENFANS.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Examen de quelques conformations vicieuses causées par les vêtemens.

Sous les plus heureux des climats nous sommes le peuple le plus accablé d'infirmités, & nos habits doivent tenir le premier rang parmi la multitude des causes qui ont concouru à nous faire dégénérer de la vigueur

Y

de nos ancêtres. En effet, nos premiers vêtemens troublent & vicient tellement l'organisation & sur-tout celle de la poitrine, que plusieurs peuples, & surtout les Turcs, reconnoissent à la seule vûe ou à la simple démarche ceux qui ont été élevés selon notre dangereuse méthode. Parcourez les trois plus grandes parties du monde, vous verrez qu'on n'y connoît presque point la difformité de la bosse si commune en Angleterre, bien plus commune encore en France.

Mais en démontrant la nécessité d'habiller autrement les enfans de l'un & de l'autre sexe, c'est ne travailler que pour les générations futures. N'est-il donc pas du devoir de celui qui se consacre à l'utilité publique, de chercher à procurer quelques secours aux victimes des abus qu'il cherche à réformer? Pour parvenir à l'un & à l'autre but, exposons par quel méchanisme, l'épine acquiert des courbures qui lui sont na-

turelles. Considérons les moyens qu'emploie la nature pour faire ce développement ; & de ces connaissances procéderont celles qui serviront à rentrer dans l'ordre établi par une sagesse infinie.

La colonne vertébrale de l'enfant qui vient de naître est ployée toute entière en un seul arc, mais avec l'âge cette forme est changée ; trois courbures différentes y sont substituées. La première est formée par les sept premières vertèbres supérieures qui, se portant en avant, forment un arc dont la convexité est à la partie antérieure du col, sans doute pour donner appui au conduit qui porte l'air dans les poumons à celui qui porte les alimens dans l'estomac, ainsi qu'aux gros vaisseaux qui montent au cerveau ou qui en reviennent. Cette courbure sert encore à donner à la tête cette position gracieuse & noble qui distingue l'homme de tous les

Y ij

autres animaux. Sans elle la tête seroit portée trop en arrière , ou par son poids elle retomberoit sur la poitrine.

Les vertèbres du dos qui sont au nombre de douze , prennent une courbure opposée à celle du col. Elles deviennent convexes du côté du dos , & concave du côté de la poitrine , dont la capacité par ce moyen étant agrandie , permet aux poumons de se développer en liberté , au cœur de jouir de l'espace nécessaire pour ses battemens , & au diaphragme de vaquer librement à la vie.

Enfin les vertèbres des lombes forment un arc opposé à celui qui vient d'être décrit , & semblable à celui du col. A mesure que cet arc porte sa convexité en avant , il force les viscères à se porter sur les côtés. Le foie qui cesse presque de s'accroître & dont les proportions sont changées , se divise de plus en plus , & se sent de moins en

moins à la partie antérieure du ventre. Il remonte, pour ainsi dire, & s'enfonce dans des cavités que forment les côtes par leur courbures latérales, & que l'on nomme hypocondres. Mais nous avons déjà expliqué par quel mécanisme le ventre volumineux dans l'enfance change de proportion, & nous avons démontré quelle est la double barbarie de borner en même tems le bas de la poitrine des enfans.

La convexité que forme les vertèbres des lombes est bien plus sensible chez les femmes que chez les hommes. Les Peintres ne manquent jamais d'exprimer chez les femmes ce contour agréable par lequel la taille du sexe diffère de la nôtre. On découvre encore dans cette structure mille avantages qu'il feroit trop long de détailler.

Enfin la colonne toute entière est appuyée sur un os volumineux qui lui sert de base, & lorsqu'elle est parvenue à

son accroissement , ses différens arcs peuvent être exprimés par la figure d'une S, figure bien opposée à celle qu'on cherche à lui donner au moyen des corps.

Ces différentes courbures constituent la beauté , ce sont elles qui donnent à l'homme ces contours variés qui lui assurent par son adresse & sa majesté , l'empire sur tous les animaux. Par cette structure , sans que la beauté soit altérée , l'homme peut porter d'énormes fardeaux ; les forces sont divisées & la gravité produit des effets moins sensibles. Je ne fais qu'indiquer quelques usages : car quel est l'homme qui puise les connoître tous. Si ceux qui étudient l'économie animale , tombent si souvent dans l'erreur , c'est qu'étant peu pénétrés des merveilles de la nature ils ne lui supposent qu'un but , tandis qu'elle en a mille à la fois , & qu'elle arrive à tous par une voie si simple qu'on a

peine à le croire, même en le voyant; de cette simplicité émanant tant d'avantages, que l'esprit le plus vaste ne peut en embrasser l'infinité. Quelle est donc la folie de ceux qui croient avoir approfondi tous les secrets de la nature & connoître tous ses desseins? Ils sont plus infensés sans doute que celui qui croiroit avoir épuisé l'Océan, parce qu'il lui auroit dérobé quelques gouttes d'eau.

Si l'on ne peut voir sans admiration les avantages infinis que l'homme retire de la conformation de l'épine, quel enchantement lorsqu'on en apperçoit le méchanisme? Ces différentes courbures dépendent des différens points où ces vertèbres commencent à s'osssifier; car selon leur situation, les unes s'accroissent latéralement, d'autres postérieurement, & cet accroissement dépend de la cause la plus simple, c'est de la situation de différens vaisseaux sanguins.

Je ne fais ici qu'indiquer ce méchanisme pour donner une idée des merveilles & des bienfaits de la nature. Admirez donc avec moi ses soins infinis ! Reposez-vous sur elle, & ne troublez pas témérairement ses travaux admirables ! Que ses moyens sont sublimes ! Leur étude offre un vaste champ de merveilles. Peut-on nier d'après leur examen l'existence d'une Sagesse infinie qui met en jeu tous ces ressorts ? Lorsque par des liens on empêche les sucs de se distribuer à l'épine, selon l'ordre établi, les muscles qui servent à l'affermir sont affoiblis ; le mal va quelquefois plus loin, on voit naître des nodosités, des bosses & autres difformités. Les différentes portions de l'épine changent leur courbure. Ce qui étoit concave devient convexe, ou bien les courbures naturelles prennent plus d'intensité, le dos s'arrondit davantage & le ventre pointille : car il y a presque toujours lésion

en

en deux endroits. Si l'épine est forcée sur les côtés, elle se déjette latéralement; si les côtes sont comprimées elles portent le sternum en avant. J'ai déjà exposé comment les maillots causent le plus souvent ces difformités, soit par la fausse position dans laquelle on met les enfans, soit par les efforts qu'ils font pour se débarrasser de leurs langes. Considérons donc les autres causes de ces désordres.

La méthode ridicule d'apprendre à marcher aux enfans n'est pas une des causes les moins ordinaires des torsions de l'épine & des jambes. Il en est, dit M. Rousseau, qui marchent mal toute leur vie, parce qu'on leur a appris à marcher.

Examinons donc les moyens qu'on emploie & prouvons qu'ils sont dangereux. Lorsqu'on instruit les enfans à marcher on les soutient avec des lisières qui s'attachent au haut de leurs corps;

Z

mais pour éviter les douleurs que leur causeroit la compression , ils s'abandonnent sur leur cuirasse , ils se précipitent en avant , élèvent les épaules , contournent la poitrine , & courbent le dos. Après plusieurs années lorsqu'on les livre à eux-mêmes, ils sont obligés de faire un nouvel apprentissage : leur corps a toujours formé un angle avec leurs jambes ; la situation perpendiculaire & naturelle leur est étrangère ; il leur faut placer dans la région du bassin le centre de gravité qu'ils plaçoient à la poitrine : aussi un enfant qui devoit marcher à cinq ou six mois, s'il eût été bien élevé , marche à peine à cinq à six ans ; & comme une habitude est d'autant plus dangereuse qu'elle a été contractée dans un âge plus tendre , l'enfant n'est jamais droit sur ses jambes , il trébuche à la moindre rencontre , & tombe massivement , parce qu'il ne peut changer précipitamment le centre de gra-

vité. Les bourrelets lui deviennent nécessaires, tandis qu'ils sont inutiles à celui qui n'a jamais porté de vêtemens génans, parce qu'il évite par son adresse, son agilité & sa légereté, sinon la chute, au moins le danger.

Cette méthode d'apprendre à marcher aux enfans, déjà dangereuse par elle-même, le devient encore bien davantage par l'habitude où l'on est de la mettre principalement en usage dans le tems de la dentition ; la fièvre qui s'allume alors devroit cependant assez indiquer que la nature vaque avec peine à la sécrétion importante du principe terreux. Tous les vaisseaux sanguins qui se portent aux os sont tellement engorgés, que les os prennent une couleur rougeâtre, & qu'ils deviennent mols & flexibles par l'abondance du liquide qui s'y porte. La pléthora qui existe, cause quelquefois des convulsions & le plus souvent une diarrhée, qui est un moyen

Z ij

dont la nature se sert avec avantage. L'enfant souffre, il pleure, il crie : la nourrice attendrie cherche à le calmer; elle le promène, le soutient, ou plutôt le traîne : l'enfant se refuse à ces soins; en proie à sa douleur, il s'abandonne à toute sa pesanteur. Les os de ses jambes qui sont presque dans un état de ramollissement par la grande quantité de sang qui y aborde, se courbent en différens arcs. C'est donc à tort que l'on s'en prend à la nourrice & qu'on impute à sa négligence le malheur de l'enfant. Cette difformité n'est précisément que le fruit de ses soins. Elle l'a abandonné dans les premiers tems qui ont suivi sa naissance, mais lors de la dentition, elle lui donne des attentions qui n'étant point de saison, sont presque toujours dangereuses. Tant il est vrai qu'il faut connoître la nature, & que l'intention la plus pure, lorsqu'on n'agit pas selon ses yûes, devient souvent funeste. « Laissez,

„ dit Galien , les enfans en liberté , ils
„ font assez portés d'eux-mêmes à sauter
„ & à s'égayer lorsqu'ils se portent bien.
„ Tous les animaux n'ont de penchant
„ à s'exercer qu'autant que cet exercice
„ tend à affermir leur santé „.

Pour convaincre de plus en plus combien les vêtemens serrés s'opposent à la conformation naturelle , considérons comment les différentes parties de notre corps sont mises en mouvement. Toutes les parties osseuses peuvent être considérées comme autant de masses , & les muscles comme autant de cordages qui , lorsqu'ils viennent à se contracter , servent à les mouvoir. On appelle mouvement d'extension celui qui sert à les développer & le mouvement de flexion celui qui sert à les replier sur elles-mêmes. Toutes les parties du corps sont naturellement disposées à la flexion , & d'autant plus qu'elles sont plus faibles. Cette remarque est très-importante.

Z iij

tante à faire pour diriger nos soins dans l'éducation physique. L'enfant qui vient de naître est le plus foible des êtres, aussi ses pieds, ses jambes & ses bras sont dans un état de flexion. C'est par l'extension qu'on donne un témoignage de la vigueur, & la flexion est l'image de la faiblesse & même de la mort; les doigts des cadavres sont fléchis, les jambes sont ployées & la tête est abbatue sur la poitrine.

Il faut donc employer tous ses soins pour fortifier les muscles, & sur-tout ceux qui servent à l'extension; mais si par des compressions on s'oppose à ce qu'ils reçoivent les sucs que leur envoie la nature pour les accroître, alors tous les membres sont mal affermis, & l'on apperçoit dans l'individu un état de relâchement & de flexion, qui manifeste toute sa faiblesse.

C'est par une suite des principes que je viens d'exposer, que le vieillard est voûté. Ses muscles chaque jour perdent

de leur ressort , son épine est courbée , sa tête est fléchie , & ne lui permet plus de fixer le ciel. Il se pance vers la terre , & semble chaque jour s'approcher d'un dégré du tombeau.

On peut expliquer encore pourquoi les gêns maigres & grands sont presque toujours courbés ; c'est parce que leurs muscles sont plus grêles , plus foibles & plus à nud. Il en est encore une autre cause; le ventre n'étant pas volumineux, la poitrine par son poids entraîne l'épine en avant; ceux dont le ventre est plus ample , portent la poitrine en arrière , pour contrebalancer le poids des viscères & rétablir l'équilibre.

Enfin , au moyen des corps , non-seulement les enfans sont voûtés , mais même ils deviennent bossus ; les bras sont à la gêne , l'enfant cherche à les mettre en liberté ; ne pouvant les débarrasser tous deux; il élève une épaule , rentre l'autre pour avoir plus d'es-

Z iv

pace & agir plus librement d'un bras ; un sein est dégagé de la compression , il devient plus volumineux ; une épaule étant élevée & l'autre abaissée , une hanche s'élève & l'autre s'abaisse : telle est la raison pour laquelle les femmes ont ordinairement une épaule & une hanche plus haute que l'autre , & le sein opposé plus volumineux. La matière muqueuse qui se trouve dans l'interstice des vertèbres , & qui est destinée à favoriser leur mouvement , cesse de circuler librement ; elle s'épaissit & forme un coin , qui par la solidité qu'il acquiert de jour en jour , force l'épine à se déjetter. La pression perpendiculaire favorise cette courbure , dès qu'elle a pris quelqu'intensité.

Il n'est pas inutile de dire ici qu'il peut y avoir des causes de la bosse indépendantes des vêtemens. Le vice rachitique & scrophuleux a quelquefois donné lieu à ces difformités. Mais les corps

corrigeront-ils le mélange morbifique des humeurs ? Il faut quelquefois pour trouver les causes de la bosse, remonter jusqu'à l'accouchement, & n'accuser que l'impéritie des Sages-Femmes. La plupart des enfans boiteux ne le sont que par cette cause. Il n'y a point de remède dans ces derniers cas, & s'il en étoit un, ce seroit la liberté.

Nous allons examiner dans le Chapitre suivant les différens moyens qu'il faut employer pour remédier à ces défordres.



CHAPITRE II.

Moyens de remédier aux difformités produites par les vêtemens.

L'Art de guérir est un empirisme meurtrier, s'il n'est dirigé par la connoissance des causes. C'est donc à ceux qui s'appliquent à les connoître qu'il faut recourir, lorsque les ressorts de la machine sont dérangés. Cependant lorsqu'on apperçoit qu'un enfant se contourne, ce n'est ni le Médecin ni le Chirurgien qu'on appelle ; c'est pour l'ordinaire un Tailleur, qui sans autre raison que celle de son intérêt, lie & enchaîne l'enfant, de manière qu'il ne tient pas à lui que cet infortuné n'étouffe. L'ouvrage cache le défaut, on le trouve admirable, la mere d'applaudir & de payer. En vain le malheureux se plaint, on ferme l'oreille à ses gémisse-

mens, on est insensible à ses larmes, on porte même la barbarie jusqu'à le menacer. La crainte étouffe ses plaintes, mais quel jugement porte-t-il alors de la tendresse que lui témoignent ses parens ? Elle ne lui semble dirigée que par l'amour-propre, il n'aperçoit que l'attachement d'un maître, il n'a que celui d'un esclave.

On ne peut entendre sans frémir le récit que toutes les personnes incommodées font des tortures que leur ont vainement fait endurer leurs parens. Chaque Tailleur en invente une particulière, qui plaît souvent d'autant plus qu'elle est plus cruelle. Les enfans des Grands en sont les plus ordinaires victimes ; aussi est-ce parmi eux qu'on voit le plus de bossus. Affoiblis dans leurs premières années par des liens & par des soins trop souvent contraires à la simplicité que demande la nature, lorsqu'ils grandissent ils sont cour-

bés, parce que leurs muscles sont affolés. Ils sont droits lorsqu'ils portent des corps, ils sont courbés lorsqu'ils les quittent : alors on redouble de soins, on donne des liens plus forts & plus solides, sans considérer que ce sont eux qui ont précédé & occasionné le défordre.

Rendez la liberté aux enfans, exercez & fortifiez ses muscles, & vous verrez bientôt cette jeune plante se redresser elle-même. Après bien des raisons plus convaincantes les unes que les autres, j'ai quelquefois été assez heureux pour déterminer des mères à faire quitter à leurs filles leurs dangereuses cuirasses. Les premiers jours j'avois fortement à combattre, les jeunes personnes étoient voûtées, elles redemandoient elles-mêmes les corps. Il est même arrivé que leur respiration a été gênée, mais ces phénomènes ne doivent point effrayer, & j'en donnerai plus bas les rai-

tons. Celles qui ont renoncé à ce vêtement, se sont redressées en se fortifiant & en s'exerçant; peu après leur taille est devenue un modèle d'élégance, & un simple juste les a très-agréablement corcées. Lorsqu'on fait quitter les corps il faut songer à rétablir les digestions qui ont été troublées; c'est le seul moyen de fortifier. C'est-là presque le seul remède à toutes les infirmités, dont la guérison exige beaucoup de temps, parce que le suc nutritif élaboré va porter dans toute la machine & la force & la vie.

Considérez donc, ô meres! combien vous vous êtes éloignées de la nature en remédiant par des corps à la faiblesse de vos enfans. Vos liens ont occasionné les difformités, de nouvelles entraves les augmentent de plus en plus; alors viennent les corps matelassés dans les parties où l'épine se détache. Mais la pression que le tampon fait sur le lien

faillant, cause à l'enfant lorsqu'il se meut, la plus vive douleur. S'il se porte de côté, nouvelle pression, nouvelle courbure.

Si les corps produisent presque seuls la difformité de la bosse, comment concevez-vous qu'ils puissent servir à la réparer. L'expérience, dit-on, s'explique en leur faveur. J'ai déjà dit qu'elle nous induit en erreur; de ce que peut-être quelques personnes ont été redressées en faisant usage des corps, c'est mal conclure que d'assurer qu'elles ont été redressées par leur usage. Le Sage reconnoît les succès, mais rejette la cause à laquelle on l'attribue. La nature seule a triomphé des liens. Eh quoi ! parce qu'un germe, malgré la pésanteur d'une pierre, s'est élevé de terre, doit-on dire qu'il ne s'est élevé que parce qu'on lui a opposé des obstacles. Nous n'adopterons donc point la méthode usitée ; mais considérant les défordres qui arrivent dans les torsions

de l'épine, nous trouverons certainement les indications qu'il faut remplir pour y remédier.

Il est constaté par un grand nombre d'observations Anatomiques, que dans les personnes contrefaites qui ont porté des corps; 1^o. Les muscles qui meuvent l'épine ont été affoiblis par la compression: 2^o. Les vertèbres en se déjettant d'un côté, ont admis dans leur interstice une trop grande quantité de suc interosseux, qui en s'épaississant a soudé les différentes pièces de la colonne vertébrale. 3^o. Par la pression latérale, les nerfs qui sortent de l'épine ont été comprimés, les parties auxquelles ils se distribuent ont été affoiblies. 4^o. La pression perpendiculaire ne fert quelquefois qu'à courber de plus en plus l'épine. Il faut donc pour parvenir à redresser les bossus donner de nouvelles forces aux muscles, fondre les concréctions, fortifier les nerfs, & faire l'extension de l'é-

pine. Examinons quels moyens on pourroit employer pour remplir ces indications.

Le mouvement & les agitations peuvent seuls remédier à la foiblesse des muscles. Les hommes les plus robustes ne doivent leurs forces qu'à un travail continu. Chaque partie de notre corps se fortifie plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins exercée. Les Tourneurs ont ordinairement les muscles de la cuisse très-forts, les Serruriers ont des bras vigoureux. La main la plus exercée & dont on se sert le plus, devient la plus forte & la plus adroite. Les oisifs sont toujours délicats & valéitudinaires. Fortifiez donc les enfans foibles par l'exercice & les frictions, ce dernier moyen donne à tout corps le ressort dont il doit naturellement jouir; car l'homme doit être fort, & ce n'est point à tort que le reproche de foiblesse est regardé comme une injure.

Les

Les vertèbres en se courbant ont admis dans leur interstice un suc, qui par défaut de circulation s'est épaissi, & est devenu concret. Il faut donc accélérer le cours des fluides par les moyens ci-dessus proposés, & en même-tems pour dissoudre les concrétions, employer les fondans.

Andry, dans son excellent Livre de l'Orthopédie, conseille de coucher les enfans, & d'appliquer le long de leur épine un pain chaud de seigle anisé. S'il survient, dit-il, des démangeaisons, ce signe est heureux. Il faut purger souvent & tenir toujours appliqué sur la partie de la colonne qui est lèzée, un emplâtre fondant. Il faut seconder ce moyen des suivans, & veiller sur-tout aux digestions.

Enfin il faut faire l'extension de la colonne, sans quoi la pression perpendiculaire accroît les courbures. Un arc ne peut se redresser si on fait dessus une

A a

pression perpendiculaire. On n'a point encore trouvé jusqu'à présent un moyen de faire avantageusement cette extension. Andry conseilloit de forcer l'enfant à être toujours couché horizontalement sur le dos; mais ce n'est pas là leur faire extension, ce n'est que s'opposer à la pression perpendiculaire: d'ailleurs il faut de l'exercice, & quel est celui auquel peut se livrer un enfant couché sur le dos?

Ceux mêmes qui ont intérêt de conseiller les corps, en ont si bien senti toute l'inutilité & même le danger, qu'en en prescrivant l'usage, ils ont conseillé l'extension. Ils ont proposé de mettre au col de l'enfant un collier de fer, garni de laine, aux deux côtés desquels ils attachent des cordes qu'on passe d'un côté dans une poulie & de l'autre côté dans une autre: on tire les cordes & l'on élève l'enfant en l'air. J'ai été bien étonné de voir, il y a peu de tems,

M. Pouiteau, si célèbre en Chirurgie, approuver cette affreuse méthode dans un Livre que lui a dédié un Ouvrier en corps. Que ce Tailleur fasse de son mieux l'éloge des corps, on lui pardonne cette charlatanerie qui ne paroît pas lui avoir beaucoup réussi à Paris. Mais qu'il propose le moyen affreux que je viens d'exposer, c'est ce qui doit révolter tous les gens qui en connoissent le danger. Quels motifs ont donc engagé M. Pouiteau à accepter la Dédicace de cet Ovrage & à le revoir ? Pour moi je dois à la vérité l'exposition des dangers de la méthode indiquée. Je fçais qu'on m'opposera que quelques Allemands y ont applaudi, l'on pourra citer en sa faveur M. Heister, on rapportera même des succès. Mais est-il permis pour donner plus ou moins de graces à un enfant de l'exposer à perdre la vie ? Cette méthode ne ressemble-t-elle pas à ce jeu terrible dans lequel on dit aux enfans

A a ij

qu'on va leur faire voir leur grand-pere, en les élèvant de terre par-dessous le menton ? L'expression même ne prouve-t-elle pas le danger de l'opération ? Il y a nombre d'observations qui constatent que ce jeu a été funeste à quelques enfans ; nombre d'autres constatent que la méthode proposée l'a été également à des femmes & à des jeunes personnes. Il ne manquoit plus que de prescrire de tirer par les pieds.

Cependant cette méthode si dangereuse m'a fait imaginer un moyen utile, agréable & sans danger. Je conseillerois d'attacher une corde très-haute, à laquelle on feroit des nœuds d'espace en espace. On divertiroit l'enfant en l'engageant à monter & à descendre le long de cette corde à peu-près comme le font les Maçons le long de celles qu'ils attachent au haut des toits & qu'ils font descendre jusqu'en bas. Ils s'en servent en place d'échelles, ne pouvant en avoir

d'assez hautes. Si les meres craignoient une chute , il y auroit mille moyens pour obvier à cet inconvénient. Par-là on ne forceroit rien , la nature ne feroit point fatiguée , les efforts feroient doux. Quelquefois les enfans ont été redressés en s'amusant à sonner les cloches & à se laisser enlever avec la corde. Le plaisir que les enfans prennent à ces jeux , n'est pas ce qu'il y a de moins salutaire.

Les bosses peuvent reconnoître pour cause le rachitis , les scrophules & les spasmes ; c'est au Médecin dans ces cas à prescrire les remèdes appropriés. Il est cependant probable que ces vices des humeurs tirent eux - mêmes leur origine de la gêne des vêtemens , puisqu'ils étoient bien plus rares chez les anciens , qu'on ne les connoît presque point encore chez les nations qui jouissent de la liberté dans leurs habits.

On opposera peut-être que des personnes maigres & grandes sont souvent

courbées sans avoir fait usage des corps ; j'en ai déjà donné la raison. Les muscles sont plus grêles, plus faibles & plus à nud ; le ventre n'étant pas assez volumineux, la poitrine fait pancher le corps en avant. Les personnes qui ont de l'embonpoint, sont ordinairement droites ; il faut donc fortifier dans ce cas & donner de l'embonpoint. Mais si le tempérament s'y oppose, voyons quels moyens l'art pourra nous fournir. On peut facilement observer que les femmes qui portent leurs marchandises sur un inventaire, sont obligées pour garder l'équilibre de se redresser, & même de porter le dos & la poitrine en arrière. Profitons de cette remarque : attachons deux plaques de plomb plus ou moins lourdes à chaque bout d'une lisière que nous passerons derrière le col de l'enfant, nous les ferons revenir sur le ventre, & pour ne pas être entraîné, il sera obligé de porter ses épaules en arrière & de se redresser.

Andry propose pour plusieurs autres difformités des moyens ingénieux. On ne peut mieux faire que de recourir à son ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces objets, de peur de devenir ennuyeux en voulant épuiser la matière.

Mais si tous les remèdes sont inutiles, si tout espoir de guérison est perdu, n'est-ce pas-là le cas de dire que les Tailleurs viennent, ils ne feront rien de pis? Mais ne pourroit-on pas donner les corps aux vieillards qui se courbent & qu'il est impossible de redresser? On sauveroit par-là l'apparence de la difformité, j'en conviens. Il est cependant des moyens plus heureux. On peut dans ce cas mettre en usage une machine très-ingénieusement inventée par M. Portal, célèbre par ses talens & par les récompenses dont ils ont été couronnées. C'est une espèce de ceinture garnie de fer qui ne gêne aucunement la poitrine, de laquelle s'élève deux branches de fer gar-

nies, qui passant derrière le dos, & servant d'appui à l'épine, viennent sous les aisselles soutenir le poids du corps.

Enfin je vais terminer ce Chapitre par rendre la raison que j'ai promise d'un phénomène singulier; c'est que quelques jeunes personnes accoutumées à porter des corps, se plaignent dès qu'elles le quittent, de ne respirer que difficilement. Du premier abord on aurait peine à le croire, mais il faut se rappeler que les muscles perdent leurs forces par les compressions. Ceux du bas ventre dans ce cas ont perdu leur ressort par la gêne où ils ont été, jointe à la faiblesse & au relâchement que le tempérament occasionne. Lorsque de telles personnes ne portent plus les corps, les viscères ne sont plus comprimés, le foie entraîne, tiraille le diaphragme, & descend dans le ventre qui devient volumineux, parce que les muscles n'opposant aucune résistance, c'est

laisserent à peu-près dans le cas où se trouvent, après leurs couches, les femmes, dont le ventre a été très-distendu ; les viscères balottans entraînent l'organe principal de la respiration, dont la fonction est gênée. Que fait-on alors ? On ceint le ventre pour opposer aux viscères un point d'appui. Il faut donc dans le cas dont je parle, puisque les circonstances sont les mêmes, rejeter les corps, & adopter les ceintures, qui n'ont été bannies que par l'inconstance des modes. Je vais dans le Chapitre suivant établir & l'origine & la nécessité de ce vêtement.



Bb

CHAPITRE III.

De l'origine & de l'utilité des ceintures.

LA ceinture est le vêtement le plus naturel à l'homme : c'est le premier que par pudeur il se fit, ainsi que nous l'apprennent nos Livres sacrés. Une raison non moins puissante, je veux dire le besoin, en établit universellement l'usage.

Le Sauvage le plus foible qui ne put suivre les autres à la course sans haléter, sentit qu'en appuyant sa main sur ses viscères, qu'en soutenant ses reins, ou plutôt le foie qui descend jusques dans cette région, il étoit aidé dans sa course & respiroit plus facilement ; dès-lors il se fit une ceinture. La force & l'agilité sont les premiers biens de la nature : les hommes durent faire grand cas de

ce vêtement qui leur procuraient des moyens de défense & de conservation; réunis en société, ils le conservèrent toujours, quoiqu'il ne parût évidemment avantageux qu'à ceux dont la vie active se rapprochoit de la vie primitive, tels que les Coureurs, les Laboureurs & les Voyageurs. Le désir de plaire fit orner cet ajustement. Ce ne fut dans l'origine que de quelques jolies coquilles, de quelques perles ou pierres brillantes. Les arts en se perfectionnant l'embellirent de plus en plus. Chacun s'orna selon son rang & sa dignité : c'étoit sur la ceinture que les premiers héros portoient les signes de la valeur. Celle de Philoctète étoit enrichie de Sangliers, de Panthères, de Lions, & enfin de tout ce qui pouvoit imprimer la terreur. Quant aux femmes elles ne faisoient éclater sur les leurs que tout ce qui pouvoit séduire. C'est pourquoi dans Homère, Junon demande

Bb ij

à Vénus sa ceinture, à dessein de charmer Jupiter, & de le détourner de l'attention favorable qu'il donnoit aux destinées des Troyens. Rien n'est plus galant que cette description d'Homère.

Cet ornement est, en effet, le plus brillant de tous, comme on peut s'en convaincre par les tableaux des Peintres. Le visage d'une jolie femme est moins éclatant quand les diamans l'accompagnent, que lorsqu'ils sont placés au dessus de la tête ou à la ceinture. Les Sculpteurs & les Peintres qui font leur étude du vrai beau, de celui qui réside en l'harmonie, n'ornent ni le col ni les oreilles ; mais ils embellissent avec plaisir le vêtement qui sert à faire briller & l'habit & la taille. Au lieu donc de placer aux oreilles les marques de l'opulence & de la dignité, comme le faisoient les Dames Romaines, il vaudroit mieux à l'imitation des Orientales, embellir la ceinture.

Les hommes réunis en société donnèrent à ceux qu'ils choisirent pour les gouverner des marques d'autorité. Elles furent extérieures, pour que chacun pût reconnoître celui auquel le pouvoir étoit confié & obéir à ses ordres. Ces signes durent être eux-mêmes de quelque utilité: car ce n'est que lorsque l'on s'éloigne de la nature que les symboles deviennent aussi peu agréables qu'utiles. A quoi servent, en effet, ces rubans diversement placés, ces bijoux qui ne sont d'aucun usage? Comme la ceinture contribuoit à exercer la force & le courage, elle fut le signe de ces vertus: aussi ceux qui chez les Grecs avoient donné des preuves de valeur, en étoient décorés d'une particulière. C'étoit à la ceinture qu'on portoit les marques de sa dignité, son argent, ou ce qui étoit le signe de convention. Les Prêtres jaloux d'autorité en eurent de spéciales. Un homme qui n'en portoit

B b iij

point, étoit regardé comme un lâche, ou comme un homme sans état & sans qualité. Les Romains représentoient avec des ceintures les Dieux de la République, & ils n'en donnoient point aux Dieux étrangers, dont le culte n'étoit que toléré.

Si cet ajustement fut pour les hommes les signes de la force & du courage, il fut pour les femmes celui de la sagesse & de la pudeur. Toutes les filles serroient leurs ceintures pour faire voir la finesse de leur taille, & prouver par-là leur virginité, à peu près comme chez nous on fait ferrer aux jeunes filles le bas de leurs corps. Bientôt par coquetterie, elles en placèrent une autre au-dessous du sein pour l'affermir davantage : c'étoit à l'époux à la délier le jour des noces.

Les femmes pendant leur première grossesse relâchoient leur ceinture; mais elles ne pouvoient la quitter. Après leur

première couche, elles la consacroient à Diane ; dès-lors elles pouvoient la porter en tout tems plus ou moins serrée, & même la rejeter si elles étoient indisposées. Les vieilles avoient le même privilége ; mais une jeune personne qui n'en eût pas porté, eût passé pour débauchée & eût été déshonorée.

Toutes ces idées subsistoient dans les premiers tems de notre Monarchie ; & dans quelques Provinces la ceinture est encore un signe de sagesse, puisque la fille qui en se mariant, renferme dans son sein le gage de l'amour, est empêchée par ses compagnes de se présenter à l'Eglise avec cet ornement. Lorsqu'un vassal rendoit hommage à son Seigneur, il mettoit bas son épée & sa ceinture. Chacun selon son état en avoit une particulière. Alors chaque citoyen se faisoit honneur de son rang & n'avoit d'autre ambition que d'y briller, parce qu'il ne pouvoit se donner pour ce qu'il

Bb iv

n'étoit pas. Les plus beaux tems d'un Empire sont ceux où chaque état a sa marque distinctive, où chaque citoyen se tient dans le rang où l'a placé la nature, & n'aspire qu'à celui que peuvent lui procurer ses talens ; mais dès que les richesses, fruit empoisonné des conquêtes, furent entrées dans l'état, l'ambition, la jalouſie les suivirent, le luxe confondit les Grands & le peuple, les vêtemens furent indistinctement ornés, & l'on oublia l'utile pour l'agréable. En vain des loix somptuaires tentèrent de réprimer le faste, en ne permettant qu'aux filles de joie ou à leurs suppôts de porter les ceintures dorées ; cet ajustement ne fut bientôt plus qu'un ornement, que les corps en s'introduisant rendirent inutile. Pour rétablir donc l'usage avantageux des ceintures, il faudroit bannir les corps. C'est à ce dessein que j'en ai démontré tout le danger.

D'après ce que j'ai dit dans le cours

de cet ouvrage, on a dû entrevoir l'utilité des ceintures : elles soutiennent les viscères, donnent de l'agilité, des forces & des graces ; elles favorisent les digestions, sont utiles & quelquefois nécessaires aux femmes, enfin elles sont la plus brillante de toutes les parures.

La nature trace toujours la route qu'il faut suivre ; elle a connu l'avantage des ceintures, c'est pourquoi elle a tellement disposé les muscles du bas-ventre qu'ils en forment une naturelle. Mais le relâchement que le tempérament & une humidité sur-abondante procure à tout le corps, & sur-tout au bas-ventre, oblige quelquefois à recourir à l'art, non pour diriger la nature, mais pour la seconder.

Le ventre des enfans étant long & volumineux & les muscles naturellement faibles, n'opposant point assez de résistance, le foie entraîne le diaphragme, le ventre s'amplifie & la respira-

tion est générée. Les corps remédient à ces inconvénients, mais ce mal n'est réparé que par un autre plus grand. Il faudroit sans nuire à la respiration & au développement de la poitrine soutenir le foie, fixer les intestins, & ne pas empêcher les muscles du bas-ventre de se fortifier. Qui peut mieux remplir ces indications que le vêtement dont je parle ?

Non - seulement la ceinture ne nuit pas à la respiration & au développement de la poitrine, mais encore on peut assurer qu'elle y est favorable. Les voyageurs qui ont besoin de l'intégrité de cette fonction, portent des ceintures, & par ce moyen ils font de longues routes sans être ésoufflés, parce que le principal organe de la respiration n'a souffert aucun tiraillement. Les habitans de l'isle de Formose, courent avec une vitesse si surprenante qu'ils prennent le gibier à la course, & surpassent

leurs chevaux. Les Chinois attribuent tant de légèreté à ce que jusqu'à l'âge de quinze à seize ans on leur tient les reins ferrés. Mais c'est moins la ceinture qui leur procure cette agilité, que l'habitude qu'ils contractent aisément au moyen de la ceinture.

Non-seulement ce vêtement donne de l'agilité, mais même il donne de la force. Lorsque les crocheteurs ont un fardeau pesant à soulever, ils se ceignent les reins. On voit souvent des frotteurs en faire usage, & par ce moyen se fatiguer bien moins que les autres. C'est sans doute d'après de semblables observations que les anciens établirent le siège des forces dans les reins. Ceignez vos lombes, dit l'Ecriture, pour dire prenez des forces. Comme de cette région il part des nerfs qui vont se distribuer aux parties de la génération, c'est-là que les anciens faisoient des frictions aromatiques lorsqu'ils vouloient ranimer

leurs forces & s'exciter à l'amour ; la chaleur que procuroient les ceintures ne pouvoit que seconder toutes ces vûes.

Non-seulement les ceintures donnent de l'agilité , de la force , mais encore elles rétablissent les digestions & la santé. Quand l'estomac est gêné par les corps ou refoulé par les viscères , il remplit mal sa fonction importante. Dès-lors on voit paroître ces maladies de nerfs & ces vapeurs si redoutables , parce que les alimens trop tôt précipités , n'ayant pas subi dans l'estomac une élaboration assez grande , ils fermentent dans les intestins & dégagent un air qui , ne trouvant pas d'issuë , les distend & les irrite : telle est l'origine de ces vents dont les hypocondriaques sont si ordinairement tourmentés. Mais au moyen du vêtement proposé , l'estomac seroit soutenu , le foie & tous les viscères seroient maintenus , & les alimens n'étant pas

aussitôt expulsés, la nutrition seroit mieux perfectionnée.

Le ventre des femmes, ainsi que je l'ai prouvé, est plus long & plus volumineux que celui de l'homme. Le relâchement qui est naturel au sexe, est cause quelquefois que l'abdomen après plusieurs couches grossit & déforme la taille; c'est cet inconvénient qui a contribué à conserver parmi les femmes l'usage des corps; mais la ceinture rempliroit bien mieux les indications; elle conserveroit leur taille & même elle préviendroit ces hernies ombilicales dont plusieurs d'elles ne sont incommodées après leurs couches, que parce que les muscles du bas-ventre, déjà affoiblis par les compressions des corps, ou par la faiblesse du tempérament, ont été trop distendus pendant la grossesse & se trouvent relâchés après l'accouchement.

Mais ce vêtement seroit avantageux pendant la grossesse même. Chez les

anciens les femmes ne le quittaient point pendant leur première grossesse. J'ai entendu dire à M. Petit, dont les connaissances m'ont dirigé dans l'étude de la nature, que l'on cherchoit souvent bien loin la manière de remédier à des avortemens habituels, & que les moyens employés étoient, dans quelques circonstances, inutiles ou dangereux. De semblables accidens, disoit ce Médecin, non moins éloquent que savant, ne sont quelquefois produits que par le balottement du ventre & de l'uterus. Il conseille dans ce cas de faire usage des ceintures. Plusieurs observations ont confirmé la vérité de cette remarque.

Ce qu'il y a de plus utile devient dangereux par une mauvaife application; c'est pourquoi il est important de connoître la manière de placer la ceinture. J'ai vû des enfans dont on comprimoit la poitrine & le bas-ventre: si

on place trop bas ce vêtement, il peut ferrer les os du bassin & la partie inférieure du ventre. Il faut donc le placer positivement sur les reins, de manière qu'il passe sur l'ombilic, & sur-tout ne le serre que de manière à soutenir & affermir les viscères : car s'il faisoit une trop forte compression il gêneroit l'accroissement des organes de la génération, le développement de parties inférieures, & par le refoulement qu'il occasionneroit, les nerfs seroient comprimés & donneroient lieu aux spasmes & autres maladies nerveuses. Les chevaux ne sont si sujets à l'asthme que parce qu'on les sangle trop fortement, & qu'on place le plus souvent la sangle sur leur poitrine : cette observation mériteroit quelque attention. Le danger est d'autant plus grand chez ces animaux, qu'ils ont l'organe principal de la respiration très-foible, ce qui fait qu'ils résistent moins que l'homme à la fatigue :

CHAPITRE

car après plusieurs jours de marche les Officiers Militaires sont plus embarrassés pour conduire leurs chevaux que leurs soldats.

Il est probable que les femmes se détermineront difficilement à adopter cet ajustement qui entraîneroit dans nos modes une trop grande révolution ; mais qu'elles le donnent à leurs jeunes filles, qu'elles le leur laissent porter longtems, on se convaincra par degrés de son avantage, & il fera universellement adopté. Il le mérite d'autant plus qu'il donne de la légèreté, fait paroître la taille plus élégante, la poitrine mieux développée, les hanches plus évasées, rend les contours plus naturels & plus moelleux.



CHAPITRE

C H A P I T R E IV.

Quelle doit être la manière de se vêtir dans les différentes circonstances, & dans les différens âges de la vie.

Quelques Philosophes ont prétendu que l'homme devoit vivre nud dans le climat qui l'a vu naître. D'autres ont assuré le contraire. Aristote dit que si la nature n'a pas pris la peine de vêtir l'homme, c'est qu'elle lui a donné la main, le plus parfait des instrumens, & de l'intelligence pour la diriger. Cependant l'homme Sauvage ne se couvre point. Il reste toute sa vie tel qu'il est sorti des mains de la nature. Des pays froids ont été habités par des hommes nuds, ainsi que des pays chauds, comme nous l'apprennent Tacite & César. Les Germains n'avoient presque aucun habilemens, de même que leurs enfans

Cc

avant l'âge de puberté. Les Scithes ne se couvrent point, & la raison qu'ils en apportaient, c'est que la nature donne assez à l'homme, & qu'il doit dans chaque climat endurer les rigueurs de celui qu'il habite. Personne n'ignore que les Noirs, habitans des contrées brûlantes de l'Afrique ne portent aucun vêtemens.

Voyons si en effet le reproche qu'on fait à la nature est fondé, & si cette bienfaisante mère a négligé l'homme, le plus beau de ses ouvrages. Les reproches qu'on lui fait, ne viennent souvent que de notre ignorance, ou de notre peu d'attention aux phénomènes qui sont sous nos yeux, & tel est celui dont il est ici question. La nature n'a point laissé l'homme imparfait ; elle a tissu différemment sa peau dans les divers climats dans lesquels elle l'a placé. La différence est grande entre l'homme du Nord qui ne porte aucun habit, & celui du Midi. L'un & l'autre ne peu-

vent guères habiter des climats opposés & se propager sur toutes les parties de la terre; semblables à ces arbres étrangers, qui dans leur sol natal rapportent sans culture les fruits les plus beaux, & qui transplantés dans un autre ne donnent malgré bien des soins que des fruits maigres & décolorés.

La peau dans les climats froids est beaucoup plus épaisse. Ses fibres crispées & froncées par le contact de l'air se rapprochent & lui donnent une espèce de callosité; l'épiderme n'en est séparée qu'avec la plus grande peine. La peau des noirs habitans de l'Afrique a d'autres différences encore que la couleur; elle semble différemment tissée; loin d'être dure, elle est même douce au toucher, l'épiderme est tout membraneux & s'en sépare facilement. Le liquide que laisse échapper la première est aqueux, celui de la seconde est huileux, & dans nos climats tempérés

Cc ij

cette huile n'en est point exprimée. Outre la couleur extérieure on remarque de la différence dans la couleur des humeurs, & dans le mélange des unes & des autres ; la nature a donc donné à l'homme suffisamment pour ses besoins, & dans l'état de nature il ne lui faut aucun vêtemens. Le différent tissu de sa peau sous l'un & l'autre climat, ici l'épiderme calleux & le membraneux suffisent pour le vêtir.

L'état de société apporte de grands changemens. La vie agitée du Sauvage lui rend les vêtemens moins nécessaires, il poursuit sa proie à travers d'immenses forêts; ses fatigues pour se nourrir sont quelquefois infinies. Mais en société nos soins pour y parvenir sont plus industriels que fatiguans ; aussi un Sauvage, après avoir parcouru Paris, témoignoit n'avoir rien vu de plus admirable que la rue des Boucheries. Il ne pouvoit concevoir comment il pou-

voit être si facile à tant d'hommes de se nourrir.

L'état primitif de l'homme est donc de chasser & de se reposer; c'est pourquoi on pourroit regarder l'amour de la chasse comme la passion la plus naturelle; elle nous rend à la loi du plus fort, aussi est-elle le plaisir des Rois, qui me semblent être ceux qui sont les plus près de cet état de nature.

Mais revenons à notre objet, & voyons le Sauvage jouissant de sa proie; il craint un autre plus fort ou la surprise des bêtes farouches; il se creuse dans la terre une espèce de tanière, ou une petite cabane qu'il a soin de fermer pour se mettre en garde contre une attaque imprévue: il y ramasse des feuillages pour se coucher dessus, où il s'étend sur la peau des animaux qu'il a immolés dans les pays froids. S'il connoît le feu il en allume, sinon il se réunit avec sa femme & ses voi-

sins, & tous s'échauffent mutuellement : c'est ce que font les animaux mêmes, parce qu'ils agissent conformément à leurs besoins.

L'homme, soit sauvage, soit social, dès qu'il est tranquille, ne peut donc se passer sur-tout dans les climats froids, de quelque vêtement, ou de quelque chaleur qui lui en tienne lieu ; il ne peut même dans les climats chauds, ainsi que je l'ai dit, dormir pendant la nuit en plein air sans s'exposer à de grandes maladies.

Puisque la vie de l'homme en société n'est point une vie agitée, il lui faut donc, comme au sauvage, lorsqu'il est tranquille, une chaleur étrangère, ou un moyen de conserver la sienne.

Dans les premiers tems on se couvroit de la peau des animaux : l'art perfectionna ce vêtement, l'habitude de le porter le rendit de plus en plus nécessaire ; l'air extérieur ne pouvant

endutcir la peau , l'habitude & la pa-
ressé obligèrent les uns à se couvrir plus
que les autres ; dès-lors on distingua
mieux les tempéramens, & si l'on gagna
des avantages , on en perdit d'autres , &
principalement la force & la santé. D'a-
près ces principes il faut donc , selon les
circonstances & le genre de vie , tâcher
de se rapprocher de l'état le plus naturel
dont on s'éloigne faute de réflexion.

L'enfant qui sort du sein de sa mère
ne peut endurer toute la rigueur des élé-
mens. Pourquoi , dira-t-on , la nature ne
l'en a-t-elle pas garanti ? Mais n'ai-je
pas déjà dit , que lorsqu'il est venu au
monde , il n'a besoin que d'être rap-
proché du sein de sa mère , & de par-
tager sa chaleur. Je crois avoir assez
démontré les avantages qui résulte-
roient de cette méthode.

Confidérons à présent les dangers qui
s'ensuivent de la trop grande quantité
des vêtemens & pour l'enfant & pour
l'adulte.

La manière d'emmailloter les enfans sans considérer les difformités qu'elle peut occasionner, est très-dangereuse par la seule chaleur qu'elle procure. On n'a nul égard aux saisons ; les maillots employés au mois d'Août sont aussi échauffans, que ceux qu'on donne au mois de Décembre.

L'enfant comme je l'ai dit, est tout humide, & cette humidité est le principe de sa force & de son accroissement, c'est pourquoi les anciens l'appellèrent humide radical. La chaleur le desséche & l'évapore : aussi l'enfant qu'on échauffe trop, maigrit ; il devient foible & s'épuise. La force de la vie, au lieu de se concentrer dans la machine pour mettre en jeu tous les ressorts, s'affoiblit, parce que les vaisseaux de la peau font une trop grande sécrétion : aussi j'ai presque toujours remarqué que les maillots des enfans sont très-humides à cause de l'excès de leur transpiration,

transpiration, & nous allons exposer les dangers qui résultent & pour l'enfant & pour l'adulté de cette sécrétion trop abondante.

Le grand nombre de vêtemens qu'on donne aux enfans, procure à toute la surface de leur corps, une chaleur trop disproportionnée à la chaleur ou au froid qui règne dans l'atmosphère. Les pores de leur peau sont relâchés, & laissent échapper trop de vapeur humide. Mais lorsqu'on les déshabille pour les changer, ils sont exposés à l'air, & tout-à-coup il se fait une constriction qui cause les plus grands défordres. Aussitôt surviennent des coliques, des convulsions ou pour le moins des rhûmes & des coquiches dont on est d'autant plus étonné que l'enfant est ordinairement plus couvert. Mais c'est précisément l'excès des couvertures qui cause le rhume, parce lorsqu'on les quitte pour le plus petit instant, on passe tout-à-coup par des va-

Dd

riations trop grandes : car on n'est incommodé ni par le chaud, ni par le froid, mais par le passage subit de l'un à l'autre extrême.

Il feroit, pour ainsi dire, plus naturel à l'enfant de n'avoir point de vêtemens que d'en être surchargé, l'excès de la chaleur est bien plus dangereux que celui du froid, & l'on pourroit assurer que notre méthode de couvrir les nouveaux nés est une des principales causes de la dépopulation.

Une transpiration excessive est également dangereuse à tout âge. Elle épuise & les enfans & les adultes. Les uns & les autres perdent le principe humide, si nécessaire à la vie : c'est ainsi que la chaleur flétrit & desséche les plantes en absorbant l'humidité qui leur donne la fraîcheur, l'éclat & la force. Les habitans des pays froids s'épuisent en passant dans des pays chauds, parce que leur peau est tellement tissue, qu'elle laisse

échapper la partie aqueuse des humeurs que la chaleur rarefie ; celle des Nègres en Afrique ne laisse passer dans ces contrées brûlantes qu'une partie huileuse atténuée par la chaleur, laquelle s'oppose à ce que la partie aqueuse sorte avec abondance.

Les anciens qui avoient étudié la nature plus attentivement que nous, remarquèrent ces différences & mirent à profit leur observation. Ils s'aperçurent qu'il falloit quelquefois reprimer la transpiration, & pour imiter la nature, ils conseillèrent dans les pays secs & chauds l'usage des frictions huileuses : elles étoient en usage en Grèce & en Italie. Galien les recommande en plusieurs endroits de ses ouvrages. J'ai déjà dit que dans quelques contrées de la Perse on verse de l'huile sur la tête pour remédier aux inflammations du cerveau. Tout étoit symbolique chez les anciens, on voulut sans doute en

D d ij

adoptant cet usage au sacre des Rois, leur apprendre qu'ils devoient conserver l'intégrité de leur jugement & de leur raison,

Le besoin rend un peuple industrieux. Les Asiatiques lorsqu'ils font passer à leurs chameaux des déserts arides & brûlans, les enduisent par-tout le corps d'une matière gommeuse pour réprimer leur transpiration, par ce moyen ces animaux supportent la plus grande chaleur sans être épuisés ni tourmentés par le besoin de boire. Ils font moins de perte, ils ont moins à réparer, & vivent le tems prescrit par la nature : car la transpiration excessive ; abrège la vie ; on pourroit peut-être en dirigeant cette sécrétion ou en éloigner ou en accélérer le terme. Les expériences de M. de Réaumur sur cet objet sont très-curieuses. Il prolongea la vie à des insectes en les enduisant d'huile en certaines parties, & fit parcourir à d'autres plutôt que de

couûtume leurs périodes en les échauffant. Puisque l'art a trouvé moyen de pro-
longer la vie des animaux au-delà des
limites ordinaires, pourquoi désespérer
de pouvoir procurer à l'homme le même
avantage ?

Le grand froid n'a point les dangers
de la grande chaleur, il a même des
avantages. Hippocrate dit que les arbres
doivent endurer le froid pour porter
de bons fruits, qu'ainsi l'homme doit
endurer la rigueur de l'hiver. Mais
comme c'est risquer de perdre un ger-
me que de le confier en hiver à la ter-
re, échauffez l'enfant dans les pre-
miers tems, puisque c'est le vœu de la
nature, mais échauffez-le en songeant
qu'il doit être en état de supporter après
quelques années le plus grand froid.
Quand on examine de près l'enfant qui
est ordinairement peu vêtu, on est éton-
né d'apercevoir en lui un aussi grand
degré de chaleur naturelle. Les gens

Dd iij

peu vêtus deviennent forts & robustes, ils ont moins d'infirmités & vivent plus longtemps que les gens frileux qui traînent toujours une vie infirme & languoureuse. Les Bergers qui couchent dans une petite cabane au milieu des champs sont les plus robustes des hommes. Les Galériens exposés à toutes les intempéries de l'air deviennent également robustes. Qui est-ce qui n'a pas éprouvé qu'on supporte mieux un grand degré de froid qu'un grand degré de chaleur? N'est-on pas plus sain & plus léger pendant l'hiver que pendant l'été. Les pays froids sont bien plus peuplés que d'autres, c'est ce qui a fait appeler le Nord par tous les Naturalistes la pépinière de l'Univers.

Mais si le froid est avantageux, l'humidité expose aux plus grands dangers. Par elle la transpiration est arrêtée, tout tombe dans le relâchement, & la force de la vie est affoiblie. Il faut la ranimer

alors , soit par la chaleur du feu , soit par celle des vêtemens , soit enfin par l'exercice.

Concluons de tout ce qui précède que généralement il faut peu vêtir les enfans sur-tout lorsque par l'agitation & l'exercice ils obéissent à l'impulsion de la nature. Mais faisons attention que le Sauvage lui-même est couvert lorsqu'il est tranquille. Sa cabane lui sert , pour ainsi dire , de vêtement ; elle le met à l'abri de l'injure des élémens. Il y évite l'humidité en se chauffant , s'il connaît l'art d'extraire le feu. Il ne prend son sommeil que sur la dépouille des animaux qu'il a vaincus. N'est-il donc pas ridicule de vêtir de la même manière l'enfant qui joue , qui s'exerce tout le jour , & celui qu'on oblige à étudier ou à rester tranquille pour n'en pas être importuné ; celui qui habite un lieu sec & celui qui en habite un humide ?

Si vous imitez la nature en couvrant
Dd iv

peu l'enfant, imitez-la également en le laissant s'agiter & s'égayer en liberté. Le Sauvage est nud, mais il éprouve de grandes fatigues pour se nourrir. Puisque nous ne sommes plus dans cet état de nature, qui n'est pas celui où l'homme est le plus heureux, couvrons les enfans, mais de manière qu'ils sentent à travers leurs habits les variations de l'air: un léger froid extérieur rendra plus active la chaleur qui les anime & les vivifie. Les anciens comparoient cette chaleur interne & naturelle à un feu; & tous les pores de la peau aux tuyaux par lesquels s'échappoit la respiration qu'ils regardoient comme la fumée. L'effet de la chaleur extérieure est de donner plus de diamètre à l'ouverture de ces pores en les relâchant, & alors la chaleur interne se dissipe à peu près comme il arrive lorsque le tuyau d'une cheminée est trop évasé. Tenez donc toujours les vaisseaux de la peau

en un léger état de constriction par le froid extérieur; que ce froid soit modéré, sans quoi pour suivre la comparaison le tuyau trop retréci refoulera la fumée, qui retenue à l'intérieur causera les plus terribles désordres.

Comme rien n'est plus dangereux que de changer de vêtement, sur-tout lorsqu'on en quitte un très-épais; faites porter en tout tems à l'enfant le même habit. Ce n'est pas le froid qui incommode, mais le passage subit du chaud au froid. Ces alternatives & ces variations de froid, de chaud & d'humide, qui par elles-mêmes peuvent faire tant d'impression, rendent encore leur influence plus sensible lorsqu'on change d'habits & qu'on en prend de plus légers; alors elles sont plus dévastantes, dit Sydenham, que la peste & la famine: aussi ce grand Médecin conseilloit-il à ceux qui se couvroient beaucoup de ne quitter leurs habits d'hiver qu'au solstice d'été.

Un précepte utile devient souvent dangereux, parce qu'on cherche trop à l'étendre. La nature va par degrés, il feroit bien dangereux à un âge avancé de chercher à rompre une habitude ancienne en se couvrant légèrement en tout tems. L'exercice & l'habitude, la nature du climat & le tempérament doivent donc regler la quantité des vêtemens.

Mais quelle doit être leur qualité? Cet objet est bien plus important dans les climats chauds que dans les nôtres. Les Egyptiens étoient vêtus de lin, ils rejettroient la laine comme dangereuse, ils la proscrisoient des temples, & par une utile superstition, ils persuadoient au peuple qu'elle étoit profane, & ne pouvoit être consacrée aux Dieux après avoir été arrachée aux animaux. C'est ainsi que dans ces contrées la politique des Pontifes employoit le dogme de la mététempsycose pour assurer son pouvoir

& conserver la santé des peuples qui y étoient soumis. Tout vêtement tiré des animaux est dangereux dans les pays chauds. Keil, dans sa Médecine Statique, remarque que l'attraction des vêtemens est en raison composée de leur poids & de leur surface. Le cuir attire le plus de tous. La laine attire moins ; les végétaux, moins encore & le lin le moins de tous. Ces observations sont essentielles à noter, & l'on doit y avoir beaucoup égard, lorsqu'on vit en un lieu infecté par des vapeurs putrides ; par des maladies contagieuses , ou bien lorsque l'on est malade, & que la transpiration est âcre. La laine, dont les Turcs font grand usage , ne contribue pas peu , selon quelques Médecins , à perpétuer , pour ainsi dire , la peste chez eux. Par une suite de sa propriété attractive, elle se nettoie moins bien que le linge , & conserve longtems les miafmes putrides. On ne sauroit croire com-

biende maladies ont disparu par l'usage du linge. C'étoit l'usage de la laine qui avoit rendu le bain si nécessaire aux anciens dans les climats froids comme dans les climats chauds. Il ne faudroit donc point donner aux enfans des vêtemens de laine. Cheine, Médecin Anglois, qui pendant toute sa vie ne s'occupa qu'à rendre ses infirmités supportables & à prolonger son existence, assure que la laine épuise comme le diabète. Profitons donc de ces observations pour prévenir bien des infirmités & pour satisfaire aux besoins de l'enfant conformément au vœu de la nature.

Quant à la forme des habits, je crois inutile d'en prescrire aucune : tous les vêtemens qui ne gèneront point seront convenables. Je m'en remets sur cet objet au goût naturel des femmes : évitez toutes ligatures, sur-tout pour les jeunes filles ; donnez - leur un simple juste ; que rien ne s'oppose à l'évasé-

ment du bassin & à celui de la poitrine ; bornez le ventre & formez la taille par une ceinture qui servira en même tems à fixer les habits dont tout le poids ne doit porter que sur l'épaule ; par ce moyen les enfans seront beaux , gais & bien portans.

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage du bain froid , tant recommandé de nos jours pour fortifier l'enfant. Des Philosophes modernes qui se plaisent à marcher dans le chemin des extrêmes , ont conseillé de plonger tous les jours l'enfant depuis le moment de sa naissance , dans l'eau froide. Mais faut-il également le faire en été comme en hiver ? Ne nous écartons point des principes des grands Maîtres , quand la raison nous dit qu'ils sont conformes à la nature.

Hippocrate conseille de laver les enfans dans une eau tiéde légèrement salée ou dans l'eau tiéde seule , s'ils sont

échauffés ; par ce moyen , dit-il , ils deviendront forts & de meilleure couleur. Galien se récrie avec la plus grande force contre l'usage où étoient les Germains de plonger les enfans dans l'eau froide ; mais ce n'étoit qu'une politique par laquelle on s'affuroit de la vitalité des enfans. On ne vouloit point élèver dans ces climats ceux qui étoient foibles : on vouloit faire observer pour tous la même règle sans aucune exception. Une politique sage sacrifie quelques particuliers au bonheur général , comme un cultivateur élague des branches pour conserver le tronc. Celui qui périffoit dans l'épreuve étoit regardé comme un fruit de l'adultère. Les Législateurs sans doute ne trouvèrent point d'autre moyen pour étouffer la tendresse qui eût aboli cet usage.

Mais puisque cette politique ne nous convient plus , n'adoptons point un usage qui peut être dangereux. Des

enfans ont péri dans les convulsions, pour avoir été baptisés à l'eau froide. Ne nous autorisons donc plus des usages des peuples, sans rechercher auparavant dans leur politique & dans leurs besoins les causes physiques & morales qui ont pu leur donner l'existence. Je ne blâme point l'usage du bain froid, mais il faut n'y arriver que par degrés. Imitons mieux la nature, ce n'est qu'après plusieurs jours que les loutres & les autres animaux amphibiens mènent leurs petits à la rivière. Le plus excellent des remèdes devient le plus dangereux lorsqu'on en fait une mauvaise application.



C H A P I T R E V.

Comment les vêtemens ont concouru avec d'autres causes à la dégénérescence, & quels seroient les moyens d'y remédier.

L'Abondance est la source de la population. Par-tout où le peuple est heureux, la multitude est nombreuse; mais ce moyen principal ne suffit pas seul au bonheur de l'Etat, il faut encore de sages loix qui préviennent toute corruption physique & morale. On donne ordinairement trop à l'influence des climats, & les institutions politiques ont un effet bien plus sensible sur la population, la santé & les mœurs. Quel rapport y a-t-il pour tous ces objets entre nous & les Gaulois, les Turcs & les Scithes, les Italiens & les Romains? La différence des usages a produit dans ces

ces mêmes contrées des changemens aussi grands.

La négligence des coutumes de nos ancêtres, est une des causes de notre dégénérescence. Ces enfans autrefois étoient exclus du lieu où seulement deux hommes étoient assemblés. Lorsqu'on ne pouvoit en introduire aucun en société, comme de jeunes plantes, on les réunissoit tous ensemble ; on ne les jugeoit qu'en les comparant les uns aux autres, & l'on n'exigeoit point qu'ils fussent des copies ridicules de l'homme fait. Leur esprit, par un développement trop précipité, ne nuisoit point à l'accroissement de leurs organes ; il étoit plus tardif, peut-être, mais il n'en étoit que plus solide & plus mâle, tant l'éducation morale est inseparable de l'éducation physique ! Mais dès qu'il fut permis aux meres de conduire leurs enfans dans la société, on vit naître de grands défordres. L'enfant naturellement imi-

E e

tateur, prit un geste, un maintien qui n'étoit point de son âge. Son esprit cessa de se développer, & ne s'exerça qu'à l'imitation. Quels exemples dût offrir à la postérité une telle génération ! La mère en considérant un adulte, crût que la forme différente qu'elle appercevoit dans la taille de son enfant étoit une erreur de la nature. Elle chercha à procurer à l'objet de sa tendresse, l'avantage précieux de la beauté. Elle le serra dans ses vêtemens ; elle ignoroit que ces proportions différentes, ces difformités imaginaires, sont le germe dont la beauté doit un jour éclore. En effet, n'entend-on pas répéter tous les jours qu'une personne dont la taille & les traits charmant les yeux, étoit laide dans son enfance. Les plus jolis enfans n'enlaidissent-ils pas en grandissant ? Il est donc une beauté propre à chaque âge : ainsi ne recherchons point dans les enfans celle de la jeunesse ou de l'âge viril, sans quoi

à la fleur de l'âge ils ne nous offriront que les imperfections de la vieillesse.

Par la raison que les vêtemens influent sur la santé, ils influent sur les mœurs. Voyez l'enfant assujetti par des liens, il est froid ou sérieux, le rire est bien loin de son cœur, & rarement même il voltige sur ses lèvres. L'impatience, le dépit occupent le plus souvent son ame. Ce qui naturellement ne devroit lui inspirer que de l'indifférence fait naître en lui la haine. Les passions sont terribles à cet âge; elles se gravent profondément, & l'habitude en est facilement contractée. Que fait-on? On le dédommage de sa torture par l'éclat de sa chaîne. Mais on fait naître l'ambition en son cœur; on lui apprend à juger des choses par les apparences & non par leur valeur réelle; ne pouvant sans douleur se livrer au penchant naturel qui le porte à s'agiter, il n'a d'autre ressource que d'imiter la sa-

E e ij

gesse & la tranquillité de l'âge mûr. Le déguisement habite donc sur son visage? S'il est sûr de ne se trahir par aucun geste, bientôt il sera dans son cœur, & l'on vient après vanter tous les moyens qu'on emploie pour lui donner de l'esprit & des mœurs!

Confidérez celui qui a toujours été libre; ses mouvements sont agréables & faciles; il semble que son ame soit toute entière dans chacun de ses membres; la gaîté circule dans ses veines; tout peint la beauté de son ame, & la générosité de son cœur; il ignore le mensonge, parce qu'il lui feroit impossible de dissimuler.

Telle est l'influence des vêtemens sur la santé & sur les mœurs: aussi ceux des enfans furent un des principaux objets de la législation de Lycurgue; il crut que c'étoit un des moyens les plus sûrs de multiplier, de fortifier & d'améliorer l'espèce humaine. Plusieurs autres

Gouvernemens l'imitèrent en prescrivant des vêtemens particuliers aux enfans. Cet objet important mérite donc l'attention des loix.

Il ne suffit pas de démontrer au peuple ce qui est bien, il faut encore une voix qui lui commande de le faire. Sans des loix les Nourrices ne renonceront point à une méthode qui leur est commode; c'est plus leur avantage qu'elles consultent que celui de l'enfant. En effet, qu'importe à toutes ces femmes auxquelles on nous confie, que nous soyons délicats ou vigoureux, difformes ou bien conformés, il n'y a que des parens ou l'Etat, qui puissent s'intéresser à ce que l'enfant possède ces qualités, parce qu'eux seuls y ont intérêt. Toutes nos actions sont dirigées par l'égoïsme. La tendresse paternelle elle-même n'est entretenue que par ce puissant agent: chaque individu ne contribue que le moins qu'il peut

au bonheur général. La société ne se soutient cependant que par ce qui est mis en masse commune : c'est donc aux loix à inspirer le Patriotisme, & à forcer par leur autorité chaque individu à contribuer au bien général, & à maintenir à ce moyen l'équilibre que l'égoïsme cherche toujours à rompre.

Mais les loix sont foibles quelquefois : le peuple se soustrait à leur empire dès qu'il peut se soustraire à la peine qu'elles imposent, c'est pourquoi celles des anciens s'associèrent à la superstition. Il faut au peuple des superstitions ; c'est un des maux nécessaires. Malheur au téméraire qui cherche à lever le bandeau de l'erreur : en cherchant à éclairer sa patrie, il l'embrasse & la détruit. C'étoit donc avec raison que chez les anciens la Philosophie ne se communiquoit que dans le secret & sous la foi du serment. C'est bien peu connoître le peuple que de s'occuper à

lui démontrer la sublimité du méchaniſme de la nature. Il faut remuer ſon esprit par la crainte ou l'enthousiasme; parcourez toutes les contrées de la terre, vous verrez que par-tout la ſuperſition eſt appropriée aux beſoins & à la nature du climat. Les anciens ne donnoient point au peuple les préceptes dans leur ſimplicité, ils ne s'amusoient point à en démontrer l'utilité. Ils multiplioient les Dieux, ils parloient ſans cesse à l'imagination; ils animoient tout; ils divinifoient les paſſions même, celles qui étoient utiles en Divinités bienfaisan-tes, celles qui étoient nuisibles en Di- vinités ennemis. Toujours ils conduiſoient la multitude, en lui présentant par-tout le merveilleux. Pour prescrire de laiſſer jouir l'enfant d'un long ſommeil, on divinifoit l'astre qui préſide à la nuit. La Lune paſſoit pour une Di- vinité ennemie des enfans. On perſua- doit au peuple que ſa lumière ou plutôt

ses regards portoient sur lui la plus maligne influence. On avoit poussé le scrupule jusqu'à ne pas laisser porter aux enfans les vêtemens séchés à sa clarté. Le peuple voyoit en cela du merveilleux, & le Philosophe une simple défense de leur laisser porter des langes humides. C'est ainsi que la Religion s'uniffoit alors avec les Loix pour forcer le peuple à se rendre heureux lui-même. La sublimité de la nôtre aura l'avantage de le conduire à la félicité par la voie même de la vérité.

Mais les Ministres de cette Religion Divine ne l'ont - ils pas un peu trop isolée ? Sans perdre de sa pureté ne peut-elle pas veiller au bonheur général de la société , comme à celui de chaque individu ? Ses Ministres n'ont-ils peut-être pas trop négligé l'étude de la nature ? Peuvent - ils absoudre ceux qui violent les rapports établis par Dieu même , pour maintenir l'ordre de l'Univers ?

nivers ? La mere qui prive son enfant de l'aliment qui lui conserveroit la vie est-elle innocente aux yeux de la Divinité, tandis qu'elle offense la nature ?

Les anciens sentirent bien que la crainte du châtiment n'intimidoit point tous les hommes, & qu'il est des ames que la Religion ne peut soumettre à son empire aussi. Les loix, pour arriver à leur but, prirent quelquefois des moyens indirects ; c'est dans de semblables vues qu'elles rendirent infâme la condition des Nourrices. Les meres alors se firent un point d'honneur d'alaiter leurs enfans : on vit naître l'émulation, & peut-être verrons-nous refleurir ces heureux tems. Mais ne pourroit-on pas commencer par veiller sur la conduite des Nourrices ? La Nation entière n'applaudiroit-elle pas à une loi qui forceroit ces femmes mercénaires à donner des soins attentifs aux enfans qu'on leur confie. Il n'est personne qui ne sente la nécessité de cette réforme.

Ff

Il faut dans les premiers tems de la vie d'un enfant le laisser dans le silence & dans l'obscurité. Les agitations alors pourroient nuire à l'ordre établi dans le développement de son organisation. Il a besoin dans les premiers momens d'être souvent alaité ; il faudroit donc qu'il fût interdit à la Nourrice de s'éloigner de sa maison & de le transporter d'un lieu dans un autre. Si cependant des circonstances extraordinaire, si la moisson, si les vendanges exigent qu'elle s'absente, ne pourroit-on pas l'obliger alors à porter son nourrisson dans un berceau ? Par ce moyen elle pourvoiroit à ses besoins, & lorsqu'elle entendroit ses cris, ne fût-ce que par impatience, elle écarteroit toute gêne, & au moins, il ne feroit point abandonné, & ne périrroit point de malpropreté & de besoin.

Lorsque l'enfant est parvenu à l'âge de six semaines, ne devroit-on pas obliger la Nourrice à le porter à peu-près comme le font les femmes de Savoie

Seroit-ce donc une si grande gène pour elle que d'être chargée d'un berceau dans lequel feroit couché l'enfant? Elle passeroit à l'un & à l'autre bord des rubans qu'elle noueroit pour obvier aux craintes de la chute. Les enfans des femmes dont je propose la méthode, ne deviennent-ils pas forts & robustes? Malgré la misere dans laquelle ils sont élevés, ils se fortifient mieux que les nôtres; il en meurt bien moins parmi eux que parmi nous, parce qu'ils jouissent de la liberté, le premier de tous les biens.

Devroit-on permettre à une femme de la campagne, de nourrir un enfant qui n'est pas le sien, lorsque ne restant presque jamais à sa maison, elle se transporte dans les villes voisines, va de l'un à l'autre village, & fait un commerce réglé dans tous les marchés voisins?

Quant à la méthode de lier & de garter les enfans, elles n'y changeront point un *iota*; l'autorité seule peut établir une réforme. Quel avantage n'y

F f ij

auroit-il pas à commettre plusieurs Médecins, dont chacun d'eux feroit obligé d'aller plusieurs fois l'année visiter les Nourrices des cantons qui lui feroient assignés ? On donneroit à ces Médecins une portion d'autorité, au moyen de laquelle ils pourroient conjointement avec le Curé du lieu retirer à une femme l'enfant qu'elle nourriroit, si elle ne lui donnoit pas des foins suffisans; il devroit être défendu à ces femmes de donner aucun médicament aux enfans sans avoir consulté le Médecin, ou en son absence, leur Curé. Les huileux qu'elles leur donnent si souvent, affoiblissant de plus en plus l'estomac, calment pour un moment les tranchées, j'en conviens; mais ils relâchent la fibre, qu'il faudroit stimuler, retardent la dentition, & causent des nodosités.

La crainte est quelquefois le seul ressort qui puisse diriger des ames mercénaires. Les loix devroient infliger une

peine plus ou moins grande à la Nourrice, qui par un mauvais régime, par défaut de soin ou par toute autre cause, auroit exposé la vie ou la santé de l'enfant confié à ses soins; les Curés feroient chargés de tenir une note sur le compte de chacune de ces femmes, & en feroient leur rapport au Médecin lorsqu'il viendroit pour faire conjointement avec eux la visite générale.

On pourroit obliger toutes ces femmes de se rendre le Dimanche, à une heure indiquée, chez le Curé, pour qu'il visitât tous les enfans. Il faudroit mettre entr'elles une noble émulation, en donnant à des tems marqués & avec le plus de solemnité possible, une récompense à la Nourrice, qui auroit eu le plus de soin & le plus de tendresse pour son nourrisson. Il faudroit attacher une honte & une espèce de deshonneur à celle à qui on auroit enlevé le sien.

Les Curés n'auroient - ils pas droit

F f iij

d'intéresser la conscience à l'observation scrupuleuse de ces loix salutaires? C'est ainsi que les Ministres de la Religion la plus sainte rendroient, aux impiés mêmes, leur état respectable. Les Prêtres ne peuvent tenir à la société par les liens qui y enchaînent les autres hommes; ils en feroient l'appui par les services qu'ils rendroient à l'humanité: l'Etat leur feroit redevable d'un grand nombre de Citoyens. Chaque famille leur payeroit un tribut de reconnaissance pour la force & la santé dont ses membres jouiroient. L'impie qui pourroit être assez téméraire pour manquer de respect à la Religion, craindroit peut-être de passer pour un ingrat. On écouteroit avec plus de respect les conseils salutaires des Ministres du Très-haut. L'homme deviendroit meilleur; ils auroient moins de reproches à lui faire, s'indigneroint moins contre lui, & lui peindroient plus souvent un Dieu bienfaisant qu'un

Dieu vengeur. C'est ainsi qu'avec des moyens bien simples on mettroit en action les plus grands ressorts. L'émulation, la honte, la crainte, la Religion, l'intérêt, tous ces puissans motifs concoureroient à une réforme nécessaire.

L'homme fait pour ses descendants ce qu'on a fait pour lui ; affranchissez vos enfans de leurs liens, ils en affranchiront leur postérité. Seroit-il difficile aux loix de faire porter, jusqu'à un certain âge, un vêtement commode, dont elles prescriroient la forme ?

On ne peut gueres ramener l'ordre dans le physique qu'on ne le rétablisse dans le moral. Chacun convient de la nécessité de rectifier l'un & l'autre. Le seul moyen d'y parvenir, c'est de s'intéresser à l'enfance. Il me semble, & je ne le dis que d'après les plus grands hommes, qu'il n'est point d'entreprise, quelque grande qu'elle soit, qu'un Etat, en portant ses vues de ce côté là,

F f iv

ne puisse tenter avec succès. Il n'est point de degré de gloire , quelque élevé qu'il soit, auquel il ne puisse prétendre. Ce n'est qu'à un certain âge qu'on devroit admettre les enfans à l'étude des sciences : elles sont un poison pour un esprit médiocre. Le plus sûr moyen d'avoir des savans, & de les rendre utiles & respectables , c'est que peu de personnes étudient , & qu'il n'y ait que ceux qui ont des dispositions , qui se livrent à la science. Déjà dans tout le Royaume de Suéde , on renvoie à la société & aux arts méchaniques l'enfant qui paroît n'avoir aucune aptitude aux sciences spéculatives. Tout le monde chez nous aspire à l'invention , & l'on manque pour l'exécution de la multitude des bras nécessaires. Quel est dans notre Royaume l'enfant de la classe la plus médiocre , qui n'ait passé dans les Colléges ses années les plus précieuses , c'est - à - dire , celles pendant lesquelles il eût acquis de la force & de l'adresse pour tout le tems

de sa vie ? Quel est le Citoyen occupé dans son commerce, qui ne préféreroit pas le plus léger des talens à ce qui lui est resté des connaissances superficielles qu'on lui a fait acquérir pendant les plus beaux momens de sa jeunesse ? En est-il un seul qu'on ait pris soin d'instruire de l'histoire de sa nation ? qui sache quels sont ses devoirs de Citoyen , quels sont ses obligations & ses droits ? Les Colléges ont leur utilité sans doute ; mais qu'on n'y envoie que des enfans capables de profiter des leçons qu'on pourroit y donner , & l'on verra dès lors s'élever des pensions gymnastiques, dans lesquelles on ne cultivera pas moins l'esprit & les mœurs que la force & l'adresse ?

Mais lorsqu'il s'agira d'établir des loix propres à réformer le physique & le moral, ne sera-t-il pas important de rassembler sur ces objets, les divers conseils de ceux qui se livrent par état à l'étude de la nature ? La Chine ne fait

élever ses Princes que par des Médecins ; il faut faire naître l'émulation & favoriser leur zèle ! Aléxandre , le modèle de tous les héros , en fut un en ce genre ; il n'eut pas moins l'ambition d'éclairer l'univers, que de le conquérir ; ce héros lui-même ne dût peut-être toute sa gloire qu'à la politique d'Aristote son gouverneur. Sans Aristote nous n'eussions jamais eu d'Aléxandre , & sans Aléxandre nous n'aurions point l'immense collection qui sert encore de modèle & dans la politique & dans la science de la nature. Ce n'est point aux Grands à descendre comme Néron dans l'arène ; ils doivent seulement couronner le vainqueur : ce n'est point à eux à analyser la lumière ; ils doivent être le foyer qui rassemblant les rayons , échauffe & vivifie la nation qui a remis ses droits en leurs mains. Qu'ils ne désespèrent point des plus grands changemens , ils y parviendront en imitant la nature. Les

moyens les plus simples seront ceux qui par la chaîne des effets , produiront les plus avantageuses révolutions.

F I N.

Fautes à corriger.

- Page 73. *lig.* 1. trop légèrement à la couleur des Négres , *l'intensité* , *lisiez* trop légèrement la couleur des Négres à l'intensité.
88. *l.* 5. plus , *lis.* plutôt.
115. *l.* 4. communication , *lis.* commisération.
156. *l.* 4. au-dessus , *lis.* au-dessous. *Lig.* 19. oblitairés , *lis.* oblitérés.
157. *l.* 5. *supprimez* qui.
178. *l.* 4. que fait , *lis.* qu'a fait.
180. *l.* dern. les jours , *lis.* le premier jour.
182. *l.* 7. ces , *lis.* les.
204. *l.* 5. *supprimez* favorables.
206. *l.* 13. tirées , *lis.* lézées.
208. *l.* 17. mucilagineuses , *lis.* cartilagineuses.
216. *l.* 13. captivité , *lis.* capacité. *Lig.* 20. je poserai , *lis.* j'exposerai.
220. *l.* 4. raccourci , *lis.* racorni.
222. *l.* 6. suffisent pour , *lis.* suffisent quelquefois pour.
223. *l.* 13. l'anime , *lis.* l'amuse.
237. *l.* 14. seroit , *lis.* seront.
239. *l.* 20. affection , *lis.* affectation.
240. *l.* 7. uns , *lis.* unes.
260. *l.* 13. librement à la vie , *lis.* librement à la fonction la plus importante à la vie.
267. *l.* 15. terteux , *lis.* terreux.
276. *l.* 9. aux enfans , *lis.* à l'enfant.
278. *l.* 14. les , *lis.* le.
282. *l.* 7. *supprimez* leur.
286. *l.* 3. plus foibles , *lis.* trop foibles. *Lig.* 21. le , *lis.* son.
287. *l.* 11. donner les , *lis.* donner aussi les.
288. *l.* 17. occasionne , *lis.* a occasionné.
318. *l.* dern. *supprimez* la.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. <i>Combien il importe au Gouvernement de s'occuper de l'Enfance.</i> pag. 1	
CHAP. II. <i>Etat & besoins d'un enfant qui vient de naître.</i>	15
CHAP. III. <i>Des différentes manières de vêtir les enfans au sortir du sein de leur mere.</i>	30
CHAP. IV. <i>Recherches sur l'antiquité des maillots, & sur les avantages qui ont pu contribuer à conserver leur usage.</i>	39
CHAP. V. <i>De la nécessité d'abandonner l'usage des maillots.</i>	49
CHAP. VI. <i>Réforme à faire dans la manière d'habiller & de coucher les enfans.</i>	75
CHAP. VII. <i>Inconvénients des béguins & têtieres.</i>	95
CHAP. VIII. <i>De la tête en général, & des usages des divers peuples relativement à cette partie.</i>	106

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. IX. <i>Ce qui doit s'observer relativement à la tête des enfans.</i>	116
CHAP. X. <i>Comment tout ce qui gêne l'accroissement des enfans, s'oppose au développement de leur esprit, & comment tout ce qui développe trop tôt leur esprit, s'oppose à leur accroissement.</i>	131

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. <i>Differences notables entre l'homme, la femme & les enfans.</i>	151
CHAP. II. <i>Combien sont contraires à la santé la plupart des vêtemens communs & particuliers à l'un & à l'autre sexe.</i>	164
CHAP. III. <i>De l'origine des corps & de leurs différentes espèces.</i>	179
CHAP. IV. <i>Du danger des corps en général.</i>	195
CHAP. V. <i>Danger des corps, relativement à la respiration.</i>	201
CHAP. VI. <i>Danger des corps, relativement à la nutrition.</i>	217

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VII. <i>Danger des corps, relativement à l'accouchement.</i>	221
CHAP. VIII. <i>Combien les corps nuisent à la beauté.</i>	230
CHAP. IX. <i>Recherches sur les causes qui ont pu concourir à établir l'usage des corps.</i>	246

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. <i>Examen de quelques conformations vicieuses causées par les vêtemens.</i>	257.
CHAP. II. <i>Moyens de remédier aux difficultés produites par les vêtemens.</i>	274
CHAP. III. <i>De l'origine & de l'utilité des ceintures.</i>	290
CHAP. IV. <i>Quelle doit être la manière de se vêtir dans les différentes circonstances & dans les différens âges de la vie.</i>	305
CHAP. V. <i>Comment les Vêtemens ont concouru, avec d'autres causes, à la dégénérescence, & quels seroient les moyens d'y remédier.</i>	308

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Examen Philosophique des Habillemens des Femmes & des Enfans*, & je le juge d'autant plus digne de l'impression, que tout ce qu'il contient, tend uniquement au bien & à la conservation de l'espèce humaine.
A Paris, ce 12 Juin 1771.

Signé D'HERMILLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & fâaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur LE BOUCHER, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un *Examen Philosophique des Habillemens des Femmes & des Enfans*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A ces CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant ; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera émis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de

notre très-cher & fidèle Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPLOU ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPLOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-caules, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulez qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Cartel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le troisième jour du mois de Juillet l'an mil sept cent soixante-onze, & de notre règne le cinquante sixième. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1548. fol. 509. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Juillet 1771.

Signé J. HERISSANT, Syndic.



DE L'IMPRIMERIE DE PH. D. PIERRES,
rue Saint-Jacques, 1772.